AUG 3 1926

33e Année. N° 14. 15 Juillet 1926.

PERIODICAL BOOK
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
Comte de Fels . . .	*Le Redressement français*	241
Comte Primoli . . .	*A propos du Cinquantenaire de l'École de Rome* .	258
P. Mac Orlan. . . .	*Brest*	265
Nicolas Welter. . .	*Le grand-duché de Luxembourg après l'Armistice.*	289
W. B. Maxwell . .	*Le Jardin du Diable.* — II.	325
Pierre Deloncle. . .	*Les Sous-Marins français pendant la Guerre* . . .	352
François de Bondy.	*Les douces Flèches.* — III	381
Jean Lescure. . . .	*L'Accord franco-américain du 29 avril 1926* . . .	411
Henry Bidou. . . .	Les Lettres : *Les Prix de l'Académie*	430
C. Photiadès	La Musique : *La Musique en 1926.*	437
Albert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	451

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Correspondance : Lettre du Mis du Paty de Clam.
Réponse de M. Raymond Poincaré.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 5 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Maréchal de Mac-Mahon et le 16 Mai

(Souvenirs inédits d'AUGUSTE LAUGEL)

Madame de La Fayette et ses Amis

par ANDRÉ BEAUNIER

Les Conventions militaires italo-allemandes sous la Triple Alliance

par F. CHARLES-ROUX

La Critique des Maîtres

par A. THIBAUDET

La Vie de Baudelaire

par FRANÇOIS PORCHÉ

Les Harmonies viennoises

par JEAN CASSOU

LE
REDRESSEMENT FRANÇAIS

(DEUXIÈME ARTICLE)

Nous avons annoncé dans la *Revue de Paris* du 1er mai la naissance du *Redressement Français*, centre d'études et d'actions sociales économiques et politiques créé pour rechercher les causes des dangers qui menacent la France d'après guerre et les remèdes qu'il convient d'employer.

Cet article était destiné dans notre pensée à éclairer les promoteurs du mouvement sur les sympathies et les concours qu'il leur serait éventuellement donné de rencontrer dans les couches profondes de la Nation. Mieux encore, il devait fournir de précieuses indications sur les rectifications ou additions qu'il conviendrait d'apporter à ses premières idées directrices pour les mettre en exacte harmonie et correspondance avec les tendances et les aspirations de ceux à qui le Redressement Français adressait son appel.

Nous ne pouvons que nous applaudir des résultats obtenus. Ils ont dépassé nos espérances. Les renseignements, les éclaircissements, les suggestions, les encouragements que nous souhaitions sont venus de toutes parts. Nous avons acquis ainsi la certitude que l'entreprise du *Redressement Français* arrivait à son heure, apportant par l'originalité de son esprit de principe, à une foule de Français figés dans une sorte d'hébétude résignée, faute d'un drapeau à rallier et d'un mot d'ordre à suivre, la vraie forme d'action, confusément entrevue

jusqu'ici. Une sorte de cristallisation s'est opérée dans beaucoup d'intelligences. Nous avons cru sentir chez un grand nombre de nos lecteurs et correspondants un frémissement de joie particulier aux hommes qui, las et excédés de tentatives vaines et illusoires, orientées à faux, ou dirigées à rebours de la réalité, se sentent enfin engagés sur un terrain solide et aiguillés sur la bonne voie.

Ce phénomène s'observe surtout dans les nombreux journaux de Paris et de province qui ont bien voulu spontanément commenter notre article. Nous les prions de trouver ici l'expression de notre gratitude. Nous avons rencontré chez eux autant de bienveillance que de compréhension. Citons en première ligne l'article de M. François Coty, directeur du *Figaro*, à qui ses campagnes de presse et ses initiatives personnelles confèrent une particulière autorité en matière de Redressement Français. Ses encouragements sont précieux. Les conseils dictés par son expérience le sont plus encore. L'association qui vient de naître lui devra beaucoup.

Citons aussi les brillants et remarquables articles parus au *Gaulois* et aux *Débats*, l'intervention de M. Gustave Hervé dans la *Victoire*.

Il est significatif de constater que, dans chaque région industrielle et agricole, des journaux se sont trouvés pour recommander à l'attention de leur public le Redressement Français [1]. Grâce à eux la Flandre, l'Artois et la Picardie, nos provinces de l'Est, la région bretonne, la vallée du Rhône, le Languedoc et la Gascogne ont été mis à même de s'intéresser à une œuvre qui diffère de toutes les précédentes par son caractère pragmatique. Grâce à eux, nous avons pu en quelques semaines prendre une idée très nette et déjà fort étendue de l'accueil qui nous sera fait dans les provinces, des conditions qui seront mises aux coopérations que nous sollicitons, des voies et des moyens qui ont la préférence de nos adhérents éventuels.

1. Le *Salut Public* de Lyon, le *Télégramme de Toulouse*, l'*Avenir de Calais* le *Progrès Agricole*, l'*Ouest-Eclair* de Rennes, la *République de l'Isère*, la *Gascogne*, le *Quercinal*, le *Petit Doullenois*, l'*Eclair de l'Est* de Nancy, le *Télégramme des Vosges*, l'*Eclair Comtois* de Besançon, l'*Echo de la Loire* de Nantes, le *Journal d'Amiens*, le *Sémaphore de Marseille*, le *Progrès Agricole*, l'*Alsace* de Belfort, etc.

Une première remarque s'est immédiatement imposée à notre esprit. C'est que l'opinion publique se préoccupe de savoir à quel parti politique va se rattacher le *Redressement Français*. Cette question inquiète la plupart des publicistes qui nous ont consacré des articles. « Êtes-vous un groupement de gauche ou de droite? » Voilà ce qu'on nous demande.

Eh bien, cette question ne nous embarrasse nullement et nous allons y répondre ici.

En réalité le groupement du Redressement Français s'est donné la mission de fournir à tous les citoyens de bonne volonté et quelque soit leur parti un produit qu'ils n'ont pas et dont ils ne pourront désormais se passer, une doctrine de politique expérimentale. Cette doctrine à première vue est indispensable aux adhérents du Bloc National dont la défaite est imputable surtout à leurs erreurs politiques. Mais est-elle moins nécessaire aux sectateurs du Bloc des Gauches dont toute l'action est fondée, moralement tout au moins, sur des théories de sentiment et d'idéologie? Bloc National et Bloc des Gauches ont également besoin de recevoir les leçons de la Politique expérimentale. Et par suite la propagande du Redressement Français aura un caractère d'universalité puisqu'elle s'adresse à toutes les catégories d'opinions. Qu'un Français se catalogue de droite ou de gauche, à partir du moment où il sera touché par l'enseignement du Redressement Français, il cessera d'être un homme de droite ou de gauche pour devenir un adepte de la politique expérimentale et par conséquent un partisan du redressement national.

Ceci éclairera quelques-uns de nos correspondants qui ont semblé s'étonner que, au lieu de chercher uniquement à dissocier le Bloc des Gauches, nous paraissions vouloir travailler à la conversion de l'ex-Bloc National, dont la doctrine semble, à première vue tout au moins, identique à la nôtre.

Cette surprise provient d'une erreur que nous tenons tout d'abord à dissiper. En réalité le Bloc National n'a pas eu de doctrine.

Cette classe de Français qu'un grand philosophe et socio-

logue appelait si justement les « conservateurs républicains », est nombreuse et virtuellement puissante, mais inorganique. Elle ressent avec force au dedans d'elle-même le besoin de concilier l'ordre avec le progrès ; elle s'efforce sincèrement d'écarter les révolutionnaires et les rétrogrades. Sa prépondérance numérique et sociale est incontestable. Malheureusement elle est empêchée d'en user en l'absence d'une doctrine scientifique. Qu'il s'agisse de pousser ou de retenir, elle apparaît également impuissante dans les deux cas. Les principes de prévision et de conduite lui font défaut. Les « conservateurs républicains » font à la Nation et à la République française un substratum inébranlable. Ils supportent sans broncher le poids de notre ordre politique et social. Leur valeur statique ne sera jamais cotée trop haut. Quant à leur valeur dynamique, elle est nulle. On a souvent proposé des explications du temps présent, nous croyons que celle-ci est la plus valable. Quelle autre rendrait mieux raison du paradoxe français fourni depuis 1918 par une nation qui, pleine de vaillance, laisse sa victoire devenir défaite, qui, laborieuse, ingénieuse, apte à l'épargne et à la production, dérive rapidement vers la faillite?

La France est à la fois forte de la force de ses conservateurs républicains et faible de leur faiblesse. Dans leurs rangs le *Redressement Français* devrait rencontrer de sérieux encouragements. Auprès d'eux, l'arrivée de chefs porteurs d'un programme assuré et d'une doctrine aux contours précis devrait être la bienvenue.

Le *Redressement Français* devrait apparaître aux conservateurs républicains (mais non pas, sans doute, à eux seuls) comme une branche de salut. Tout le problème en effet est de faire qu'ils s'emparent de cette nouvelle possibilité qu'on leur offre, eux qui, dans le passé, ont abandonné sur leur chemin tant de possibilités non réalisées!

Au cours de notre *Essai de Politique expérimentale* nous avons montré que, dans les temps d'orages et de crises, la France, mue par un sûr instinct, n'a jamais manqué de faire passer l'autorité politique aux mains de cette bourgeoisie intellectuelle, négociante et terrienne, afin qu'elle consacre ses hautes qualités de prudence et de sagesse à réparer les suites des

erreurs et des sottises accumulées par le césarisme ou la démagogie. C'est une sorte de loi historique. Elle s'est vérifiée, sans qu'il soit besoin de remonter plus avant dans le cours des annales françaises, dans le champ immédiat de vision de notre génération.

En 1871, quand il semblait que la France s'abîmait dans une indicible catastrophe, les électeurs envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale autant de conservateurs qu'ils purent en trouver. Ceux-ci ne trompèrent pas, sur un point du moins, l'attente de leurs commettants. Ils eurent vite fait de rétablir une situation économique et financière, ébranlée et compromise. Quand l'Assemblée nationale eut remis ses pouvoirs au Pays, toutes traces de la guerre civile et étrangère étaient effacées; la formidable rançon exigée par l'Empire allemand était payée avant le terme. De ce point de vue on ne fera jamais assez l'éloge de l'Assemblée nationale et de sa majorité. Dans sa magistrale *Histoire de la France contemporaine*, M. Gabriel Hanotaux constate : « Quelque ardeur que l'Assemblée mît elle-même à l'œuvre spécialement politique et constitutionnelle, elle ne négligeait pas ses autres devoirs; tout en se proclamant constituante, elle n'oubliait pas qu'elle était législative. Elle remplissait sa tâche de ménagère, si j'ose dire, avec un soin qui faisait passer sur ses caprices ou ses fantaisies de grande dame. »

L'image nous semble très heureuse. Oui, l'Assemblée de 1871, en majorité conservatrice, fit admirablement le ménage de la France, elle ne commit pas une seule faute financière grave; ses argentiers, les Pouyer-Quertier, les Mathieu Bodet, les Magne, les Léon Say, appartenaient tous à l'école du Baron Louis dont ils surent appliquer les principes avec un rare bonheur. Inébranlablement attachés à la fiscalité réelle, imperméables aux utopies sociales et démagogiques, aussi avancés que possible dans l'intelligence de ces problèmes si complexes de finance et de crédit qui s'imposent à l'État moderne, soutenus par une majorité qui avait, pour ainsi dire, ces principes-là dans le sang, les ministres de l'Assemblée nationale connurent la joie de la réussite complète. La facilité et la rapidité avec lesquelles la France s'est relevée de 1871 à 1875 ont émerveillé le monde et ne cesseront pas d'étonner

la postérité. Sans doute, faut-il rendre à la Nation l'hommage qui convient. Mais ne voyons-nous pas aujourd'hui que, sans une direction ferme et éclairée, les efforts du pays demeurent impuissants à provoquer le redressement financier?

Malheureusement les conservateurs, si assurés de leurs doctrines et de leurs méthodes en matière financière, étaient divisés en politique à un point qu'on ne parvient même pas à imaginer aujourd'hui. Ils se fragmentaient en républicains modérés, plébiscitaires, bonapartistes, orléanistes, monarchiques libéraux, royalistes intransigeants, légitimistes. Eux qui témoignaient d'une si rare capacité quand il s'agissait des grands intérêts nationaux, se trouvaient en proie à la confusion la plus anarchique dès qu'ils abordaient la question politique. Ils ne parvenaient jamais à se mettre d'accord pour donner au problème du gouvernement une solution originale. Cette solution, ils la subirent et, finalement, ils furent évincés du régime qu'ils avaient créé malgré eux.

Quarante ans ont passé. Au sortir d'une guerre victorieuse, couronnée hélas par une mauvaise paix, le phénomène de 1871 s'est reproduit. Suivant sa coutume invariable, le corps électoral, le 11 novembre 1919, envoya à la Chambre une forte majorité conservatrice comme la seule capable de procéder à la restauration française. Et c'est alors que nous avons été les témoins surpris et attristés d'un des plus étranges coups de théâtre enregistrés par l'histoire.

Les conservateurs avaient recouvré leur unité politique. Ils étaient devenus dans toute la force des termes, à de rares exceptions près, les *conservateurs républicains*. Ils avaient adopté en toute sincérité, sans la moindre arrière-pensée suivant la logomachie usuelle, « la république parlementaire avec toutes ses conséquences ». Les enfants de ceux qui avaient composé cette Assemblée nationale si profondément divisée formaient en 1919 la Chambre la plus unie et la plus cohérente qu'on eût jamais vue. Les conservateurs républicains poussaient si loin le scrupule de l'unité et l'horreur de la dissidence politique qu'ils en étaient venus à considérer avec respect certaines dispositions législatives contestables et même accidentelles du point de vue constitutionnel et républicain. En revanche ils avaient complète-

ment oublié et abandonné les vieux principes financiers qu'ils étaient censés professer et qui leur avaient valu un retour de confiance si complet de la part du pays. Rien n'est plus déconcertant que l'œuvre financière et fiscale accomplie de 1919 à 1924 par les conservateurs républicains réunis sous l'étiquette de Bloc National. Ils ont repris et continué avec une docilité navrante les erreurs de leurs prédécesseurs jacobins et socialistes. Ils ont souscrit, sans avoir même la force de tenter un essai en sens contraire, à l'abrogation de la fiscalité réelle, fille de Quatre-vingt-neuf. Ils ont abondé non dans leur propre sens, mais dans celui de leurs adversaires déclarés. Pour tout dire d'un mot, ce spectacle paradoxal et inattendu nous a été offert des conservateurs républicains empruntant au manifeste communiste de Marx et d'Engels un système d'impôts directs et de taxes successorales, destiné, dans la pensée et de l'aveu de ses inventeurs, à préparer le transfert des richesses privées à l'État, l'abolition de la propriété individuelle et de l'héritage. On a cherché des explications plus ou moins ingénieuses à l'échec du Bloc National en 1924. Il n'en est qu'une valable, à notre sens. C'est qu'une catégorie sociale ne saurait commettre de plus grosse faute, ni se fermer plus sûrement l'avenir, qu'en cessant d'être de sa propre opinion. Le suffrage universel savait, en 1919, ce qu'il attendait des conservateurs républicains : c'étaient de bonnes finances. Sa colère devait inévitablement se mesurer en 1924 à l'étendue de sa déception. *Les conservateurs républicains n'avaient pas été remis au pouvoir pour reprendre la suite des socialistes marxistes.*

Pouvons-nous espérer qu'ils le comprendront aujourd'hui, en adoptant les idées du *Redressement Français* qui justement se propose de réparer, avant qu'il soit trop tard, les conséquences d'une colossale aberration?

***

Sans perdre de temps, les promoteurs du *Redressement Français* ont déjà fait état des suggestions politiques, financières et sociales de l'opinion publique.

Leurs réflexions ont pris la forme d'un substantiel opuscule portant le titre : *Organisations et Réformes pour le Redressement Français* [1].

Que dit cette brochure à laquelle nous allons faire de longs emprunts?

Sur le malaise profond de la Nation française :

Celui-ci vient de notre système politique actuel, et plus particulièrement du fonctionnement du régime parlementaire, qui ne s'est pas modifié suffisamment, depuis trois quarts de siècle, pour s'adapter aux transformations survenues dans la structure sociale de notre pays.

. . . . . .

Le premier effort de redressement national doit donc tendre à reconstituer l'autorité de la loi, de l'État, à restituer à la notion du bien public sa prépondérance sur les intérêts particuliers, et à replacer l'activité parlementaire dans ses limites normales.

La volonté du salut national implique, comme première conséquence, la disparition des anciens partis, qui ne sont que des cadres factices imposés à l'activité politique par des comités électoraux irresponsables. Le *Redressement Français* ne veut ni se mettre à la remorque ou au service d'un parti, ni s'enfermer dans les formules toutes faites et dans les mythes anciens.

Que l'État respecte la Religion, que la Religion s'abstienne d'incursions dans le domaine de l'État, qu'il y ait entre l'un et l'autre des rapports de haute dignité et de réciproque confiance, le pays s'en portera mieux. La liberté des consciences est intangible : il ne saurait exister dans les temps modernes ni religions d'État, ni irréligion d'État. Il faut en finir avec les luttes religieuses.

Sur la doctrine :

1° Toute l'organisation sociale doit tendre à abaisser les barrières de classes;

2° La réforme de l'enseignement en découle : pas de cloison infranchissable entre le primaire et le secondaire — les éléments de choix du premier devant alimenter et vivifier le second;

3° L'éducation nationale doit comporter l'enseignement scientifique des lois de l'association et du travail collectif — développer parallèlement l'esprit de discipline et le goût de la responsabilité;

4° Libre ascension pour chacun — l'élite n'est plus recrutée dans une classe privilégiée — elle est le produit de la sélection naturelle — élite de l'intelligence et du talent — au service de la nation;

1. Cette brochure est tenue gratuitement à la disposition de toute personne qui en fera la demande au siège social du Redressement Français, 28, rue de Madrid.

5° La classe dirigeante actuelle doit (ne fût-ce que dans son intérêt propre) prendre l'initiative du mouvement.

Sur l'action :

Les principes généraux se transforment d'eux-mêmes en programme d'action :

Dans le domaine politique, ils doivent inspirer les modifications indispensables à la législation constitutionnelle et à la législation électorale :

Rétablir la discipline nationale en restaurant l'autorité du pouvoir exécutif et la séparation des pouvoirs;

La suprématie de la loi dans sa sérénité impartiale;

Le respect des conventions;

Le respect des libertés du citoyen, la paix religieuse réciproque;

Le respect de la propriété;

Soustraire les élus à la hantise de la réélection et au désordre des assemblées trop nombreuses;

Reviser la procédure parlementaire, organiser la Présidence du Conseil des Ministres et la collaboration du Conseil d'État à la rédaction des lois;

Doter le pays d'un système de scrutin logique, compréhensible pour tous;

Faire participer à la gestion des assemblées les forces sociales des professions organisées.

Sur les réformes administratives :

Regroupement des services, réduction du nombre des Ministères;

Réinstallation matérielle des administrations avec un outillage moderne;

Réduction du nombre des fonctionnaires, en respectant les droits acquis. La réorganisation du recrutement, la refonte du système des retraites, certaines facilités accordées pour accélérer les départs, d'autres mesures de même nature, *concertées avec les intéressés*, permettraient de réduire le nombre des fonctionnaires en une dizaine d'années, ce qui est suffisant.

Restitution à l'initiative privée contrôlée de tout ce qui ne touche pas directement à la sécurité nationale, dans le domaine industriel ou technique de l'État.

Bornant ici nos citations, nous recommandons à nos lecteurs de prendre une connaissance plus complète de la brochure dont nous venons de donner des extraits.

Il ne nous paraît pas douteux que le *Redressement Français* dans le programme ainsi résumé ait énuméré, avec précision

et avec courage, — car il faut du courage à notre époque pour prêcher le parlementarisme limité, — les conditions nécessaires et suffisantes d'une réforme. Tout cela est exact, pertinent, fort bien déduit et non moins bien lié. Oui, tels doivent être, à n'en pas douter, nos buts d'efforts et d'action. Dès qu'ils seront atteints, la France sera sauvée.

Comment les atteindrons-nous?

Nous ne cacherons pas, à cet égard, la vive impression que nous a causée M. Emmanuel Desgrées du Lou, dans le commentaire qu'il voulait bien donner à l'*Ouest-Éclair*, le 9 mai dernier, de notre propre appel en faveur du Redressement Français :

> Je ne crois pas, concluait l'éminent écrivain, que cette généreuse tentative puisse aboutir aussi rapidement que quelques-uns semblent l'espérer, au résultat qu'elle poursuit. Pas plus qu'aucune initiative de l'ordre civique et politique, elle ne saurait échapper aux conditions actuelles de notre vie nationale. Nous sommes un pays de démocratie et de suffrage universel, et c'est l'opinion qui décide de tout. Il faudra donc que le Redressement Français se concilie cette opinion. Et il faudra qu'il triomphe des préjugés, des passions, des intérêts et de toute la sophistique dont les politiciens professionnels se sont fait depuis si longtemps une protection, hélas! encore efficace. En dernière analyse, il faudra que le Redressement Français s'attache lui aussi à cette œuvre de rééducation intellectuelle, morale et sociale que nous ne cessons de recommander ici comme l'indispensable condition de notre relèvement.

Ce langage se recommande par sa clairvoyance. Le *Redressement Français* est parti de préoccupations financières et économiques. La force des choses n'a pas tardé à le conduire sur le terrain politique. A peine y a-t-il posé le pied qu'on le prie de ne pas s'y attarder et de s'engager sans délai sur le terrain moral et spirituel. Ce processus était fatal et d'avance nous avions accordé à l'*Ouest-Éclair* ses conclusions. Tout problème financier est réductible à un problème politique et toute question politique réductible à une question morale. Les rédacteurs de l'opuscule précité ont parfaitement noté que le salut national doit être l'œuvre de la France elle-même, qu'on ne saurait prétendre à la sauver sans elle, et au besoin malgré elle. Ils ont raison de protester que le programme du *Redressement Français* ne suppose en aucune manière l'abandon

des principes fondamentaux de la démocratie. Mais peut-être y avait-il lieu de distinguer ici entre les désirs et les opinions de la démocratie. Ses désirs sont légitimes et nous ne les lui voulons pas marchander. Ses opinions sur la meilleure façon de les réaliser sont erronées. A quoi bon se le dissimuler? A quoi servirait-il de composer avec des erreurs que nous sommes condamnés à retrouver, tant qu'elles ne seront pas réfutées et éliminées, en manière d'obstacles infranchissables sur notre chemin? La première chose est de déterminer les origines intellectuelles et morales de nos difficultés financières et politiques.

Ceux qui ont bien voulu suivre nos travaux depuis douze ans nous rendront cette justice que nous nous sommes appliqués de notre mieux à cette recherche.

Si la Chambre des députés s'est arrogé un pouvoir plus absolu que celui des rois, si elle refuse de reconnaître l'existence de principes supérieurs et antérieurs à sa volonté discrétionnaire, si elle repousse comme attentatoire à son omnipotence et omnicompétence l'idée d'insérer dans la machine constitutionnelle des rouages techniques, si, à son tour, elle a laissé glisser petit à petit la souveraineté, dont elle s'était emparée, à des clubs ostensibles ou cachés, aux syndicats confédérés et aux soviets des fonctionnaires, ces désordres de l'ordre politique correspondent nécessairement aux désordres de l'ordre moral. Ce n'est point par l'effet d'une méprise involontaire aisée à rectifier que, depuis la guerre, notre fiscalité a pris exactement le contre-pied des nécessités de l'époque et que la prodigalité de l'État, du département et de la commune, redouble quand tout leur commande l'économie. Cette fiscalité est fille d'une doctrine qui tient fortement la majorité des cerveaux. Il faut accorder une grande valeur, pour l'interprétation des faits de ce genre, à la théorie des *mythes* exposée par Georges Sorel dans ses intéressantes *Réflexions sur la Violence*. Les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux se représentent, écrivait Sorel, leur action prochaine sous forme de batailles, assurant le triomphe de leur cause. Ce sont ces constructions idéologiques dont la connaissance offre tant d'importance qu'il a nommées mythes. La grève générale

des syndicalistes, la révolution catastrophique de Karl Marx, tels sont les deux mythes contemporains les plus célèbres.

Quand on presse la littérature et la rhétorique officielle, elle se réduit vite à deux notions élémentaires : la notion d'évolution et la notion de progrès indéfini. Notre école dirigeante, à l'entendre, est investie d'une mission éclatante et féconde. Ceux qui en font partie se sont proclamés les agents et les ministres du Progrès, sorte de déité vague, séant en un paradis rempli de délices incomparables, séjour enchanteur de la paix, de la justice, de la liberté, de la fraternité, de l'égalité et autres abstractions. Le progrès est présenté au peuple par l'École dirigeante comme une sorte de monstrueuse idole à laquelle on doit apporter en holocauste toutes les acquisitions intellectuelles et morales des civilisations antérieures de l'humanité. Mais c'est une religion qui s'extériorise comme toutes les autres par son clergé et qui dès lors a droit à être jugée sur ses prêtres.

Quand le peuple abordera-t-il aux rivages fortunés? Cela dépendra de sa soumission aux lois de l'évolution immanente. Par malheur la marche à l'évolution est souvent contrariée par des contre-forces mauvaises, telles que le capitalisme, la bourgeoisie, les églises, etc. C'est aux politiciens naturellement qu'il appartient d'écarter les contre-forces qui retardent ainsi le bonheur du peuple et celui-ci entrera d'autant plus vite en possession de la béatitude qu'il aura plus de confiance dans ses politiciens. On peut parcourir le Barodet de 1924, c'est-à-dire le volumineux recueil des professions de foi publiées par les candidats à la députation. On n'y trouvera guère que le développement de ce thème. La marche à l'étoile a pris le nom de marche à gauche. Plus un candidat ou un politicien est à gauche et plus les présomptions lui sont favorables. Il y a là une idée-force dont personne ne peut nier la formidable influence sur la conduite du peuple français.

Mais quel est le dernier terme de la marche à gauche, à travers les sentiers tracés par l'évolution? Quel sera l'état politique et social du paradis entrevu? En quoi consiste exactement le mythe de la démocratie française, car il faut bien que cela finisse par se préciser et se concrétiser?

Nous avons eu la curiosité d'y regarder de près et nous avons constaté que la marche au progrès républicain et démocratique, telle qu'on l'entend dans les milieux officiels, se confond avec la marche au communisme, selon Karl Marx. Chacun peut se livrer avec nous à l'examen du programme radical tel qu'il a été promulgué par les Congrès de parti et constater que ce programme reproduit servilement les dix articles du programme pré-communiste formulé par Marx et Engels[1].

Progrès démocratique égale communisme. Voilà l'équation posée. Nous défions qu'on la conteste. Cette équation est implicitement professée par l'ensemble de nos politiciens. On l'a vue parfois enseignée en Sorbonne, dans les écoles normales d'instituteurs et dans toutes les écoles primaires.

Tout le reste en découle. C'est le Progrès immanent et absolu, en fait le communisme marxiste, qui exige le transfert graduel des richesses privées à l'État, par le moyen de la fiscalité personnelle, inquisitoriale et progressive et de taxes successorales exhaustives. C'est le Progrès qui exige le transfert de l'autorité qui réside dans la Nation à des groupes parlementaires privilégiés, à des clubs de politiciens, à l'illégale Confédération du travail, et aux syndicats de fonctionnaires illégaux. C'est le Progrès qui exige la mise à l'écart des techniciens et des spécialistes parce que ceux-ci opposent leur résistance à l'avènement du communisme. C'est le Progrès qui légitime le gaspillage des deniers publics. C'est le Progrès qui justifie l'État de ne pas utiliser son patrimoine et d'accroître sans cesse le nombre de ses monopoles et la charge de ses ingérences. C'est le Progrès qui réclame l'abolition de la propriété individuelle. Et toute mesure d'hostilité contre les capitaines d'industrie, les chefs d'exploitation, est dans le sens du Progrès, puisqu'elle nous rapproche du communisme paradisiaque.

Explicite et implicite, telle est la doctrine régnante, sur quoi se fondent en France l'opinion et l'éducation publique. Chose navrante, comme nous le disions plus haut, les conservateurs républicains, par le fait que de 1919 à 1924 ils ont accepté et étendu les mesures d'étatisme fiscal et social, ont

1. Voir notre ouvrage : *la Révolution en Marche.*

adhéré à ce dogme délétère et léthifère : la fatalité du communisme, l'identité de celui-ci avec le Progrès républicain et démocratique.

Encore une fois nous croyons avoir établi dans nos précédents travaux l'exactitude de nos assertions avec documents et preuves à l'appui. Et c'est pourquoi nous avons été heureux de voir se produire l'invitation adressée au Redressement Français d'avoir à mettre en tête dans l'ordre de ses efforts la besogne d'éducation ou plutôt de rééducation nécessaire.

Il est des erreurs qui ne peuvent être ménagées parce que leur survivance paralyse d'avance toute tentative de redressement. C'est pour avoir composé avec l'erreur communiste qui infecte à des degrés divers notre école dirigeante que la majorité de 1919 a manqué son destin. Ceux qui imiteront cette majorité connaîtront même insuccès. Toute entreprise de réforme qui ne se proposera pas, devant toute chose, de désintoxiquer la France empoisonnée par le virus marxiste, restera vaine entre les plus vaines.

Grâce aux suggestions d'une presse attentive et avertie qui fait le plus grand honneur à notre pays, le *Redressement Français* se sera trouvé éclairé et renseigné sur les conditions de son efficacité et de sa réussite.

Le *Redressement Français* ayant l'entière intelligence de sa mission tentera donc de compléter, de reprendre, si besoin est, l'éducation politique de la Nation.

S'il restait quelques doutes encore sur l'urgente nécessité de cette œuvre, les récents événements politiques les eussent dissipés. On se rappelle l'enthousiasme soulevé dans les milieux modérés, par la note gouvernementale communiquée à la presse le 29 mai dernier, et par le débat législatif qui s'en était suivi. On y a voulu voir tout d'abord un changement radical de système, l'instauration d'une majorité nouvelle polarisant sur la droite, et la manifestation d'un esprit nouveau favorable aux « possédants » qu'on voulait rassurer. Or, il n'est rien qui, plus que cette illusion si vite éclose, plus que cette prompte renaissance de confiant optimiste, rende mieux témoignage des lacunes de l'éducation politique chez les conservateurs républicains.

A quoi s'engageait donc, sous la pression des changes en désarroi, le gouvernement de M. Briand le 29 mai dernier?

A restaurer la prérogative du pouvoir exécutif et à se mettre pendant trois semaines en travers de toute controverse doctrinale ayant le parlement pour théâtre.

A éclairer les décisions du cabinet par les avis d'un comité d'experts.

A mettre un cran d'arrêt à l'augmentation des impôts, à rechercher si, à l'égard de certaines catégories de contribuables et de certaines matières imposables, la juste mesure n'a pas été dépassée, à proscrire désormais toute innovation fiscale.

Saluons cette politique. C'est une vieille connaissance. C'est la politique financière qui, sous l'égide du Bloc National, eut cours de novembre 1919 à mai 1924. Elle se résume ainsi : « Ne commettons pas de sottises nouvelles, mais ne revenons pas sur les anciennes. Elles sont acquises et intangibles. Voici que l'abîme est proche. Nous allons donner un coup de frein. Avec le consortium radical et collectiviste, c'était la chute verticale dans le gouffre. Avec nous, ce sera la descente sans heurt, ni secousse, sur plan incliné. »

Une impression analogue est produite par la déclaration ministérielle du Cabinet Briand-Caillaux. Un engagement formel est pris pour modérer les excès de spoliation commis par l'impôt général sur le revenu et l'impôt sur les valeurs mobilières.

Y a-t-il de quoi se réjouir? Oui, mais dans la mesure seulement où il est plus agréable d'être déposé doucement au fond du trou que d'y être précipité brutalement. Et encore en pareil cas se trouve-t-il des gens qui aiment mieux en finir d'un seul coup que déguster avec lenteur les énervantes approches de la catastrophe.

Chute verticale avec le Cartel des Gauches! Descente sur plan incliné avec le Bloc National! Entre les deux politiques il n'est différence que de vitesses. L'une vaut l'autre en dépit d'apparences auxquelles les conservateurs républicains ne se méprendraient pas s'ils n'avaient pas toute leur éducation politique et financière à refaire. Il importe peu, au fond, à la France, de faire banqueroute en deux ans au lieu

de la faire en six mois. Ce qui importe aux Français, c'est de ne pas faire banqueroute du tout. Entre la chute verticale et le plan incliné nous refusons de choisir. Ce que nous réclamons, c'est la tierce solution, la solution de bon sens, qui consiste à faire machine en arrière, à tourner le dos à l'abîme et à remonter la pente. Nous avons essayé de rendre sensible cette évidence dans notre ouvrage sur *la Révolution en marche*. Il s'agit de faire tout le contraire de la politique qu'on nous inflige depuis huit ans.

Faire le contraire de la politique qui va consommer notre ruine, ce n'est pas proclamer à voix sonore, qu'on ne proposera plus désormais d'impôts nouveaux et qu'on examinera avec bienveillance les cas des contribuables spoliés et écrasés; c'est abroger une fiscalité qui, de sa nature, exclut toute limitation et qui a été conçue et mise en œuvre pour intégrer tous les capitaux privés dans la Caisse publique.

Faire le contraire de la politique actuelle, ce n'est pas prodiguer de bonnes paroles aux possédants et aux épargnants, dont le concours bénévole est absolument nécessaire à la trésorerie du gouvernement, ce n'est pas les protéger pendant quelques semaines contre l'avidité fiscale; c'est revenir sans hésiter sur toutes les mauvaises lois votées en ces dernières années.

Faire le contraire de la politique actuelle, ce n'est pas se séparer momentanément et sur un point seulement de la démagogie collectiviste et collectivisante; c'est prendre, sur le terrain des faits et sur toute la ligne, le contre-pied de ses doctrines et de ses directives.

Faire le contraire de la politique actuelle, ce n'est pas imposer pour quelques jours une cure de silence à la Chambre, ce n'est pas chercher un abri précaire derrière une escouade d'experts; c'est revendiquer dans toute sa plénitude, en s'appuyant sur le pays, le droit d'initiative dévolu au gouvernement; c'est nier la souveraineté absolue que s'arrogent, au détriment des autres pouvoirs de l'État, tantôt la majorité, tantôt les commissions de la Chambre basse.

Faire le contraire de la politique actuelle, ce n'est pas procéder à quelques économies de style et d'ostentation, ce n'est pas changer de place quelques fonctionnaires, c'est

reviser les fonctions de l'État et mettre en valeur ses biens oisifs.

Si l'on ne veut pas les effets, il ne faut pas vouloir les causes; si l'on ne veut pas les conséquences, il ne faut pas vouloir les prémisses; si l'on ne veut pas la banqueroute, il ne faut pas vouloir le programme marxiste qui l'engendre fatalement. Voilà ce que le *Redressement Français* a pour mission d'enseigner. Le mot seul de Redressement se suffit d'ailleurs à lui-même. Il exclut des demi-mesures.

FELS

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE

Au lendemain de la prise de Gaëte, Napoléon III acquit du roi de Naples les jardins Farnèse à Rome — beaucoup pour obliger le souverain détrôné et un peu pour satisfaire ses goûts d'archéologue : l'idée de devenir le propriétaire du Palais des Césars souriait à l'historien de Jules César.

Il nomma à la direction des travaux le savant Pietro Rosa et il se faisait tenir au courant des fouilles qui se succédaient rapidement grâce à ses largesses.

Au mois de janvier 1870, en revenant d'Égypte, je passai par Rome et je fis naturellement une visite au Forum; de retour à Paris, invité pour la première fois au dîner de famille des Tuileries, je fus surpris de l'intérêt avec lequel l'Empereur m'interrogea sur le Palatin, et je lui décrivis les fresques de la maison de Livie récemment mises au jour. A mon récit, je vis un éclair allumer ce regard généralement terne et je surpris même un soupir de regret que laissa échapper Napoléon, à la pensée de ne jamais visiter les ruines qui se ranimaient sous ses auspices.

***

Napoléon III avait songé à fonder à Rome une école française d'archéologie, dont il aurait installé le siège au Palatin.

Les événements se précipitèrent et la guerre éclata avant qu'il eût réalisé ce beau projet qui fut repris après la chute de l'Empire et mené à bonne fin par le gouvernement de la République.

***

Cependant, les jardins Farnèse, acquis sur la cassette privée de Napoléon III, ne furent pas confisqués comme le reste puisqu'ils formaient une des rares propriétés que le souverain déchu avait à l'étranger. Contrairement à certains racontars, l'imprévoyant patriote ne consentit jamais à placer des fonds hors de France.

Napoléon III était donc à Wilhelmshöhe et si quelque chose pouvait redoubler l'amertume de sa captivité, c'était de ne pas avoir les ressources nécessaires pour venir en aide aux prisonniers français en Allemagne... Le compagnon de sa jeunesse, le comte Arese, s'inquiéta de ses ressources financières qu'il connaissait mieux que personne puisqu'il administrait en Italie les terres que Napoléon III avait héritées du roi Louis, et il lui écrivait pour mettre sa fortune à sa disposition. Napoléon lui répondit avec la même simplicité une lettre déjà citée dans les ouvrages de Boufadini et de Grabinski, mais que je ne puis m'empêcher de transcrire à mon tour, tant elle fait honneur aux deux amis.

Napoléon III au comte Arese,

« Wilmelmshöhee, 14 novembre 1870.

» Mon cher Arese.

» Votre lettre du 9 novembre m'a vraiment touché; je reconnais bien à l'offre que vous me faites votre vieille amitié et croyez que, si je n'en profite pas, ce n'est point par orgueil mais parce que je n'en ai pas besoin. Sans avoir les millions que la presse veut me donner, nous avons, l'Impératrice et moi, tout ce qu'il nous faut pour vivre très convenablement pendant un an. Après cette époque, si on confisque tout ce que j'ai laissé en France, nous aurons pour vivre le revenu de

mes terres d'Italie et le produit des bijoux de l'Impératrice; avec cela nous pourrons être à notre aise comme de bons bourgeois de la rue Saint-Denis. Je vous devais ces détails pour expliquer mon refus. Quant aux jardins Farnèse, j'ai refait la note suivant votre conseil; cependant je n'ai pas voulu aller aussi loin que vous, car j'ai hâte surtout de m'en débarrasser et de ne pas laisser inachevée une œuvre à laquelle tout le monde savant porte le plus vif intérêt. »

Au reçu de cette lettre, Arese insista pour la vente des jardins Farnèse, qui non seulement ne rapportaient rien mais étaient une source de dépenses considérables et continues.

L'Empereur souffrait de ne pouvoir plus fournir de subsides à l'archéologue Pietro Rosa et de devoir suspendre les travaux si fructueusement commencés. L'Allemagne, toujours à l'affût, guettait le moment psychologique et elle offrit avec empressement de mettre une de ses griffes sur le Palatin, comme elle avait posé l'autre sur le Capitole.

A cette proposition, le fidèle ami de l'Italie se révolta : s'il se dépouillait de ses précieux jardins, ce ne serait qu'en faveur de ses alliés de Magenta et de Solférino — et il mettait comme conditions expresses que l'archéologue Rosa conservât sa place de directeur des fouilles et que le sous-officier Galland fût gardé comme portier.

***

Le patriote Arese saisit la balle au bond : il comprit l'importance qu'il y aurait pour les nouveaux occupants de Rome à devenir les maîtres du Palatin. N'allait-il pas aussi, en un certain sens, leur apporter l'acceptation tacite du fait accompli par celui qui avait toujours arrêté les Italiens aux portes de la Ville Éternelle?

Muni d'un blanc seing de Napoléon III, Arese partit pour Florence où siégeait encore le Gouvernement italien.

***

A son arrivée au palais Pitti, Arese fut introduit au Conseil des Ministres que présidait le roi. Lanza et Sella étaient les membres les plus influents du Cabinet.

Quand l'envoyé de Napoléon III émit sa proposition, il fut surpris de la froideur avec laquelle fut accueillie cette offre, qui lui semblait inespérée et devait, d'après lui, enlever tous les suffrages.

On commença par débattre le prix, bien que Victor-Emmanuel se montrât heureux de l'occasion qui lui était offerte d'obliger un allié qu'il n'avait pu aider autrement.

Du million demandé par Arese, on se rabattit sur 600 000 francs, somme qui comprenait, avec le prix d'achat au roi de Naples, le remboursement de quelques travaux exécutés depuis...

Et le parcimonieux Lanza n'était pas satisfait :

— Nous avons assez de résidences royales, — objecta-t-il, — qui non seulement ne nous rapportent rien, mais dont l'entretien nous coûte assez cher, sans nous embarrasser d'une nouvelle charge.

Sella, en revanche, comprit l'importance morale de l'acquisition : après la Rome moderne, la Rome antique devenait l'apanage de la couronne; les princes de Savoie retrouvaient une demeure d'ancêtres dans la ville éternelle : le roi d'Italie devait posséder le palais des Césars. A ce mot hyperbolique de *Palais*, Victor-Emmanuel s'écria :

— Quelle chance inattendue! Voici ma maison toute trouvée : j'habiterai le palais des Césars!... Je ne serai plus obligé de m'installer au Quirinal, le palais des Papes!...

Le roi se représentait « le Palais des Césars » comme une demeure habitable ayant un toit et des fenêtres, sinon le confort moderne inutile pour un chasseur comme lui. Et il était joyeux de cette solution qui le dispensait de forcer les portes du palais pontifical.

Les pourparlers auraient traîné en longueur sans l'intervention du roi qui, vers la fin de novembre, écrivit à Arese le billet suivant :

Victor-Emmanuel au comte Arese.

« Cher comte et cousin,

» L'affaire est terminée. Il me semble avoir fait vite. Je suis heureux d'avoir réussi à rendre un petit service à Celui qui a tant fait pour nous. Faites-moi le plaisir de voir Sella et de vous entendre avec lui, mais ne parlez pas de cela à d'autres,

» Pour la vie,

votre affectionné ami et cousin,

» VICTOR-EMMANUEL »

L'affaire conclue, les 600 000 francs furent versés à Wilhelmshöhe entre les mains de Napoléon III qui en fit remettre 300 000 à Chislehurst. Quelques semaines après, l'Impératrice écrivit à l'Empereur qu'elle avait encore des obligations à remplir, des dettes à payer... bref qu'elle n'avait plus d'argent...

Napoléon lui adressa tout de suite 150 000 francs et il accompagna son envoi d'une lettre très affectueuse où, sans lui faire un reproche direct, il recommandait simplement à sa femme de songer qu'ils ne disposaient plus des mêmes ressources... C'était aller un peu vite que de dépenser 300 000 francs en quelques jours...

L'année suivante, quand, sa captivité finie, l'Empereur rentra en Angleterre, il avait naturellement distribué à ses compagnons d'infortune les 150 000 francs qu'il avait gardés.

Triomphante, l'Impératrice voulut rendre compte de son administration à son trop généreux époux :

— Si vous aviez eu la somme entière entre vos mains toujours ouvertes, — lui dit-elle, — vous auriez tout donné... tandis que moi, j'ai d'abord placé les 300 000 francs que vous m'aviez envoyés et puis... les 150 000 francs que je vous ai demandés... Oh! pour nous deux, je le sais, nous n'avons besoin de rien, tout nous suffit, nous savons nous passer de tout... mais il faut penser à notre petit garçon...

Le projet d'une école française à Rome, à l'instar de l'école d'Athènes, fut repris sous la République par Albert Dumont à

qui madame Cornu avait confié le rêve de Napoléon III. Dumont en parla au ministre de l'Instruction publique, Jules Simon, qui se montra favorable à cette fondation et en entretint le chef de l'État.

M. Thiers commença par approuver, puis il demanda à réfléchir, à s'informer...

Le soir, à dîner, le Président consulta ses trois Égéries : c'étaient la princesse Lise Troubetzkoi qui aspirait à recueillir l'héritage politique de sa tante, la princesse de Lieven, et cherchait à servir d'intermédiaire entre Paris et Saint-Pétersbourg — avec des échappées sur Rome et Londres; mademoiselle Nelly Jacquemart, qui représentait l'art à la cour de M. Thiers dont elle avait peint un portrait magistral; et la blonde comtesse Adèle d'Affry, veuve d'un cadet de l'illustre famille Colonna, qui personnifiait l'aristocratie romaine pour M. Thiers, resté malgré tout le type du bourgeois snob; la duchesse de Castiglione faisait de la sculpture sous le pseudonyme de « Marcello » à la Villa Médicis[1].

Le directeur de l'Académie de France, qui était à ses pieds, ne verrait guère d'un bon œil, pensait-elle, une autre école française s'installer sur les bords du Tibre où il représentait à lui seul l'Institut, et il ne savait si l'École d'en face ne diminuerait pas le prestige de sa chère Villa. Aussi, ayant cru

1. Le chansonnier Nadaud a composé un portrait de la duchesse de Castiglione-Colonna demeuré jusqu'à ce jour inédit. (Rappelons, pour en faciliter l'intelligence, que la duchesse signait ses œuvres du pseudonyme Marcello. Les Parisiens peuvent le lire au pied d'une Sibylle placée dans le péristyle de l'Opéra.)

Je les verrai donc tous les jours,
Ces yeux bleus, ces yeux de velours,
Qui semblent dire : je vous aime!
Mais je vous aime — entendons-nous,
De cet amour pudique et doux
Qui semble s'ignorer soi-même;
Et ces cheveux blonds, blonds de lin,
Ce teint plus frais que le matin,
Je pourrai donc le voir sans cesse!
Portrait divin, charmant tableau.
Signé de qui? — de Marcello,
Peintre, statuaire et duchesse.

NADAUD

Pastel fait en 1880.

deviner les craintes — peut-être inavouées — de son maître, la duchesse détourna de son projet le Président de la République.

Quand Jules Simon vint chercher la réponse définitive à sa proposition, M. Thiers lui répondit : « Le Gouvernement italien verrait sans doute avec regret une seconde académie française s'installer à Rome : il ne faut donc pas le mécontenter et mieux vaut renoncer à notre institution. »

Jules Simon dut se retirer sans avoir obtenu la signature du chef de l'État, mais il ne se tint pas pour battu.

A quelque temps de là, Émile Burnouf, directeur de l'École d'Athènes, écrivit au ministre qu'à son avis la fondation d'une École française à Rome s'imposait. Jules Simon, sans grand espoir de réussite, transmit cette lettre au Président, mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant l'importance capitale que M. Thiers attachait à la signature de ce professeur : « Comment, s'écria-t-il, c'est l'avis du savant philologue Burnouf, une des sommités de l'Institut ! »

Il avait confondu le neveu inconnu avec l'oncle célèbre dans sa sphère, mort depuis vingt ans.

Et puis la duchesse n'était plus là : délicate de santé, elle avait été envoyée en Italie où M. Thiers lui écrivait : « Un peu d'amour vous ferait plus de bien que tous les remèdes des médecins... »

Jules Simon alla rechercher le décret et l'apporta le jour même au Président qui le signa.

Ainsi fut réalisé le rêve de Napoléon III et fut instituée l'École française de Rome, deux mois après la mort de l'Empereur, le 25 mars 1873.

COMTE PRIMOLI

BREST

A Claude Farrère.

Ce n'est pas sur les glaces ternies du Café de la Marine que je peux retrouver les fantômes si légers de ma jeunesse et de mon adolescence. Assis sur les vieilles banquettes de cuir, je n'aperçois rien entre moi et les visages blancs des trois ou quatre « petites alliées » qui attendent sagement, devant un verre vide, la réalisation de l'heureux hasard quotidien.

Je n'ai rien laissé de moi-même, ni dans la ville du nord où je suis né, ni dans les villes de France et d'Europe où j'ai vécu en passant, presque toujours en marge de la vie régulière de ces villes. Ainsi du nord au sud et de l'ouest à l'est, j'ai usé les dizaines d'années les plus avantageuses de la vie humaine. Et, comme je n'ai rien voulu de sentimental sur le pavé des rues et entre les murs des chambres d'hôtel que j'habitais, il ne me reste aucun souvenir à monnayer et rien à revoir quand je reviens sur mes pas.

Me voici encore une fois à Brest, dans le bruit de la rue et le souvenir des anciens temps qui monte comme le flot. Des images vraies, qui ne m'appartiennent pas, se mêlent aux images de mon invention, qui sont peut-être les seules attaches qui me retiennent à cette curieuse ville que j'aime et que j'accepte sans contrôle. A vrai dire Brest répond logiquement à mon entendement des choses qui valent la peine d'être transposées en bien ou en mal. Tous les morts d'une grande ville ne sont pas enterrés dans les cimetières municipaux. Certaines apparences, qui furent des formes humaines, pour-

suivent leur destin, qui est d'émouvoir, à l'angle des rues quand le vent gémit au-dessus des cheminées et que le Diable réunit les siens, derrière les vitres des cabarets qui donnent sur la mer. Peut-être vaut-il mieux écrire : derrière les vitres des cabarets qui donnent sur les petites rues où l'on accède à la mer.

Quand j'entre dans Brest, soit par la route ou par le train, je sais que des amis m'attendent. Ceux-là sont vivants, bien vivants, joyeux et francs, à l'extrême pointe de la terre européenne. D'autres me guettent, dans les ruelles numérotées de Keravel, dans les petites rues de Recouvrance qui mènent à la Cayenne, et dans ce qui peut rester de visible du vieux quartier des Sept-Saints. Ceux-là sont morts et appartiennent aux plus basses classes de la société. L'alcool n'en avait pas fait des stropiats, mais leur visage patibulaire apparaît sous la modeste clarté des étoiles entre deux cris des veilleurs nocturnes, revêtus d'un suaire en bure livide.

Les masques des forçats, sortis des vitrines du musée de l'Hôpital maritime, rejoignent ces messieurs de la chiourme. Une ivrognesse à la tête flamboyante hurle dans l'ombre les mots secrets du Grand Collège. A Brest, ville bourgeoise et militaire, en marge du bagne, il n'en faut pas plus pour peupler les nuits jamais silencieuses.

Si l'on débarque un matin, au petit jour, dans la gare de Brest, on constate que c'est bien une gare de fin de terre européenne, une gare d'extrémité un peu mortifiée, une gare qui donne accès à toutes les choses qui n'ont plus rien à voir avec la terre, ses routes conquises par les automobiles et ces voies ferrées qui laissent des traces brillantes dans la nuit. L'Europe de l'est à l'ouest aboutit à cette gare discrète, calme, créée pour un seul train, un convoi peu peuplé, mais toujours habité par des figures attachantes. On ne vient pas à Brest pour jouir de la vie, montrer l'élégance d'une robe ou refaire du sang, au soleil. Des raisons, que la mer n'ignore pas, conduisent hommes et femmes vers cette ville sans paquebots, sans départs. C'est ici que l'aventure se mêle au vent de la mer. Mais ce qui donne un charme incomparable et délicat à la ville, c'est qu'elle ne tourmente que l'imagination des hommes et

qu'elle s'insinue perfidement, d'histoires en histoires, de souvenirs en souvenirs, de chansons en chansons.

Les matelots, généreusement semés dans la rue de Siam comme des coquelicots dans un chemin de terre, aident à cette puissante et quotidienne évocation d'un passé lourd comme le coffre des gabiers les plus populaires et les plus célèbres : les gabiers d'artimon. Tel ce nommé Chanu qui composa la chanson des « amours plaisants » d'un capitaine hollandais avec une belle fille déguisée en mousse. Cela se passait en 1721. En 1845, le même Chanu, toujours gabier au même poste, signait encore la fameuse chanson qui débute ainsi :

> C'est le matin au point du jour
> Qu'on fait le branle-bas aux fifres et tambours.

Il ne pleut pas toujours à Brest. Je pense qu'il ne pleut pas plus à Brest que dans le Nord ou dans l'Ile-de-France, mais, ici, la pluie chaude et douce, familière et purificatrice, est honorée comme une petite divinité païenne qui sentirait le muguet. Elle s'accorde avec les frondaisons légendaires de la forêt de Huelgoat et les parapluies « Tom Pouce » des Iliennes et des pures jeunes dames du pays de Léon.

En châles somptueux, les Léonardes courent la ville pour leurs emplettes et se mêlent aux femmes de Plougastel dont la noblesse d'attitude est incomparable. C'est, au milieu de la pluie qui donne à la rue de Siam comme un épanouissement très amical, l'élément coquet d'une des villes les plus curieuses du monde, par son admirable mélange de vie et de mort.

Quand on regarde de haut, du troisième étage de l'*Hôtel des Voyageurs* par exemple, la rue de Siam depuis la place des Portes jusqu'au Pont National, on se laisse aller à un rythme particulier qui est celui de Brest et que mille pieds chaussés de sabots sonores accompagnent sans répit. Une voix chantante de Bretonne s'associe à ce roulement qui crée une idée d'éternité. Entre cinq ou six appels de timbre d'un tramway jaune, elle éparpille dans la rue, à travers la pluie, les titres sonores des journaux du jour et du soir.

La ville pénètre par des milliers de pieds, robustes ou délicats, dans l'esprit de celui qui épie la rue de Siam, accoudé à la barre d'appui d'un balcon en fer forgé, à proximité d'un

raisonnable piano d'étude qui interprète quelque chose de classique derrière une fenêtre aux rideaux tirés.

Au matin, il est agréable de descendre la rue de Siam jusqu'à la Penfeld. Et c'est ainsi que le vieux port apparaît depuis son château, en faction devant la rade, jusqu'aux innombrables fenêtres de ce qui fut le bagne. Le regard passe sous le bras protecteur d'une grue électrique qui se découpe dans le ciel comme un gibet métallique d'une utilité un peu effrayante. Des jeunes navires et des vieux, peints avec une telle modestie qu'ils se confondent, laissent, quand l'œil s'est habitué à l'uniformité grise, entrevoir l'agitation de leur petit peuple vêtu de blanc, coiffé du bonnet bleu à pompon rouge. Alors, seulement, on entend les coups de marteau des chaudronniers. Mais les navires de guerre sont si modestes dans leur parure grise que rien ne peut parvenir à l'oreille des bruits nécessaires à un arsenal maritime. Le port de Brest est étrangement silencieux. A des heures prédestinées un clairon de garde déchire seul le silence. Encor a-t-il l'air d'être perdu à l'horizon de ce qui est réel.

Une grue électrique, dressée comme une cathédrale, des fenêtres du XVIIe siècle multipliées à l'infini, un dépôt des équipages de la flotte, à mi-hauteur, mais qui domine la Penfeld et Recouvrance, des cuirassés désaffectés et de jeunes croiseurs fiers de leur superstructure naissante, des milliers de vies syndiquées derrière les vitres de l'arsenal, tout cela compose l'émouvant et mystérieux décor de la rade de Brest.

La Penfeld semble charrier du fer travaillé à son embouchure, mais plus elle s'enfonce dans les terres, plus le linge blanc pavoise ses berges, un linge blanchi par le soleil et l'eau douce de la pluie. Les vedettes parcourent ses eaux calmes; des remorqueurs tracent dans ses eaux sombres des sillons de charrues laborieuses, les destroyers se groupent autour de leur horloge commune, et des officiers de marine, en caban, se dirigent vers le meilleur restaurant de Brest, dans la rue Kléber.

Ce filon se déroule quotidiennement entre deux airs réglementaires de marine chantés par un clairon de garde, à la Cayenne et à bord du *Diderot* où règne une petite fox effrontée.

C'est, cependant, dans cette eau morte et sur ces quais sans filles que pousse, entre deux pierres anciennes, la fleur

robuste de la tradition marine. De garde-marine en midship et de midship en enseigne de deuxième classe, la tradition passe de mains en mains comme un objet infiniment précieux qu'un rien peut réduire en poussière. Et ce rien s'insinue comme une force fatale et perfide qui, du jour au lendemain, peut changer le nom d'une ville et l'aspect sentimental d'un atlas noblement dédié à la rose des vents.

***

A l'embouchure de la Penfeld se dresse le château, mis en valeur par l'anachronisme relatif du *Gueydon*, enchaîné devant la tour du nord. L'avant-port franchi, c'est la fameuse rade, l'une des plus belles du monde, et où deux ou trois navires de guerre croisent de coffre en coffre.

Telle est la rade aujourd'hui. Il n'y a pas si longtemps que les bâtiments de guerre se rangeaient dans ses eaux, comme les voitures de luxe devant le Grand-Palais, le jour d'ouverture du Salon de l'Automobile. Dans cette rade militaire, encore à louer, des pêcheurs de praires dorment sur leurs barques gréées en cagnas. Le goulet est libre vers la haute mer où grimacent les bêtes de la tempête, les bêtes cabrées de la mer dans le dédale des îles homicides. Un soir, avec Léger et Marcel Leguel, nous chantions à Trezhir, dans la nuit devant le gouffre sans joie du goulet, la chanson du Pillaouër. Les voix de nos amis s'accordaient avec le passé qui revient toujours dans le bruit de la mer, comme un noyé distingué mais insistant. Deux petites servantes de Montpellier, par la baie ouverte sur la nuit, semblaient pétrifiées de désolation. Les bouteilles s'alignaient mélancoliquement sur les tables. Nous étions seuls dans cette grande salle de restaurant et, au fond de chaque verre bu à l'amitié, nous retrouvions le goût désespéré de la mélancolie bretonne.

Le vent de la mer nous tourmentait. Il tourmentait les deux servantes et les phares dont les lumières clignotaient entre le ciel et l'eau, comme les feux de guerre sur le front d'Artois en 1916. Nos chansons furent emportées par une lame obscure née de la nuit.

Nous laissâmes le restaurant de Trezhir, en emportant dans

nos voitures les apparences de la nuit bretonne. Les Bretons changent de personnalité le soir. Ils deviennent alors bons conducteurs des forces mystérieuses de l'ombre, quand le Finistère plonge du nez dans les abîmes de la nuit, comme la proue d'un navire dans une mer de légende.

A la tombée du soir, encore, à Lampaul, des petites filles à voix minces chantaient une chanson d'une surprenante distinction. Que faut-il donc faire pour protéger cette aristocratie contre les étrangers à change haut et les intelligences citadines en pantalon de flanelle et en blazers de garçonnet?

***

La nuit, quand Brest dort, que le *Majestic* et le *Café de la Marine* ont renvoyé leurs derniers danseurs et leurs chanteuses, quand le gardien de nuit, drapé comme un sereno, a fini de clamer : « Il est minuit! » une étrange armée entoure la ville. Par terre et par mer le peuple vivace et rampant de la lande et de l'eau bretonnes s'anime entre les maisons, envahit Recouvrance, Keravel et Saint-Martin, force les portes les mieux fermées et distribue les accessoires du cauchemar et du rêve.

Parfois, il se contente, cet immense peuple invisible, de chanter à voix menue, dans les directions vagues du large ou de la forêt de Huelgoat, un chœur plein de réminiscences funèbres. Cette complainte se mêle au vent qui la transporte et donne à chacun sa part, son refrain ou son couplet.

C'est l'heure où le vent de la mer tourmente les hommes, les femmes et les filles. Quelquefois un petit bébé de Brest gémit dans la nuit. Et c'est le vent de la mer qui tourmente encore sa forme tendre et divine.

Comme il tourmente *Valencia*, chantée par toutes les petites poules du *Café de la Marine*. Car elles aussi tentent de rallumer la tradition semblable à une petite veilleuse à moitié morte, entre deux rues.

***

Il ne s'agit pas, en évoquant ici les habitants de Brest, de porter un jugement sur l'élite intellectuelle et sur la médio-

crité honnête de la cité. L'honnêteté est, en somme, la meilleure valeur d'échange internationale. On la trouve partout. Pour cette raison il devient difficile de l'agrémenter d'une personnalité même fugitive. Elle nous est nécessaire comme l'air pur et, comme l'air pur, elle calme les poètes, entretient le bon mécanisme de la machine et ne trouve, littérairement, le plaisir délicat d'être commentée que dans les manuels dédiés au bon développement de l'adolescence.

C'est à Keravel, derrière l'ancien bagne, dans ce quartier sillonné de venelles sans nom, simplement numérotées, qu'il faut aller chercher la toute petite fille, à la bouche un peu grande, qui, déjà en bas de soie sales afin de faire saillir ses genoux légèrement cagneux, offre la délicate hypothèse d'une « petite alliée » assez belle.

Keravel put donner à la marine ses plus jolies enfants. Leur père était docker, un officier de Portstrein, et leur mère disparaissait dans l'ombre grise de soucis de famille au fond d'un logement étrangement malsain.

A portée de voix des maisons de tolérance, ces fillettes grandissaient dans l'espoir d'un horizon rigoleur et doré, annoncé par les fumées de l'escadre avant qu'elle ne débarquât à Recouvrance ses hommes de toute condition.

Ici, le grand jeu : c'est la mer. Tout va à la mer, aux choses de la mer et aux hommes de la mer. Tout converge vers les uniformes si différents et si associés du gabier et de l'enseigne. L'élan unanime de la population des petites filles des quartiers pauvres se confond avec l'espoir qui fera d'elles des maritimardes, vêtues avec élégance. Elles sont littéraires, mondaines, prêtes à tirer le bambou dans un petit logement discret. Sans savoir au juste ce que leur espoir réalisé pourra exiger de leur cinq sens, elles sont déjà imperméabilisées par l'esprit de corps.

Ainsi elles se dirigent, joyeuses comme des conscrits, vers cette carrière de « Petite alliée » dont il ne reste guère aujourd'hui que le plus charmant souvenir et quelques dames solidement bâties éparpillées du nord au sud, et de l'est à l'ouest au hasard d'un petit commerce. C'est toujours l'éternelle ballade des dames des temps jadis qu'il faut évoquer dès que l'on pénètre dans une ville par son élément le plus coloré et le plus

sensible. Il reste les pages du livre de Claude Farrère, et peut-être encore chez quelques « frégatons » une petite mélancolie de fin de dîner par quoi se renouent les qualités plastiques et intellectuelles de celles qui furent : Nini de Cherbourg, morte à Saïgon. Marie La Vazoü, c'est-à-dire la Rochefortaise. Nini K..., Marie K..., Jeanne L..., Mimi L... et tant d'autres dont les noms, parfois chéris, ne sont pas encore oubliés au *Café de la Marine*. Elles purent servir de figures de proue, quand des officiers de vingt ans leur offraient leur solde et l'hommage de leur première course.

C'est en vain que le voyageur attardé tentera de retrouver sur les banquettes de cuir usagé la présence charmante de ces jeunes filles. D'autres jeunes femmes sont là, qui ne sont plus de cette classe. Des souvenirs peuplent seuls la grande salle sans joie. A une marine morte il ne reste plus que des mortes à fêter.

Un jazz-band adroit et travailleur joue *Valencia* au premier étage du célèbre *Café de la Marine*. Le noir inspiré qui tient la batterie renie dans l'enchantement d'un joli fox-trot innocent les jours dorés où les Américains qui ne connaissent pas très bien la règle du jeu, en Bretagne, cassaient comme des porcelaines rares les séduisants préjugés d'une nation bien née.

Il leur fut beaucoup pardonné, car on pensait bien qu'un jour Brest deviendrait le port de débarquement d'une grande compagnie américaine, mais surtout transatlantique. Il ne reste, en témoignage de la visite des matelots à bonnet blanc, qu'une douzaine de cargos rouillés, qui font du cinquième bassin un perpétuel automne.

Toute cette histoire se résume assez facilement entre trois tambours, un piano, un saxophone et une trompette bouchée. Les nuées parfumées de Bimini bay et de Miami, captées par des compositeurs juifs, crèvent sur l'Europe. Sous quelle forme dans quelques années, peut-être un demi-siècle, retournerons-nous ces présents à l'Amérique du Nord?

En ce moment, je tiens Brest sur mon bureau. Je vois la *Melpomène*, cette élégante corvette, promener toutes les images du passé dans une baie immuable. Atteindrais-je l'âge où l'on regrette déjà? La terre, car tout bateau élégant évoque

la terre, la terre semble de plus en plus éloigner de mon désir ses rives fleuries et ses heures où les bons matelots déposent le sac et dépensent leurs sous. Je ne vois autour de mes yeux et de la *Melpomène*, sur laquelle je suis provisoirement de quart, que des quais bordés d'usines lourdes d'huiles, silencieuses, gonflées de ce mauvais silence qui précède les catastrophes. Brest, fin de la terre européenne, sera-t-il un jour le port du travail militarisé à l'extrême pointe d'une Europe décadente dont tous les vieux parapets auront été abattus?

***

Brest est une ville qui appartient au passé et que le passé asservit chaque jour, malgré les agrandissements futurs du commerce, malgré la venue prochaine du joyeux « Tarin », malgré les inestimables huiles lourdes et la belle réclame que nous feront dans le monde les quatre navires de guerre du type Duguay-Trouin, en quelque sorte les premiers bateaux construits par nous qui ne soient pas une docile interprétation de l'architecture navale anglaise. Malgré toute l'énergie des hommes, qui ont conçu et réalisé ces choses, le passé pénètre par mille fissures dans les maisons de Brest, dans les rues, jusqu'au cœur sévère de la ville.

Cette cité modifiée depuis longtemps pour les aises d'une marine et d'une armée puissante, montre, maintenant, par mille et mille fenêtres de casernes vides, la mélancolique disparition de ses marins et de ses soldats de marine, avec leurs épaulettes jonquille et leurs souvenirs tropicaux peints par Rousseau, le douanier. Il n'y a pas un siècle, ces messieurs du Grand Collège, les *fagots de la cadène de Pantin*, abandonnèrent la ville. Et la disparition de leurs têtes rasées, associées aux moustaches prestigieuses de la chiourme, laissa des filles sans joie, des cabarets sans clients et des oisifs sans spectacles.

Les têtes de ces forçats dont la présence ajoutait au pittoresque des agrès, des caronades et des manœuvres entassés sur les quais de l'Arsenal sont aujourd'hui rangées dans une basse vitrine du musée de l'Hôpital Maritime. Dans l'air pur, au bord de la Penfeld, brunis par les embruns, ils devaient apporter une coloration regrettable, à tous points de vue,

dans les venelles numérotées du Pont Merdou, c'est-à-dire de Keravel.

La porte du bagne devait se trouver quelque part dans la rue Fautras, j'entends la porte dérobée par où les forçats, quelquefois copains des gardes-chiourme complices, pouvaient aller boire le coup dans un bouchon borgne où des filles, avides d'argent, les attendaient. On buvait là, selon le langage d'argot qui se transforma peu de Cartouche à Vidocq, le « chenu pivois sans lance ». On cassait le « larton savonné » qui est le pain blanc, et l'on chahutait les « marques de griviers » qui ne pouvaient choisir plus bas leurs amants de cœur.

Ces forçats, quand ils réussissaient à rompre d'un maillon la chaîne de fer de leurs jours, paradaient et renforçaient, par leur seule présence, la sentimentalité des filles et l'obstination perfide de leurs jeunes chevaliers. On vivait en rôdant à la porte du bagne et, pour beaucoup, c'était un idéal prestigieux que d'y entrer.

On pouvait entendre, en ce temps-là, le mauvais garçon du Pont de terre, chanter, le couvre-feu sonné sur Keravel, la chanson célèbre :

Monté sur la potence
Je regardai la France,
Je vis mes compagnons, etc...

Hommes du Pont de terre et de Keravel, tapis dans l'angoisse et la bouche ouverte, à l'ombre bleue d'un buisson, assistant de loin au supplice de votre camarade dans l'embrasement du ciel d'été, vous avez enrichi les images populaires, que l'on montrait au bout d'une baguette dans tous les Pardons.

A cette époque, les marteaux des chaudronniers répondaient gaîment de l'autre côté de la Penfeld aux chansons de la pègre, et les fifres et les tambours rythmaient la manœuvre des treuils et des cabestans. C'est en pensant à toutes ces choses abolies que j'écoute du haut du Pont National le silence anormal de la Penfeld et le grincement familier des tramways jaunes.

Yanniks, d'un côté, hurrah pour Recouvrance! et cocus de l'autre, les gosses se rencontraient dans un bruit épique de sabots batailleurs. Il n'y a pas si longtemps que les petits enfants de Keravel barraient la rue aux « brassés carrés ».

Mais avec la disparition des chapeaux à cornes et des buffleteries jaunes, il n'y a plus de « brassés carrés » et il faudrait chercher longtemps pour retrouver l'état-major, les anciens midships et l'équipage qui composait l'armement de la frégate l'*Incomprise*.

***

C'est dans la rue de Siam, entre midi et une heure et demie et le soir, à partir de cinq heures, que toute la vie brestoise s'épanouit à l'aise. Matelots de l'État, ouvriers du port, petits retraités revêtus d'un macfarlane et coiffés du chapeau melon, y coudoient les officiers de marine à galons d'or, ceux à galons d'argent, les grandes capotes bleu sombre des pompiers de la marine, les dactylos pimpantes et les gamines de boutiques gentiment écervelées. Rue de Siam se rencontrent encore tous les chiens de Brest, et parmi eux Toby, le fox de l'*Hôtel des voyageurs*, le plus « dessalé » de toute la ville.

Les chats, assis gravement devant des petits tas d'ordures, gardent les venelles de Keravel et n'abandonnent pas leur quartier. Les capotes des coloniaux s'associent aux jupes des Bigoudènes, à la hautaine et rigide élégance des filles de Plougastel, à la tragique fantaisie des Ouessantines, avec leur visage méditerranéen, rares et perdues dans la foule mouvante comme la mer. La rue de Siam est un fleuve aux eaux richement peuplées. La pêche est fructueuse, on est toujours sûr d'y trouver un ami. Certains jours de fête et de marché, tous les costumes de la Bretagne accompagnent les bonnets à pompon rouge qui coiffent les enfants de l'escadre. Les châles du Léon rivalisent d'élégance avec les délicats tabliers des demoiselles du sud. Toute cette foule, où l'élément militaire domine, montre une indiscutable distinction, grâce à la parfaite correction des officiers de marine, qui ont enfin abandonné la vulgaire vareuse à col rond, grâce aux paysannes de Bretagne, qui sont les plus élégantes de France et sont assez riches pour exposer dans la rue des costumes d'une opulence de bon ton.

Dans quelques années, la rue de Siam aura perdu son caractère essentiel. Elle sera prête pour un changement de

nom qui lui permettra de rendre hommage à un célèbre babillard d'État.

Le Grand Café est un havre. Mon premier soin, quand je viens à Brest, est d'y retrouver Charles Léger, le docteur Paul Bodros, et tous les amis qui font que j'aime Brest, plus qu'aucune autre ville de France. Mais c'est au *Café de la Marine*, que je sais retrouver Georges Jauneau qui illustra *Fumée d'Opium*. Georges Jauneau, qui vécut en Guyane, à l'ombre des forçats fleuris, plus que fleuris, mûrs et blets et qui médite des souvenirs devant une citronnade.

Il est difficile d'imaginer Brest sans s'arrêter au *Café de la Marine*. C'est encore là une déchéance si l'on songe à ce qu'il fut. Il faut toujours revenir en arrière jusqu'à ce temps où les vraies petites alliées attentives à tous les mouvements d'escadre, de Saïgon à Brest en passant par Toulon, étudiaient le Leportier devant une feuille de papier à lettres, devant un sac à main qui sentait encore un peu la drogue.

Il est question de fêter les cent ans du *Café de la Marine*. Les premiers clients furent des gardes-marine et des gardes du pavillon, puis des midships bohèmes, la casquette rejetée en arrière sur des cheveux longs, la pipe turque à la main et la redingote largement ouverte sur une chemise molle et sur un pantalon de Nankin à plis à la ceinture. M. O'Meara, midship à bord de l'*Incomprise* et son chien Gobergeot, furent les clients assidus de cette brasserie où le célèbre Angiboust prit, d'année en année, de l'âge et du galon. Le fameux Angiboust, conservé par la tradition est aujourd'hui un médecin de marine de dix-huit galons. Sa casquette est parée de plus de ponts qu'un vaisseau de haut bord, on l'imagine aisément.

Le culte d'Angiboust me paraît, toutefois, parvenu à son déclin. Quelques jeunes étudiants de médecine navale célèbrent ses vertus bachiques à faible voix, sans trop de conviction. C'est en essayant de faire revivre des éléments de gaîté qui paraissaient solides que l'on s'aperçoit que l'humanité moderne change assez rapidement ses méthodes sentimentales.

Aux beaux jours d'Angiboust vivait dans l'ombre de la rue de la Voûte, au-dessus du cabaret de la Voûte, maintenant en ruines, non loin des cabarets de la chiourme, rue Jules-Michelet, la fameuse « Bonbonnière Républicaine », fondée par

un jeune artiste brestois. Le propriétaire de cette jolie chambre, meublée avec la simplicité la plus excessive, trouvait souvent, en rentrant chez lui, son logis occupé par un inconnu à la fois ivre et en bonne fortune. Des femmes élégantes et mystérieuses fréquentaient la « Bonbonnière Républicaine ». Elles sont mortes aujourd'hui en emportant leur secret.

Un soir, en rentrant chez moi, assez tard dans la nuit, j'ai rencontré Angiboust entre un maigre jeune homme ivre mort et le veilleur de nuit revêtu de son manteau blanc. Il pleuvait sur ces trois fantômes qui disparurent au coin d'une rue rongée par l'eau du ciel.

***

De l'autre côté de la Penfeld, dominé par la Cayenne, caserne des fusiliers marins, autrefois gardienne du feu dans l'arsenal, se dresse le bourg de Recouvrance, tout en montées et descentes, protégé par ses fortifications verdoyantes où paissent d'aimables brebis. Les remparts de Recouvrance, d'où l'on aperçoit une partie du goulet, Laninon et la rade quand trois ou quatre bâtiments se chauffent au soleil, me plaisent. Devant une échauguette entourée de gazon frais, du linge de lit reprend dans la lumière une pureté virginale. Seigneur, faites que ce gosse morveux ne se laisse pas tomber sur tant de blanc immaculé!

Pour suivre les remparts et les jolis horizons d'arbres qu'ils découvrent, il ne faut pas suivre les rails du tramway de Saint-Pierre-Quilbignon. A droite et à gauche s'ouvrent des rues d'un bon accueil, toutes anciennes et pauvrettes comme la mère de François Villon. A gauche, c'est la rue de la Fontaine, avec son paysage de toits d'une fantaisie charmante. A droite, en montant vers le Dépôt des Équipages de la Flotte, ce sont des rues aux maisons ravalées dont toutes ouvrent sur la chaussée une porte de cabaret.

Ces cabarets, je les connais bien pour y avoir bu un petit verre de rhum, devant le comptoir, les tables occupées par des quartiers maîtres, un jazz-band mécanique, doré, insolent, orgueilleusement insdutriel remplissait d'harmonies syncopées une petite salle aux murs dénudés. Tous ces cabarets se suc-

cèdent en bon ordre et marquent de stations agréables le chemin du pauvre matelot qui rentre à la Cayenne.

Des mots, plus suaves que les mots en *el* qui « ravissent les anges » excitent l'imagination et la nostalgie du col bleu.

C'est le *Bar des Paimpolais*, le *Café des Côtes du Nord*, le *Bar des Pont-labbistes. A la descente des Bretons* voisine avec l'*Ile d'Ouessant*. Ces petits cafés sont, en général, fréquentés par des matelots du pays dont ils affichent le nom.

Le jeune matelot entre *Aux Iliens*, pour la première fois. Il s'approche du comptoir, et timidement dit à la patronne :

— Courcuff m'a chargé de vous donner le bonjour.

— Ah! vous êtes un ami de Courcuff. Il va bien?

La patronne ignore quel visage peut s'adapter à ce Courcuff. Mais elle simule un intérêt assez chaleureux qui lui apporte un client nouveau. Car le matelot n'est plus seul dans la ville. Au bar des Iliens il a rencontré un ami de son ami. Il trouvera une chambre pour la nuit quand l'occasion de coucher dans un lit se présentera.

Recouvrance s'éveille au clairon et s'endort de même. C'est à Pontaniou, prison de la marine, que le mystère se cache derrière de hauts murs. On ne sait rien de bien précis sur Pontaniou. Là, des hommes punis, débarqués à terre, dorment sur un bat-flanc, comme des noyés sur les dalles de l'ancienne Morgue.

***

Un pont un peu trop haut, à mon avis, relie Brest à Recouvrance. Ce trait d'union n'en laisse pas moins à chacun l'orgueil de sa position. La querelle des gamins de Recouvrance et de Brest semble aujourd'hui apaisée. On ne « se bagarre » plus sur le pont tournant dès que ses deux moitiés se sont rejointes. Mais, tout de même, un homme de Recouvrance n'est pas un homme de Brest. Cela se dit amicalement mais c'est un fait. Au XIVe siècle, le bourg de Sainte-Catherine était habité par des pêcheurs. Au XVe siècle, un brave homme, dont le nom n'est plus dans ma mémoire, fit bâtir une église dédiée à Notre-Dame de Recouvrance et Sainte-Catherine devint le bourg de Recouvrance. A cette époque il était plus important que Brest. Faut-il voir dans ce détail l'origine de la lutte entre les

Yanniks et les Brestois? A Pontaniou, qui fut toujours prédestiné aux prisons, s'élevait la maison de correction des filles légères de Brest. On appelait ce lieu le Refuge sans doute en souriant. Une fort belle société y fréquentait au XVIIIe siècle car toutes les filles galantes ne colonisaient point les Amériques. Beaucoup, et marquées délicatement de la fleur de lys, témoignaient que le commerce de la galanterie connaissait à Brest une certaine prospérité. Il existe une fort belle thèse du docteur Jauneau sur ce sujet. Le Refuge succomba dans un incendie, peu avant la grande expérience de 1789.

***

Le Cours Dajot appartient aux enfants. Cette magnifique promenade constitue une excellente piste pour les patinettes. Les chiens bourgeois de la ville y accompagnent leurs jeunes maîtres. Les servantes portent toutes le haut bonnet des femmes de Pont-L'Abbé. Du Cours Dajot, on domine le Port de Commerce, avec ses cinq bassins, sa flotte américaine à la ferraille, quelques cargos, et les bateaux de sauvetage, aux antennes sensibles, toujours prêtes à ramasser prestement le classique appel au secours. On accède au port de commerce en descendant la rampe ou l'escalier qui donne sur le cours Dajot. Dans la poussière, le plus désolant paysage de gare morte protège le port contre des curiosités non averties. Une passerelle en ciment, perdue dans un terrain vague enjambe des rails, sans usage. Sur le ballast poussent le mouron, la bardane et le pissenlit. Autour du kiosque à musique du linge sèche à l'air selon la clémence du ciel.

Il ne faut pas s'arrêter devant cette grande place tristement inutile. Les quais du port de commerce sont là de l'autre côté avec leurs boutiques de shipchandlers, de shipbrockers, et les quelques petits cafés où j'aime à m'asseoir et qui sont fréquentés, selon leur genre, par les dockers ou les patrons de la marine marchande.

Quand je suis à Brest, j'ai mon café. Comme Léger fréquente le *Grand Café*, Jauneau la *Brasserie de la Marine*, j'aime à m'installer confortablement devant l'un des palmiers en caisse qui décorent la vitrine du *Bar de la Tempête*. La porte

fermée vous laisse à l'abri de la tempête. L'animation du port se déroule derrière la vitre, qui fait écran et encadre le spectacle de la rue, ni bien, ni mal, mais dans la mesure nécessaire à la durée d'une pipe. Il n'entre rien dans la décoration du *Bar de la Tempête* qui puisse distraire l'attention du consommateur.

Les clients sont des officiers de marine marchande. Quand il fait beau et que le vent ne tourmente personne, on ouvre la porte, et l'on peut entendre mugir le petit vapeur qui fait le service du Fret et chanter les voix bretonnes, à travers le fracas des camions automobiles. Il y a même un dancing sur le port de commerce, un dancing improvisé par l'équipage d'un gros vapeur hollandais qui fait du sauvetage sur la côte. Le coin est bon.

Dans les boutiques de schipchandlers on trouve des choses étonnantes qui toutes semblent filles de la rose des vents. La Rose des vents est l'inspiratrice de tous les ports de commerce. Les poètes la cultivent dans un pot qu'ils placent sur la plus belle fenêtre de leur façade, celle qui donne vers le nord de l'Europe, où Elseneur flotte tel un iceberg sculpté comme une tour d'échiquier.

Le port de commerce de Brest est animé. Quelques beaux voiliers viennent se ranger contre ses quais. On y trouve aussi des bateaux à vendre, des bateaux attendrissants, pas toujours très neufs et que les Italiens achètent pour le fer. Sur l'un de ces bâtiments, plus désolé qu'une île volcanique, un homme qui ne trouva pas d'interprète, vécut, durant de longs mois, en se nourrissant de coquillages. Cette histoire fut racontée en son temps.

Les deux bateaux les plus populaires, parmi tous ceux qui fréquentent le port de commerce, sont le *Léon Bourdelle*, des Ponts et Chaussées, et le *Blaton*, de la Chambre de Commerce. Ce sont deux nobles gentlemen bien que de tonnage et de puissance différents. Quand j'ai bu mon café, au *Bar de la Tempête*, il m'arrive d'allumer une septième pipe et d'aller rôder autour du *Léon Bourdelle*, amarré. J'ai un ami à bord, un ami qui ne mange jamais le dimanche, parce que personne n'est là pour lui donner à manger. C'est le chien du bord, le jeune Pipo, terre-neuve pur à pattes palmées, comme il sied à un navigateur. Pipo mange des moules avec une goinfrerie

remarquable. Et je pense qu'on peut très bien supporter, sans trop d'émoi, la révélation qu'il jeûne le dimanche. Les hommes du *Léon Bourdelle* portent le maillot bleu à étoile jaune. Ils naviguent de phare en phare et d'île en île. Leur métier est rude comme cette mer dont il dépend.

Quand il pleut sur le port de commerce, tout devient irréel et embrouillé. On ne sait plus très bien où commence la mer et où finit le ciel. Les rives se déplacent au gré de l'imagination. Et l'on croit qu'en tendant bien l'oreille on peut entendre l'infernale sirène du *Stiff*.

Des hommes dévoués protègent le port de commerce de la ville de Brest. Ils le tiennent dans leurs mains comme une vie fragile presque naissante qu'il faut veiller avec soin. Ce n'est pas tant vers la mer, je pense, qu'il faut tourner les yeux que vers cette gare mélancolique qui jette ces rails sans lueur dans les cailloux et les herbes chétives d'un terrain vague.

Quand on se trouve en présence de cette rade, une des plus belles du monde, on reste confondu de la voir inutilisée. Trop grande pour la France. Elle sera peut-être un jour une proie désirée. Grand port de guerre de l'Europe devant l'Amérique, et son or. Je crains peut-être d'entrevoir l'avenir de ce port essentiellement militaire qui, malgré tous les traités du monde, n'échappera pas à son destin d'être un grand port militaire. Ce qui peut inquiéter c'est de concevoir dans quelles circonstances cette résurrection sera possible. Rien n'est plus angoissant qu'un palais vide, peuplé de fantômes, si ce n'est un grand port vide peuplé d'anticipations. Je pensais, devant la silhouette élégante du *Duguay-Trouin*, qu'il serait agréable de contempler la rade dans l'agitation harmonieuse de ses anciens jours. Telle qu'elle était avant guerre, la rade de Brest largement pourvue de cheminées et de mâts remplissait normalement son rôle. Aujourd'hui elle semble victime de ce mal d'Europe qui mortifie certaines villes, sabote les climats bourgeois, excite les extrémités et, en définitive, nous gâte nos soirées.

***

On ne peut guère passer devant le numéro 62 de la rue Louis-Pasteur, l'ancienne Grande-Rue, sans évoquer l'extraor-

dinaire silhouette de mademoiselle Pauline, dont l'existence eût mérité qu'un homme comme Marcel Schwob lui consacrât quelque pages de ses *Vies imaginaires*.

Coiffée d'une capote rose enguirlandée de bleuets et de marguerites, la taille prise dans une robe élégante de soie rose, les jambes gaînées de blanc, chaussée de fins souliers de prunelle à hauts talons, mademoiselle Pauline contemplaît, du haut du balcon, les midships et les matelots qui se rendaient à l'Arsenal. Au milieu des dentelles et des colliers rares entre les anglaises blondes, surgissait une tête de vieille tortue rasée de près et boucanée par le soleil des Antilles.

Ce spectacle pouvait étonner. Il ne surprenait plus guère les habitants de Brest habitués à cette mascarade, presque tragique, que lui offrait quotidiennement en 1830 M. Paulin de la Poix, chevalier de Fréminville, capitaine de frégate retraité.

***

Dans un ouvrage signé : Caroline de L..., née de L... P..., pseudonyme du chevalier de Fréminville, l'auteur se complaît dans la description de son étonnant fétichisme, en détaillant minutieusement son costume. Il faut citer une partie du texte de cet opuscule intitulé : *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin*, dont le manuscrit appartenait, écrit M. Louis Delourmel, le distingué archiviste de Brest, au docteur Ch. Auffret, directeur du service de santé.

Le 22 février 1828, le chevalier de Fréminville était au bal, chez madame de Saint-D..., élégamment coiffé avec des roses dans sa chevelure. Il avait une robe de mousseline à collerette de blonde très large; cette robe était garnie en dessus de biais de trois rouleaux de satin rose, et il avait par-dessus un corset du même satin fait à pointe. Les manches de mousseline, très larges, avaient des poignets du même satin rose et de petits souliers blancs prenaient son pied délicat. Dans cette élégante toilette, il attirait tous les regards.

On peut tout de même le croire sans surprise. Mais combien j'admire cette ville accueillante et libre qui ne refuse pas l'entrée des plus nobles demeures à cet étrange fantaisiste, coquet, propret et romantique jusqu'aux limites de la candeur. Dans ce costume il fréquentait les salles de spectacle. En

décembre 1829, un soir de gala, au théâtre, il portait « une robe de popeline jaune serin, garnie d'un double rang de volants de soie noire ».

Quelle ville de France, en comprenant Paris dans cette hypothèse, se montrerait, de nos jours, aussi tolérante pour l'innocente manie d'un vieil homme possédé par on ne sait quel démon intérieur? En robe blanche ornée d'une ceinture rose, la tête coiffée d'un chapeau de paille de riz, une écharpe de blonde noire autour de ses épaules, cette extraordinaire « chevalière » aimait à se promener, le visage mélancoliquement incliné, dans les allées du jardin botanique. Les beaux soirs des Antilles pénétraient encore dans son imagination nourrie par ce travestissement.

Il retrouvait une vie d'images déjà anciennes dans les parures mêmes de la femme qu'il avait aimé, la tendre Caroline, une créole des Antilles qui mourut le jour qu'il l'abandonna.

Fréminville, solitaire dans son bel appartement encombré de choses anciennes, animait les objets des Iles et les coquillages marins, roses comme la chair secrète de cette fille chérie, de sa présence féminine en manière d'hommage à la délicate présence de la jeune morte.

Tout ceci, que de nos jours on pourrait juger comme une extravagance, me paraît logique, si l'on songe à l'âge de la « chevalière », au calme bourgeois d'une époque familiale, aux influences littéraires du temps et à un certain respect de la liberté d'autrui qu'on imagine assez mal de nos jours.

Fréminville naquit en 1787 à une époque ou l'abbé de Choisy et le chevalier de Faublas s'habillaient en femme. De nos jours il faut évoquer le bal funèbre de Magic City où, une fois par an, sous la protection de la fête des masques, certains jeunes gens se donnent en spectacle et peuvent vivre leur vie. Il ne faut pas, toutefois, mêler le chevalier de Fréminville à cette société monstrueuse dont la présence sur la terre remonte aux origines humaines. Et pourtant... Le chevalier de Fréminville ne laissa pas dans la mémoire de ceux qui le connurent une image honteuse de ses mœurs. C'était un vieillard courtois, d'esprit agréable. Il collectionnait les singes empaillés, des armoires bretonnes, des serpents roulés

comme des tuyaux d'incendie et des papillons d'émeraude dans des boîtes de verre.

On venait visiter son musée, sans penser peut-être qu'il en était lui-même la pièce la plus rare et la plus touchante, en ce temps relativement heureux où aucun psychiâtre distingué ne se fût permis de lui poser des questions.

J'ai vu une lithographie qui représente le portrait du chevalier de Fréminville. Comme il le dit lui-même sans modestie, il a l'air d'une jeune femme charmante au nez pointu. Il est vêtu d'une robe décolletée qui fait valoir sa poitrine bombée. Autour de son cou et accrochée à un collier de perles la croix de Saint-Louis, je crois, repose sur sa poitrine. Cette image est entourée d'une double palme. On peut lire ces mots écrits sur trois lignes.

LE CHEVALIER DE FRÉMINVILLE

Membre de la Société royale des antiquaires de France.
Né à Yvri-sur-Seine en 1787.

Cette image me semble avoir été faite au goût de celui qui l'inspira.

Les mémoires du chevalier de Fréminville existent. Je ne les ai pas lus. Peut-être en est-il mieux ainsi.

Je l'imagine à ma fantaisie, la nuit, à l'heure où je sors moi-même du *Majestic*, en remontant, à pas menus, la rue Louis-Pasteur. Son écharpe flotte avec grâce derrière lui. Mais la lumière des lampes municipales révèle, à l'angle d'une rue, un visage décharné et déjà mortifié, sur un corps devenu hideux de jeune fille coquette.

***

Je pourrais dédier ce chapitre à André Savignon, à Kellermann et à Charles Léger qui a débarqué dans toutes les îles de la Côte. Ce que l'on voit appuyé sur un balcon de fer forgé d'une noble maison du Cours Dajot, c'est la rade, quelquefois frissonnante, précise, souvent parée des couleurs tendres d'une estampe japonaise. Mais ce qui impose une règle unanime à la vie cérébrale de la ville, c'est la présence de la Mer,

cette mer particulièrement perfide qui cerne les îles, ronge leurs anciennes terres, collectionne les naufrages, exalte l'héroïsme des hommes.

Au delà des lumières protectrices de Saint-Mathieu, commence le pays de la brume et des roches homicides. Il n'en est plus, cependant, de nos jours, comme autrefois. Les mesures de protection contre la mer sont aussi puissantes qu'il est permis aux hommes de le supposer. C'est ici l'honneur et l'orgueil des ingénieurs et des matelots des Ponts et Chaussées français. Leur travail fut formidable, souvent mortel; on ignore parfaitement, en France, les jours et les nuits des constructeurs de phares. La mer protège victorieusement son empire. Que ceux qui ont vécu le dur et impuissant labeur sur les roches qui perpétuent encore le tragique souvenir du *Drummont Castle* trouvent ici un hommage. C'est en 1910 qu'eut lieu le premier contact avec la Roche du Diable. Un « berthon » avec trois hommes et l'ingénieur des Ponts et Chaussées se lança à l'attaque. La mer répondit. Une lame balaya les envahisseurs. Il fallut recommencer jusqu'en 1913 où les violateurs du Roch-an-Diaoul furent rejetés à la mer avant d'avoir pu saisir leurs outils. Sur ce point la mer a gagné la partie.

Cependant, sur tous les autres récifs qui tentent la mort et lui prêtent un appui diabolique, l'homme a pu élever les hautes tours protectrices, dont la lumière règne sur les eaux indescriptibles. Tout le petit peuple des îles apparaît maintenant dans le rythme inexorable des lampes puissantes des grands phares. Au bout du pinceau de lumière livide les maisons d'Ouessant dorment d'un sommeil léger et surnaturel, la ferme de Quéménez, inquiète comme le premier roman psychologique d'aventures, cède l'écran, à Molène qui se fait humble contre le flot qui tourmente son destin.

Nous flânions sur la mer, quelques amis et moi. Entouré de professionnels de la Côte, je passais la main contre le bois du bon bateau qui nous portait comme on flatte un chien serviable et fidèle.

Il pleuvait sur la mer et la tempête essayait ses forces en quelques escarmouches. Sous le ciel livide, j'aperçus toutes les îles : Ouessant avec son terrible Fromveur qui tout d'un coup

secoue les navires comme des noix, Molène, Quéménez où nous ne pûmes aborder et ses prairies sous-marines de goémons. La petite île de Quéménez précieusement peinte sur le fond livide du ciel semblait dormir au milieu des lames crêtées de dentelles savonneuses. On n'apercevait aucun havre qui pût recevoir la chaloupe. Sur le rivage des goémons s'étiraient sur les galets comme des serpents malades, des goémons, plantes plus vieilles que les hommes, blé de la mer dont on fait du pain, qui ressemble à la chair iodée des animaux préhistoriques.

A l'horizon des grandes mers nordiques, Ouessant apparaissait, entre l'eau et le ciel, avec ses pylônes de T. S. F. qui contrôlent la parole humaine sur toute la mer.

La nuit était venue autour de nous. Et la lumière du bord lutta contre son mystère. A cette heure crépusculaire, il me semblait entendre dans les hurlements d'une mauvaise nuit marine le claquement d'argent des petits sabots des Iliennes, le pas timide de la petite Roseher à la porte du dancing dans le courant d'air qui fauche la rue et lève les jupes lourdes.

Les élégantes Ouessantines aux cheveux libres, dans la tradition des sirènes, filles de la mer et petites filles de la mer, à la chair pétrie d'iode, dansaient le fox trot cependant que la sirène du Stiff gémissait comme la bête blanche, mère de toutes les bêtes de la mer et des filles de l'île sacrée.

A Ouessant la terre est encore plus sainte qu'à Sainte-Anne-d'Auray. C'est ici la terre sainte de la religion catholique, mais d'un catholicisme marin. Le Jésus est crucifié sur une ancre avec à tribord le feu vert du mauvais larron et à bâbord le feu rouge de l'autre mauvais larron.

Des hommes comme André Savignon et Kellermann l'allemand, qui vécurent sur l'Ile, l'ornèrent de deux monuments impérissables : *La Mer*, chef-d'œuvre de l'allemand Kellermann et les *Filles de la pluie*, ce livre si mélancolique dont il ne faut pas parler dans l'Ile.

Ouessant allume ces lampes océanes : le phare du Creach, et la Jument où l'on ne peut aborder en barque. Le Fromveur mène ses eaux à la vitesse de dix nœuds. La mer ne peut dormir tranquille. Elle ne se repose jamais devant Brest. Et que dire des fonds de Nividic où Dupont le scaphandrier lutta dans

une forêt d'algues sombres et silencieuses contre une pieuvre géante.

La nuit se compose merveilleusement devant le goulet de Brest. Au loin derrière Saint-Mathieu brillent des lumières paisibles et bourgeoises. Dans quelques minutes le navire passera devant le Grand et le Petit Minou. Nous aurons laissé derrière nous la brume et cette mer de mauvaise vie, que domine la mort et ses richesses mystérieuses. D'autres navires franchiront le dangereux passage et personne ne dormira tranquille à bord. La rade de Brest est trop bien gardée par les puissances inimaginables de l'eau lourde.

CONCLUSION

Dans quelques années l'automobile aura fouillé de son groin ronchonneur, jovial et sonore les coins les plus secrets, entre Plouguerneau et Huelgoat. Des dépôts d'essence s'élèveront sous les frondaisons curieusement exotiques des plus belles forêts de France. La casquette à vingt francs fait déjà concurrence au chapeau à boucle d'argent, et déjà les femmes abandonnent peu à peu leur costume qui les paraient d'une distinction un peu hautaine. D'une année à l'autre la rue de Siam se transforme et le pittoresque se fond dans l'unique coloration de la vie moderne. Il faut se hâter de créer un pittoresque nouveau, puisque la province qui se rattachait le plus étroitement à ses traditions, semble s'adapter elle aussi aux nouveaux principes du décor social.

Brest aura, sur l'emplacement jadis réservé à une cathédrale, un dépôt d'huile lourde, rond et vitré comme le temple de cette activité après quoi elle rêve, devant la mer nue. L'électricité ronronnera doucement dans les formes nouvelles que son emploi exige pour le monde entier. On parlera toutes les langues dans un port de cristal, d'acier et de laiton gainé de soie. Une mystique syndicaliste organisera des cortèges bien équarris le long des rues voûtées de fils de trolley. Une gare incandescente se prolongera de docks en docks jusqu'au port de commerce, où des filles, cette fois insolentes, triompheront au seuil des bars trop nickelés.

Sont-elles quelques unes, parmi les forces secrètes que l'Europe tente, petit à petit, de mettre au jour, à convoiter cette ville dont la configuration permet à l'imagination tant d'hypothèses économiques et littéraires?

Il est difficile, devant Brest assoupi dans un sommeil provisoire, de choisir entre la vie et le sommeil de cette cité. Les formes anciennes de l'existence humaine y semblent fragiles, mais elles y sont pourtant particulièrement vivaces.

Le charme de cette cité paisible et dépourvue d'antennes est cependant sans lyrisme. Les fantômes qui l'habitent parfois ne sont pas d'une qualité très exceptionnelle. A certaines heures, la mer semble si loin, qu'on se demande quel fut le but de la nature en protégeant soigneusement cette ville contre les surprises militaires et les retours de flamme de l'avenir européen.

Et, selon la qualité du silence sur l'eau et la terre, Paris me semble si lointain, si vague et si mystérieux, quand je suis à Brest, que je sens le sang me monter aux joues. Je me hâte en ce cas de boucler mes valises et de reprendre le train.

PIERRE MAC ORLAN

LE

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

DEPUIS LA GUERRE[1]

La victoire des Alliés en 1918, qui a modifié si fortement la carte du monde et en particulier de l'Europe, a exercé aussi une profonde influence sur un petit pays situé à nos Marches de l'Est : le Luxembourg.

Placé depuis les traités de Vienne, en 1815, sous la domination du prince d'Orange, le Luxembourg, promu au rang de Grand-Duché, est passé en 1890 sous le règne de la famille de Nassau. Pendant toute cette durée, jusqu'à la guerre de 1914, il a joui d'une longue période de paix et de prospérité, où son industrie s'est développée, au point d'en faire une des contrées les plus riches du globe. Les événements de 1830 en avaient détaché les districts d'Arlon, Bastogne, Marche, Neufchâteau et Virton, sans toutefois nuire à la fortune privée de ses habitants. A cette époque, d'ailleurs, la population luxembourgeoise semblait favorable à la Belgique et seule la présence des troupes prussiennes installées à Luxembourg depuis 1815 a pu maintenir l'autorité du roi de Hollande.

La crise de 1867 est beaucoup plus importante pour le pays, et même pour le sort de l'Europe, puisqu'elle faillit amener la guerre entre la France et la Prusse qui, toutes deux, voulaient attirer le pays dans leur sphère d'influence; le traité de Londres (1867) qui sauva l'indépendance du Duché ne mit cependant pas fin aux compétitions des deux voisines : la guerre de 1870 fut la conséquence directe de cette rivalité franco-prussienne.

Sitôt après le traité de Francfort, l'Allemagne prétendit affirmer chaque jour davantage sa mainmise sur le Luxembourg. Elle possé-

1. Extraits de l'ouvrage *Im Dienste* (*Au Service de la Patrie*), publié par M. Nicolas Welter, ancien ministre de l'Instruction publique du Grand-Duché de Luxembourg.

dait les douanes, les chemins de fer, elle chercha à s'immiscer dans le commerce et l'industrie. La grande masse du peuple luxembourgeois, sauf quelques intellectuels, resta indifférente, tandis que la couronne, luxembourgeoise avant tout, observait la plus stricte neutralité comme le lui imposaient les traités.

Vint le coup de tonnerre de 1914 : dès le début, le Grand-Duché eut à subir l'invasion allemande. Ce furent pour le petit pays de dures années que celles qui s'écoulèrent alors, sous la botte et à la merci des vainqueurs. Que pouvait faire le gouvernement? Éviter le plus possible les conflits et attendre. Avant tout, sauver et protéger des malheurs de la guerre le petit peuple dont nombre d'enfants combattaient dans les rangs des armées alliées.

A l'armistice, la situation changea; du jour au lendemain, le Luxembourg se trouva délivré du cauchemar, mais son existence politique aussi bien qu'économique était toute désorientée. C'est alors que de courageux citoyens n'hésitèrent pas à se dévouer pour leur patrie, pour lui maintenir sa liberté et son indépendance et, s'il le fallait, défendre la cause luxembourgeoise jusqu'auprès des vainqueurs.

M. Nicolas Welter[1] fut un de ceux-là. Professeur de littérature à l'Athénée de Luxembourg, il accepta d'entrer, comme directeur général de l'Instruction publique, dans les Cabinets qui se sont succédé au pouvoir du 28 septembre 1918 jusqu'en avril 1921. Placé au premier rang, « cet homme qui, jusqu'alors dans ses pièces de théâtre ou ses recueils de poésie, s'est signalé comme un des maîtres écrivains contemporains de langue allemande, mais au penser intégralement luxembourgeois, s'était borné à chanter les louanges des humbles et à développer ses idées sociales au service d'un nationalisme de bon

1. *L'Illustration* du 3 janvier 1921 consacrait sous le titre : « Le Ministre-poète du Luxembourg », un article à M. Nicolas Welter, d'où nous extrayons les passages suivants :

« Un ami de la France, M. Nicolas Welter, est actuellement ministre de l'Instruction publique du Luxembourg... M. Welter, dans un recueil de poèmes qu'il intitule curieusement *Les Hauts Fourneaux*, a chanté l'industrie minière, les usines inondées de lumières violentes, le travail et les travailleurs. Il a écrit aussi dans le même ordre d'inspiration un roman saisi par la censure de l'état-major allemand : *Franz Bergg*, ou *La vie d'un prolétaire*. Dans un autre petit volume : *Au-dessus des combats*, s'exprime une sensibilité ardente et douloureuse... Au théâtre, il a donné : *Les Fils de l'Oesling*, *Mansfeld*, *Le Renégat*, *Griselinde*.

» M. Welter a écrit, en allemand, il est vrai, une histoire de la littérature française. »

Cette histoire de notre littérature, qui fait autorité, aura une nouvelle édition en 1926. M. Welter, qui n'ignore rien des particularités de nos œuvres régionales et qui est membre du Félibrige, a encore consacré de substantielles et enthousiastes études aux grands poètes de Provence, notamment à Mistral, Aubanel, et Roumanille. L'ouvrage dont nous publions quelques extraits, *Im Dienste*, vient de paraître en nouvelle édition.

Les œuvres complètes (poésies, drames et comédies) de M. Welter en 5 volumes ont été publiées en 1925.

aloi », vient de faire paraître *Im Dienste, Au service de la Patrie*, ouvrage où il décrit avec tout son cœur luxembourgeois et avec tout le grand talent de sa plume de maître, les événements et les souffrances qui ont accablé son pays de 1918 jusqu'au règlement de la question luxembourgeoise, en 1921. Ce sont des extraits de ce livre de première main qui, pour les futurs historiens des événements de cette époque trouble, restera une source indispensable, que nous présentons en traduction française aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Ils gardent une brûlante actualité encore aujourd'hui, où, malgré les plébiscites et le traité, la situation du Luxembourg ne semble peut-être pas définitivement stabilisée. De quoi demain sera-t-il fait? La solution belge, c'est l'évidence même, ne satisfait entièrement ni le gouvernement, ni le peuple luxembourgeois. Souhaitons cependant à ce petit pays, si richement doté par la nature, à tous points de vue, un avenir calme et heureux, dans un cadre qui réponde pleinement à ses aspirations pacifiques.

P. L.

LES DERNIERS JOURS DE LA DOMINATION ALLEMANDE

Le 9 novembre 1918, dans l'après-midi, le général-major Tessmar[1] se rendit au siège du gouvernement pour nous annoncer que des agitateurs allemands étaient en route de Trèves vers Luxembourg, et qu'ils devaient recevoir le renfort des ouvriers luxembourgeois de Differdange[2]. L'intention des révolutionnaires était d'instituer un gouvernement soviétique à Luxembourg. Le général pensait venir facilement à bout des meneurs allemands, mais la situation pouvait s'envenimer si des Luxembourgeois s'unissaient à eux. Il avait tenu à appeler notre attention sur ce danger; nous ferions bien d'en avertir la Grande-Duchesse et de rester toute la nuit à portée du téléphone. Lui-même ne se coucherait pas et resterait à notre disposition.

Nous décidâmes, de notre côté, de passer la soirée et la nuit au Palais du Gouvernement. M. Reuter[3] voulut aller de suite

1. Gouverneur militaire du Luxembourg pendant la durée de l'occupation allemande. Général de brigade — on lui impute le massacre de 123 habitants de Rossignol (Belgique). Il fut condamné à mort par contumace pour ce crime par le Conseil de guerre de Liége en 1925.

2. Importante localité au sud-ouest du Grand-Duché : un des centres métallurgiques les plus considérables de la région.

1. Avocat et député, chef de la Droite; ministre d'État et président du Gouvernement dans le Ministère de coalition du 28 septembre 1918. Il resta à la tête

à Berg, pour mettre la Grande-Duchesse[1] au courant de la situation. Sur son désir, je l'accompagnai. Peu après, nous partîmes en voiture, à travers la nuit; sous les feux des phares, les arbres sur la chaussée semblaient former les voûtes d'immenses cloîtres aux colonnes sveltes et pâles. A chaque tournant de la route, je m'attendais à voir sortir de la nuit le destin sur sa licorne.

La Grande-Duchesse est prévenue de notre arrivée. En robe noire, elle nous accueille d'un amical sourire. Sur sa table, il y a deux bouquets de fleurs, dont l'un lui cache le visage de M. Reuter, elle l'écarte d'un geste lent et doux.

Nous lui répétons ce que nous a dit le général et parlons des troubles toujours plus grands qui se font jour, surtout dans la population de la ville; à l'extérieur aussi, l'opinion est en défiance : il est même à craindre qu'en ce moment la présence de Marie-Adélaïde sur le trône ne soit mal vue de l'étranger.

Sur ces derniers mots, la princesse se redresse et appuie la tête contre le haut dossier du fauteuil. Sa main droite fermée repose sur la table, sur ses lèvres se dessinent la douleur et la fatigue. Sa belle tête se penche en avant. Mais déjà elle s'est reprise, elle relève le front, ses yeux brillent.

— Si le général Tessmar n'a pas exagéré, — dit M. Reuter, — et si le mouvement s'étend, il y aura du danger demain en ville.

— Alors, j'irai demain à Luxembourg, — affirme-t-elle aussitôt.

Nous le lui déconseillons.

Il ne lui en coûte pas, nous explique-t-elle ensuite d'une voix calme, de renoncer au trône. Mais qu'auparavant la volonté du peuple s'exprime clairement sur cette question; ensuite, elle s'y soumettra.

Elle critique vivement et qualifie de folie l'intention de M. Tessmar de rétablir l'ordre par la force.

Pendant qu'elle parlait, ses joues s'étaient colorées, ses

du Gouvernement après la retraite de MM. Liesch et Welter, au 15 avril 1921, comme Président d'un Ministère homogène de droite. Son parti ayant été mis en minorité aux élections de 1925, il se retira et est aujourd'hui député et leader de la Droite.

1. Sur la grande-duchesse Marie-Adélaïde, voir les dernières pages de ces extraits.

yeux souriaient. Toute son attitude signifiait une ferme résolution intérieure.

Au bout d'une heure, nous prîmes congé.

Pendant ce temps, une garde de gendarmerie s'était installée dans le Palais du Gouvernement.

A 1 heure du matin, M. Reuter et moi allâmes trouver le général Tessmar. Il n'était pas à son quartier général. Nous lui téléphonâmes à l'hôtel. Monsieur était au lit. Nous nous regardâmes, et, riant, nous rentrâmes chacun chez nous.

Le lendemain peu après 8 heures, nous nous rendîmes de nouveau chez M. Tessmar. Comme il avait changé en une nuit! Rien de terrible, rien du tranche-montagne dans son attitude! Ce n'était plus qu'un vieillard abattu et soucieux. Dans sa voix, il y avait un ton fatigué et fêlé.

« J'ai reçu de bonnes nouvelles, nous annonça-t-il. Les marins anglais ont déclaré la grève générale. Hindenburg s'occupe de presser la conclusion de l'armistice. Trèves est calme. Les communications ferroviaires sont coupées. Dans les gares, on a enlevé les signaux de départ. Et maintenant les révolutionnaires peuvent venir. Pour cet après-midi, j'attends un bataillon de troupes sûres. Ces messieurs seront bien reçus! »

Pendant qu'il radotait ainsi et cherchait à nous bluffer, un conseil de soldats, des troupes allemandes, s'était formé à Luxembourg. On avait enlevé aux officiers leurs insignes et ils avaient été désarmés. Et dans l'après-midi, M. Tessmar, de son côté, traversa la rue d'un pas humble, les épaules affaissées et la tête basse.

Depuis ce jour je n'ai plus revu ce petit despote si brusquement renversé. Les bruits les plus sinistres sur son compte le suivirent à Trèves et même au delà du Rhin, et un arrêt du Conseil de guerre de Liége, en février 1925, le condamna à mort par contumace comme bourreau des 123 victimes de Rossignol...

A ce moment la retraite roulait ses houles troubles à travers les rues de la ville. En l'air, les avions passaient en longues traînées, rentrant dans leur pays.

Le délai fixé pour l'acceptation des conditions de paix expirait le lundi avant midi et cette acceptation était certaine. Déjà on se préparait pour la situation nouvelle. Le

10 novembre, après-midi, je me trouvais chez le Ministre d'État. On annonce le Conseiller à la Cour Supérieure de Justice F. X. Il se présenta à M. Reuter et commença avec volubilité un long discours : « La situation intérieure est chancelante. Il faut que la Grande-Duchesse s'en aille. Le Gouvernement est par terre. La révolution menace. Seule, l'entrée rapide des troupes de l'Entente peut nous sauver. Envoyez un parlementaire au front sous la protection du drapeau luxembourgeois et demandez aux Français de venir. Si vous ne disposez de personne pour cette démarche, je me mets volontiers à votre disposition. Je suis votre homme, et, s'il le faut, je risquerai bien une balle. »

Nous nous amusâmes de cet empressement plutôt suspect et le ministre d'État éconduisit ce courageux citoyen.

. . . . . .

Le lundi matin, on apprend que l'armistice est un fait accompli. La Paix, la Paix! Enfin! La joie déborde. En un instant les maisons se couvrent de drapeaux.

Comme on le sut plus tard, c'était pour nous le salut au tout dernier moment.

En effet, le maréchal Foch avait fixé au 14 novembre la grande attaque en Lorraine. En même temps devait se déclancher un mouvement en avant des Alliés, dans la direction Longwy-Luxembourg. Encore quelques jours à peine d'effusion de sang, et l'histoire de la guerre se serait enrichie d'une grande bataille sur la Sarre ou sur la Moselle.

De cette éventualité terrible, nous fûmes sauvés par les événements providentiels du 11 novembre 1918.

ENTRÉE DES TROUPES ALLIÉES A LUXEMBOURG

Depuis le 11 novembre, la retraite allemande déferlait, s'amplifiait. Les premiers jours, elle se déroula chaotique. Puis l'ordre revint. La loi militaire avait repris son empire sur les troupes, et la discipline renaissait... Les anciens grades étaient rétablis et avec eux les marques extérieures de respect. Aucune trace de bolchévisme ne se révélait dans les rangs bien alignés qui passaient gravement; le regard droit, une rigidité d'airain sur les visages brunis, émaciés, les Allemands s'en

allaient sous les drapeaux de la victoire qui flottaient déjà.

Un colonel se paya même le luxe d'un défilé dans l'avenue Monterey. Son régiment, d'une allure martiale, passa devant lui, au son de la fanfare.

Le lendemain, nos libérateurs arrivaient. D'abord les Américains. Le 20 novembre, le général Parker annonça la venue prochaine du général en chef J. Pershing, qui parut le 21, suivi de ses troupes, accueillies avec un enthousiasme indescriptible. Il se rendit aussitôt au château où il présenta ses devoirs à la Grande-Duchesse, qui, à ses côtés, assista au défilé de ses bataillons, d'un balcon du Palais.

A la vue des premiers uniformes kakis qui, de la rue Guillaume, débouchaient devant la Chambre, je sentis mon cœur battre. D'un pas léger, élastique et rapide, ces beaux jeunes hommes passaient, casque plat en tête, le sac de toile long et étroit sur le dos. Quelle vision magnifique, quel plaisir pour les yeux et pour le cœur! Sur chaque visage se lisait la joie du moment. Tous les soldats portaient des fleurs.

Lorsqu'ils exécutèrent le mouvement de : « Tête gauche » je sentis mes yeux se mouiller. « Ces braves garçons, ces hommes, me disais-je, sont les sauveurs de ma patrie! » Et de mon cœur, ma reconnaissance montait vers eux.

Le lendemain, ce fut le tour du 109e régiment d'infanterie française commandé par le lieutenant-colonel Randier. L'enthousiasme des Luxembourgeois s'affola. Tous les casques étaient ornés de fleurs et les canons des fusils fleuris semblaient autant de rameaux de la paix.

Le colonel Randier et le commandant de Beaucoudray défilaient sur leurs chevaux, figés comme des statues de bronze. On devinait au fond de leurs regards le souvenir des heures sanglantes passées. Aucun muscle de leur visage ne bougeait. Fuyant la dévastation désolante et l'effroi de la mort, ils s'avançaient au milieu de la joie d'un peuple heureusement épargné par la guerre, à travers une ville intacte en fête. Quel changement brusque et émouvant!

Je les saluai comme des revenants des temps anciens.

Le colonel Randier alla lui aussi présenter ses devoirs à la Grande-Duchesse. Entre temps, le Prince de Ligne, le nouveau représentant de la Belgique, était arrivé le 21 novembre au

soir à Luxembourg. Il ne devait être accrédité auprès du Gouvernement qu'en qualité de chargé d'affaires.

Et le 25 novembre, sans s'être fait annoncer, survint le maréchal Foch.

Son officier d'ordonnance se présenta au Palais grand-ducal tout au début de l'après-midi. Marie-Adélaïde était à Berg. Aucun membre du Gouvernement n'était présent. A 5 heures, le Maréchal fit déposer une seconde fois sa carte chez les Ministres, ajoutant qu'il était obligé de repartir, mais qu'il reviendrait très prochainement et renouvellerait ses visites à la Grande-Duchesse et au Gouvernement. Le Maréchal avait été reçu à la gare par le lieutenant-général belge Baltia. Celui-ci était d'origine luxembourgeoise et avait sur lui, comme il me l'a raconté lui-même, une lettre du ministre français des Affaires étrangères l'accréditant comme commandant de place à Luxembourg. Le régiment désigné pour l'occupation de la ville et du pays attendait, prêt à se mettre en marche, aux environs d'Arlon. Il était composé, pour la plupart, d'hommes originaires du Luxembourg belge et comprenant le dialecte luxembourgeois. Parmi les officiers se trouvaient quelques Luxembourgeois authentiques qui s'étaient spécialement distingués pendant la guerre et que, dans l'armée belge, on considérait à juste titre comme des héros.

Le général Baltia présenta sa nomination au Maréchal qui refusa net. Il avait amené avec lui, dit-il, son propre bataillon de garde qui suffirait pour l'occupation de la ville de Luxembourg, nécessaire pour la couverture de l'avance en Rhénanie.

Le refus du Maréchal fut pour les Belges une première et dure déception...

ENTREVUE AVEC LE MARÉCHAL FOCH

Des différents côtés, aussi bien dans le public qu'à la Chambre, on comprenait combien il était urgent d'entrer en relations avec les Gouvernements de l'Entente pour leur exposer les tendances politiques et économiques du peuple luxembourgeois.

C'était pour nous la possibilité d'obtenir une solution aux

questions importantes entre toutes et très urgentes qui se rattachaient à celle même de notre indépendance.

La position prise par la Belgique inspirait peu de confiance. Nous pensions pouvoir trouver à Paris plus de droiture et c'était là encore que se dénouerait plus d'une énigme.

Je priai, quand l'occasion s'en présenta, et selon le désir exprimé par la Chambre, M. Reuter de se rendre à Paris et de s'y faire accompagner si possible par M. le Chargé d'affaires Vannerus.

M. Vannerus approuva ce projet, mais regretta de ne pouvoir suivre le Ministre d'État, son grand âge et son état de santé l'empêchant d'entreprendre ce voyage.

C'est alors que M. Reuter s'adressa à moi. J'étais tout prêt à l'accompagner, mais je proposai d'emmener aussi notre ami Liesch [1], de façon à ce que les trois grands partis de la Chambre fussent représentés dans ce voyage, en quelque sorte d'exploration, dont les conséquences seraient fort probablement très importantes pour notre pays. Ce fut aussi l'avis de M. Vannerus et de nos deux jeunes collègues.

Il importait que le voyage fût préparé sans retard, et avec soin, car en France aussi se dessinait un mouvement violent contre Marie-Adélaïde et la Maison de Bragance.

Nous nous confiâmes au colonel Randier pour le prier de nous procurer, grâce au Maréchal, les moyens de nous rendre le plus tôt possible à Paris. M. Randier commença aussitôt les démarches. Après nous avoir remis nos passeports, il nous expliqua au dernier moment, d'un air quelque peu gêné, que le Maréchal nous priait de différer un peu notre départ : « le ministre Pichon n'était pas à Paris; lui-même, Foch, viendrait bientôt à Luxembourg, et nous donnerait toutes les indications pour notre voyage. »

Nous fûmes un peu inquiets et ennuyés de ce retard inattendu, dont la véritable explication nous échappait. Le pays souffrait de plus en plus; à l'étranger, la situation devenait toujours plus menaçante. Les nouvelles de nos Chargés d'affaires étaient alarmantes et c'était nous qui étions obligés de leur remonter le moral.

1. Juge d'instruction; entré au Ministère en 1918, il le quitta en 1921. Actuellement Directeur de l'Administration des Douanes.

Et voilà que, le 11 décembre, le Ministère tomba! Que faire? La voix de la conservation nous poussait vers Paris... Pour moi, personnellement, l'importance de ce voyage primait tout.

Les choses en étaient là, quand, le 15 décembre, arriva le maréchal Foch qui, au cours de l'après-midi, alla chez la Grande-Duchesse.

Dès le lendemain matin, les membres du Gouvernement, vers 10 heures, se présentaient à la porte des bâtiments du Conservatoire où le grand chef avait établi son quartier général. On nous fait entrer dans une pièce claire, vide, au sol nu. Foch, assis derrière une table chargée de papiers, se lève et vient à notre rencontre : un soldat d'une taille moyenne, solidement bâti, en uniforme simple, sans décoration. Le visage est pâle, les traits profondément tirés, voire un peu crispés, comme sous la pression d'une souffrance interne. L'impression un peu sévère des sourcils durs et gris, comme de la forte moustache, et du menton épais, est adoucie par l'éclat sympathique des yeux, petits, mais vifs, d'où rayonne l'habitude du commandement, et tempérée aussi par le sourire de bon accueil qui erre sur les lèvres étroites. Il nous serre à chacun la main. Le ministre d'État prononce un petit discours pour saluer le vainqueur et notre libérateur. Foch lui réplique par une réponse, sans aucun doute mûrement réfléchie, qui paraît avoir un effet escompté et dont les mots, lancés avec force d'un ton saccadé, sont soulignés par un mouvement énergique du bras et ponctués par des coups de poing dans le vide.

« Oui, Messieurs, dit-il, nous avons vaincu. Nous avons vaincu par la force. Nous nous sommes arrêtés dans notre marche en avant parce que nous avons voulu nous arrêter. Autrement, en quelques semaines, en quelques mois, nous nous serions avancés jusqu'au Rhin, au delà du Rhin, jusqu'à Berlin; en un mot, nous serions allés aussi loin que nous aurions voulu aller. Ce qui importe, voyez-vous, c'est la force. Nous avons dû être forts pour tenir dans la bourrasque. (Et les mouvements du bras, en avant et en arrière, se déclanchaient toujours avec plus d'énergie). Mais, pour être forts, il faut être unis. Et c'est là le conseil que je voulais vous donner. Cherchez à être forts. Pour cela, il faut vous unir à un fort. Comment vous entendrez atteindre ce but, cela, c'est l'affaire

de vos Gouvernements. Mais n'oubliez pas que nous n'avons été sauvés que par la force, et que l'Allemagne, qui est un pays de 70 millions d'habitants, est, et reste, un voisin et un adversaire toujours dangereux. C'est pourquoi il faut penser à l'avenir et chercher l'appui d'un fort. Il faut songer à l'introduction du service obligatoire et il faut vous garantir du côté de l'Allemagne par des fortifications. En un mot : soyez forts et prenez vos mesures. »

Ces paroles m'impressionnèrent étrangement. Je compris : le Maréchal, avec l'abandon de notre neutralité, nous conseille une union militaire avec la France. Mais en même temps, je me dis : « Oui, mais Foch est soldat. Il nous parle en soldat! Il nous parle aussi en Français! »

La conversation ensuite passa à la situation économique du pays. Nous exposâmes combien elle nous semblait inextricable. « Ne vous plaignez pas, nous interrompit-il vivement. Vous auriez tort de vous plaindre. Si vous voyiez nos pays, dans l'Aisne, la Somme ou l'Argonne! Sur 100 ou 200 kilomètres de longueur, sur 30 ou 40 kilomètres de large, plus une maison, plus un mur, plus un arbre! Tout est emporté, rasé! De localités comme Noyon, Roye, Bapaume, Fleury, et combien d'autres, il ne reste que des pans de murs, à peine hauts comme cette table. » Et de la main gauche, il frappait sur le meuble.

« D'ailleurs, Messieurs, ajouta-t-il, élevant la voix : j'ai à vous communiquer une nouvelle de Paris, une bonne nouvelle. »

Puis, d'un pas large et lourd, donnant l'impression d'une force pleine de sève, il se dirigea vers la porte de la pièce voisine et l'ouvrit.

Un homme entra, jeune, élancé, encore plus simple que Foch.

Le Maréchal le présenta : « Le général Weygand, mon collaborateur et mon ami, pour qui je n'ai pas de secrets! »

Le général Weygand, le chef d'état-major de Foch, son bras droit, le second organisateur de la Victoire! Du premier coup d'œil, on était conquis.

Le général tendit un télégramme. Foch le prit et dit : « Voici ce que vous désiriez savoir », puis il lut : « *Le ministre des*

Affaires étrangères ne voit aucun inconvénient à ce que Monsieur le Président du Conseil, avec les quelques hauts fonctionnaires dont il est question, se rende à Paris pour y discuter avec le Ministre ou M. Mollard des questions de ravitaillement et autres.

» Vous voyez, Messieurs, que vous êtes attendus. »

Puis, pliant la feuille, il la posa sur la table.

« Vous irez naturellement à Paris. Je vais m'occuper de vos passeports et de votre compartiment. Bon voyage, messieurs, et au revoir! »

Une nouvelle poignée de main, un regard sympathique, un signe de tête amical et le grand chef se rassit derrière sa table.

Le général Weygand nous accompagna jusqu'à l'extérieur.

Cet entretien nous laissa une forte impression. Ce soldat est une force de la nature. Il va droit au but, comme une machine en pleine pression qui renverse des murs et qui défonce des plaques d'acier. La preuve de cette énergie de fer, nous l'avons dans les conditions d'armistice imposées aux Allemands et leur exécution inflexible.

L'après-midi, le général de la Tour, nommé commandant de place par Foch, se présenta au Gouvernement. Un homme grisonnant, aimable, d'une tenue élégante et d'une grande volubilité. Il portait le bonnet de police de travers sur un pansement entourant sa tête. Blessé lors des dernières attaques, il n'était pas encore guéri. Le général nous exprima le désir que les bonnes relations, entretenues jusqu'alors par le Gouvernement avec le colonel Randier, fussent continuées avec lui-même.

Ces paroles répondaient entièrement à nos propres sentiments.

VOYAGE A PARIS

Le 19 décembre, nous partîmes en auto par Metz, à travers les pays dévastés jusqu'à Nancy. Le maréchal Foch nous avait promis d'assurer notre voyage.

A Nancy, il nous fallut de la patience. Les trains subissaient de forts retards. Le train de Paris à 4 heures du soir n'était pas encore annoncé. Nous passâmes la nuit dans la salle d'attente de la gare, d'une tristesse indescriptible, et nous nous approchâmes le plus que nous pûmes du poêle à peine

chauffé. Autour de nous, un vrai campement de bohémiens; des soldats, des femmes, des enfants, assis, couchés, dans toutes les positions. Pour nous réchauffer un peu, nous nous blottîmes, comme des poules malades, sur la barre de fer qui entourait le fourneau. Vers 6 heures du matin, le train arriva enfin : bondé naturellement. Une cohue et une poussée terrible. Pendant un quart d'heure au moins, nous attendîmes sous une tempête de neige, car il ne restait pas une vitre au hall de la gare. Nous ne pouvions avancer. « Là-dedans, braillaient des mécontents, là-dedans, il y a trois ou quatre officiers qui ronflent et les soldats qui sont dans les couloirs n'osent pas les réveiller. Et il faut que le peuple supporte cela! »

On annonçait le départ. Nous ne savions que faire. Tout à coup, un souvenir nous revint et M. Liesch interpella un employé de la gare pour lui demander si le maréchal Foch ne nous avait pas fait réserver de place. Le nom fit son petit effet : « Le maréchal Foch? Mais bien sûr. Des places pour messieurs les Ministres du Luxembourg? — C'est nous. — Oh! alors, suivez-moi, messieurs. »

Il nous fraya un chemin à travers la foule. « Voici votre compartiment ». Il était au complet naturellement. Les occupants faisaient les sourds, mais ils furent mis debout et expulsés au nom du Maréchal. Nous prîmes leurs places. C'était un demi-compartiment tout juste assez grand. Nous nous assîmes avec un soupir de satisfaction. Mais dans le couloir, les cris et les protestations allaient leur train : « C'est inouï, entendait-on, il n'y a qu'en France qu'on peut voir cela. On jette dehors de bons Français pour mettre à leur place trois *Boches*! »

Nous, nous n'oublierons jamais ce voyage à Paris qui nous réservait un bon nombre d'aventures singulières. Un peu avant midi nous descendîmes à la gare de l'Est. Notre Chargé d'affaires visiblement étonné nous reçut à l'hôtel : Pourquoi donc venir? Il nous avait pourtant télégraphié de ne pas nous déranger. M. Pichon ne voulait pas recevoir les ministres luxembourgeois.

Nous regrettions que cette communication ne nous fût pas parvenue. Nous étions en route depuis la veille au matin.

Eh! ma foi! Il nous avait télégraphié hier. « Et c'est tout de même ennuyeux, nous dit M. Leclère[1], que vous n'ayez pas été prévenus. Vous êtes venus pour rien. Vous ne serez reçus par personne, même pas par M. Mollard. Moi-même, je voulais partir ce soir. Ne vous entêtez pas et retournez à Luxembourg. »

Nous nous regardâmes avant de lui répondre :

« Si vous croyez devoir partir, M. Leclère, ne vous gênez pas. Mais nous, nous y sommes et nous y restons. »

De fait, il partit. M. Bastin, Consul général du Luxembourg, mais en même temps Consul général de Belgique, prit soin de nous assurer, de son côté, que nous ne serions reçus dans aucun ministère.

Un abri dans Paris n'était pas chose facile à trouver. Les hôtels regorgeaient. M. Liesch chercha sans succès une chambre, si bien que je lui abandonnai mon lit pour aller chez ma sœur qui habitait Paris.

Le jour même, nous nous présentâmes chez M. Mollard, qui, malgré toutes les prédictions pessimistes, nous reçut très cordialement.

La conversation roula principalement sur la question du ravitaillement du pays. M. Mollard conseilla à notre Ministre d'État de demander par lettre une entrevue à M. Pichon.

Le lendemain matin, je rendis visite au comte de Fels; je fis ainsi la connaissance de ce grand ami du Luxembourg. Il était très exactement au courant des intentions des ligues et associations qui, à Paris, travaillaient au rattachement du Luxembourg à la France. Il avait foi en Marie-Adélaïde, malgré toutes les accusations portées contre elle; il était convaincu que la France finirait par s'accommoder d'elle. « Le Luxembourg, ajoutait-il, doit rester un État indépendant, rattaché économiquement à la France. » Il fallait se défier de la Belgique. Il mettait son influence à la disposition de notre Gouvernement, et, si nous le désirions, s'entremettrait aussi auprès de M. Pichon.

Je ne puis énumérer ici les preuves très nombreuses que le comte de Fels nous a données de son amitié. Que mes lecteurs

1. Magistrat, chargé d'affaires du Grand-Duché à Paris. Aujourd'hui Procureur général d'État.

veuillent bien prendre connaissance de l'ouvrage si remarquable à tous égards publié par le comte de Fels sous le titre : *Pour l'Indépendance du Grand-Duché de Luxembourg*, et leur religion sera éclairée. Il me suffira d'ajouter ici que sans l'intervention personnelle du comte de Fels auprès de M. Henry White, l'un des plénipotentiaires américains à la Conférence de la Paix en 1919, la délégation luxembourgeoise, jusque-là éconduite, aurait eu peu de chances d'être reçue par les plénipotentiaires alliés. On lira plus loin le récit de l'audience qui nous fut accordée et qui eut comme conséquence de nous permettre le referendum qui mit fin aux visées annexionistes de la Belgique.

L'après-midi, je rencontrai un autre ami, un compatriote et mon parent. Il avait ses entrées en maint endroit influent et me donna des avis pleins de bon sens : « La Belgique, m'affirma-t-il aussi, voilà le danger pour le Luxembourg. Probablement que, dans une heure difficile, la France, par la bouche de Ribot, a promis dans une certaine mesure le Luxembourg à la Belgique. Aujourd'hui cette promesse pèse lourd à la France. Pichon et Clemenceau estiment que la promesse de Ribot doit être tenue. Notre situation est extrêmement menacée, et la mauvaise réputation de Marie-Adélaïde n'est pas faite pour l'améliorer. Sa politique germanophile — tu la nies, je le sais, mais la réputation de la Princesse est faite — sa germanophilie favorise les aspirations belges. Adressez-vous donc aux Américains et demandez-leur protection, à eux seuls. A tout hasard, il serait bon d'exposer la situation de notre petit pays soit à l'ambassade américaine à Paris, soit au colonel House, l'ami de Wilson. A l'abri du drapeau étoilé, nous serions tranquilles. Et qui sait si, après la conclusion de la paix, le Luxembourg ne pourrait pas devenir, en quelque sorte, un entrepôt pour l'exportation américaine en Europe? »

Il m'indiquait aussitôt les moyens d'atteindre le représentant des États-Unis. Mais les soucis des quelques jours dont nous disposions m'empêchèrent de l'entretenir de la question.

En tout cas, mon ami m'avait dans la circonstance donné un conseil prudent et avisé. Nous devions plus tard avoir recours à l'aide américaine, et cela au tout dernier moment.

Le soir, le Consul, M. Paul Mersch, nous présenta à quelques députés français. Ceux-ci ne pouvaient comprendre le refus de M. Pichon de nous recevoir; ils essayèrent même après 10 heures du soir de lui téléphoner, et nous promirent de s'occuper le jour suivant à le décider en notre faveur. Ils feraient encore d'autres démarches à la Chambre.

Le matin du 23 décembre, je me rendis avec mon frère[1], chez M. Mollard[2], qui avait désiré me parler personnellement. Nous traitâmes de la politique intérieure du Grand-Duché : « Le Gouvernement français, m'assura ce véritable ami de notre pays, éprouve les sentiments de la plus chaude sympathie à l'égard du Luxembourg, et ne pense nullement à menacer son indépendance. Les ennemis du Luxembourg libre sont ailleurs. En voulez-vous la preuve? »

Et il ouvrit le tiroir de son bureau.

Je l'arrêtai : « Nous vous croyons sur parole, monsieur le Ministre. Vous confirmez nos propres suppositions. Mais, que pense la France de Marie-Adélaïde? »

— Oh! — me répliqua M. Mollard vivement, en tendant vers moi la paume de ses deux mains, — voilà une question à laquelle le ministre de France ne peut répondre!

— Je comprends, — répliquai-je, — aussi ma question ne s'adresse pas au ministre de France, mais à monsieur Mollard. Pourquoi, monsieur Mollard, le ministre de France, M. Armand Mollard, ne retourne-t-il pas à son poste à Luxembourg?

Il sourit, me regardant avec insistance, et me dit au bout d'un instant :

— Bien. Monsieur Mollard va vous répondre. Mais vous vous engagez à n'en rien dire.

— Naturellement.

— Eh bien! le ministre de France ne retourne pas à Luxembourg, parce que le Gouvernement français ne veut plus entendre parler de Marie-Adélaïde. Elle s'est rendue cou-

1. Le docteur Éloi Welter avait, pendant la guerre, servi la France comme interne aux hôpitaux de Paris; actuellement, médecin chef de service à la Maison de santé d'Ettelbrück (Luxembourg).

2. Ministre de France à Luxembourg avant et après la guerre. Avait été auparavant chef du Protocole à Paris. Le représentant actuel de la France est M. de Carbonnel.

pable, mettons, de trop grandes imprudences. Il faut qu'elle s'en aille.

— Je comprends votre sentiment, monsieur le Ministre. Mais il est difficile de présenter à la Grande-Duchesse son abdication comme une nécessité inévitable. Vous devez exposer cette nécessité à notre Président du Conseil, monsieur Reuter, qui est en même temps le chef de la droite, le parti très dévoué à la Princesse. Essayez, je vous en prie. Mais de manière à ne lui laisser aucun doute. Moi-même je suis lié par ma parole.

— J'y réfléchirai.

— Supposons, pourtant, que Marie-Adélaïde renonce au trône. Quelle sera l'attitude de la France vis-à-vis de la dynastie? Car une république en Luxembourg est impossible!

— Oh! soyez tranquille là-dessus. La France ne désire rien de plus que de voir le Luxembourg indépendant, sous la conduite de ses princes. La République n'entreprendra rien contre la dynastie.

— Il faudrait alors probablement offrir la succession à une des sœurs de Marie-Adélaïde?

— Naturellement.

— Mais laquelle? La princesse Charlotte, la seconde, est officiellement fiancée avec le prince Félix de Bourbon-Parme, qui a servi dans l'armée autrichienne. La princesse Antoinette est fiancée au kronprinz Ruprecht de Bavière. Celle-ci, avant tout, doit être écartée. La princesse Hilda, la troisième, ne veut pas entendre parler du trône. Les deux plus jeunes sœurs sont mineures. La Grande-Duchesse mère, Maria-Anna, devrait donc assurer la régence. Et à cela non plus la France ne consentira pas.

— Non, ce n'est pas possible.

— Il ne reste donc que la princesse Charlotte. Avec elle, la France devrait s'entendre. Malgré ses fiançailles, elle serait, à mon avis, la plus apte à régner.

— Est-ce vraiment votre pensée?

— Tout à fait.

Il réfléchit un instant, puis avec une légère chiquenaude :

— Et pourquoi pas? Le prince a bien été au service de l'Autriche....

— Mais il n'a pas combattu contre la France, monsieur le Ministre. Et ses deux frères, les princes Sixte et René, mon Dieu, vous savez bien...

— Certainement, certainement ! Et, après tout, c'est un Bourbon, donc un Français. Laissez-moi le temps de la réflexion. Je veux me renseigner, et nous reparlerons de la chose.

A la porte, je priai une deuxième fois M. Mollard de mettre, à tout prix, M. Reuter au courant des sentiments de la France à l'égard de la Grande-Duchesse, et de façon à ne lui laisser aucun doute.

— Je vais y penser, — me dit-il.

Puis je pris congé de lui.

Mes collègues n'étaient pas informés de cette démarche.

Comme j'habitais la rive gauche, je ne les revis ce jour-là qu'avant le dîner.

C'est alors que M. Reuter me dit avec quelque embarras :

— Sais-tu, à cinq heures, nous sommes allés chez M. Pichon.

J'en restai pétrifié et j'ouvris de grands yeux.

— Oh! — interrompit aussitôt M. Liesch, — réjouis-toi de n'avoir pas été avec nous, tu n'as rien perdu.

Ils me racontèrent alors que, l'après-midi, on avait fait savoir du Quai d'Orsay que M. Pichon attendait les ministres luxembourgeois à cinq heures. Ils n'avaient pu m'atteindre au téléphone et étaient partis sans moi.

M. Pichon les avait accueillis amicalement et leur avait tenu le discours suivant :

— Messieurs, je vais vous parler franchement. Le gouvernement français n'avait pas l'intention de vous recevoir, et le télégramme qui vous a été communiqué par le maréchal Foch repose évidemment sur un malentendu. Il était, en effet, prévu que le gouvernement du Grand-Duché pourrait, le cas échéant, se mettre en relations à Paris avec les pouvoirs qualifiés pour traiter des questions économiques de ravitaillement et autres. Mais le gouvernement français ne veut pas de contact avec les ministres de la Grande-Duchesse. C'est uniquement par pure courtoisie et sur les instances de M. Mollard que je vous reçois, car il s'est passé durant ces dernières années des faits qui, dans leurs conséquences, équivalent pour ainsi dire à une rupture des relations.

» C'est aussi pourquoi monsieur Mollard n'est pas retourné à son poste.

M. Liesch. — Je vous remercie, monsieur le Ministre, pour votre franchise qui nous aidera à déblayer le terrain. Mais permettez-moi, sans vouloir discuter les faits et gestes auxquels vous venez de faire allusion, car j'estime que ce n'en est pas le moment, de vous faire cependant observer que le gouvernement actuel n'y est pour rien.

M. Pichon. — Oh! Messieurs, entendons-nous! Les ministres, comme tels, nous sont très sympathiques, car nous sommes suffisamment au courant de ce qui se passe dans le Luxembourg. Et si le gouvernement français ne veut pas vous recevoir, c'est uniquement en tant que représentant la Grande-Duchesse.

M. Reuter. — Dans ces circonstances, ce serait abuser de vos moments, si nous voulions prolonger notre visite.

M. Pichon. — Je tiens à vous assurer que le pays et le peuple du Grand-Duché possèdent toutes les sympathies de la France.

— Monsieur le Ministre, ce sentiment est réciproque.

Et mes deux collègues s'en allèrent.

En vérité, c'étaient là de mauvaises nouvelles. Et des perspectives bien décourageantes.

Une chose paraissait bien établie : Marie-Adélaïde ne sera pas reconnue par le gouvernement de Clemenceau.

Mais après? Comment la France envisage-t-elle la suite? Quelle position va-t-elle prendre pour l'avenir du Luxembourg?

Après une nuit d'insomnie, je donnais à mon frère la commission suivante : « Tu vas aller ce matin même trouver M. Mollard. Tu lui raconteras l'accueil de M. Pichon, qui, d'ailleurs, je suppose, lui est déjà connu, et tu lui diras de ma part : « Si nous ne rapportons pas à Luxembourg autre chose que cet avertissement, c'en est fait, non seulement de Marie-Adélaïde, mais de la dynastie. Si la dynastie sombre, c'est la République à Luxembourg, du moins pour le moment. Et une République chez nous n'aura aucune stabilité. Alors, inévitablement, la Belgique annexera le Luxembourg, solution dont notre pays ne veut pas, et dont la France ne veut pas non plus. Aussi, voici mon dernier conseil : Il faut recon-

naître la princesse Charlotte ou bien tout est perdu. Nous devons rapporter cette assurance. » Dis-lui ceci en mon nom. J'ai compris clairement le but de la réception d'hier et la manière dont M. Pichon a accueilli mes collègues. Quel dommage que je n'aie pu être là! »

Mon frère partit, mais ne rencontra M. Mollard qu'au début de l'après-midi.

M. Mollard l'écouta avec la plus grande attention et lui dit avec circonspection : « Je regrette aussi que votre frère n'ait pu se trouver hier chez M. Pichon. Il aurait compris et ces messieurs ne seraient pas partis avec tant de hâte. Le ministre lui-même a été étonné de leur retraite précipitée. D'ailleurs votre frère a raison. Votre frère est un sage. Revenez avec lui dans deux heures. J'espère alors pouvoir vous donner tous les éclaircissements nécessaires. »

Après l'entrevue avec Pichon, il semblait inutile de rester plus longtemps à Paris, d'autant que nous avions reçu avis de Luxembourg que la révolte grondait.

C'est pourquoi nous voulions partir à toutes forces le 24, à la fin de la journée.

A 6 heures du soir, je retournai avec mon frère chez M. Mollard. J'avais mis, peu de temps auparavant, M. Reuter au courant de la trame qui se nouait et il avait approuvé ma démarche. M. Mollard nous exprima ses regrets : « Il ne m'est malheureusement pas possible de vous donner dès maintenant une réponse ferme. Accordez-moi deux jours de répit. Je vous ferai parvenir les nouvelles par votre frère. Ne vous tourmentez pas. J'ai pris la chose en main. Vous entendrez bientôt parler de moi, et dans le sens où nous le désirons tous deux. »

Je le quittai avec cette faible fiche de consolation.

Je fis rapidement le nécessaire avec mon frère. J'étais sûr de recevoir la communication promise. Je savais que le diplomate Armand Mollard était un homme d'honneur qui ne recherchait qu'une union économique du Luxembourg avec la France, union qui était aussi le vœu du pays.

Nous convînmes, mon frère et moi, d'un langage secret qui ne nous trahirait pas. Pour les deux seuls cas pouvant se présenter, nous avions fixé un mot de convention.

Le soir de Noël, les ministres luxembourgeois quittaient Paris. Par suite d'un malentendu, nous dûmes passer à Nancy une triste nuit de fête.

Le 26 décembre, tard dans l'après-midi, nous étions enfin de retour.

LE CONSEIL DES QUATRE

Après des mois de discussions et de tergiversations, le règlement de la paix s'organise et les représentants du Luxembourg sont convoqués à Paris pour être entendus par le Conseil des Quatre.

Le 28 mai, vers 4 heures de l'après-midi, nous nous présentions à l'hôtel de Wilson, la maison de Croisset-Bichoffsheim, place des États-Unis.

A notre entrée, la garde, composée de sammies de belle stature et vigoureux, prit les armes.

La maison que Wilson avait choisie pour résidence méritait de retenir l'attention. A l'entrée de l'escalier, en face de nous, se dresse un tigre de marbre teinté; quelques minutes plus tard nous devions être en présence de l'autre Tigre.

Sur les murs s'étale en violentes couleurs une scène de chasse mythologique. Le pied du chasseur botté de rouge tranche sur les pattes noires du sanglier mort.

Un domestique américain nous conduit dans une antichambre et nous invite à nous asseoir. Une cigarette à la bouche, il ne cesse d'en souffler la fumée d'un petit air satisfait. Vraiment, nous sommes en Amérique!

En haut des murs, près du plafond, court une frise pompéienne de couleurs adoucies; au-dessus de la porte brille un globe terrestre doré entre deux génies portant des couronnes de fleurs.

Dehors, dans le jardin, le soleil brille. Les portes de la salle de réception sont ouvertes. Notre introducteur resserre chaises et tabourets sans cesser de fumer. La pièce est plongée dans le demi-jour. Cependant un portrait de femme resplendit : il fait songer à un Vélasquez. Des scènes champêtres et d'autres tableaux couvrent les murs. Sur la cheminée s'étale un écusson flanqué de lys que soutiennent deux crocodiles versant de grosses larmes.

... C'est là qu'avec impatience nous attendons les Quatre, les arbitres de l'Europe, les maîtres du monde.

Et voilà qu'entre dans la pièce un petit monsieur svelte et tout blanc. Il trottine avec grâce, sans d'abord nous remarquer. Puis il s'arrête, se retourne et se nomme : « Hymans! » M. Reuter à son tour nous présente. M. Hymans sourit, murmure quelques mots et disparaît dans la pièce voisine.

Enfin se montrent les puissants du jour. Des poignées de mains amicales sont échangées. Interprètes et sténographes prennent place. Clemenceau nous invite aimablement à nous asseoir. Il s'installe dans un fauteuil à haut dossier, Wilson sur un divan; quant à nous, nous nous contentons de chaises rembourrées et de tabourets.

Clemenceau, après quelques mots de bienvenue, explique le but de notre entrevue et donne la parole à M. Reuter assis à sa droite.

Entre temps, j'avais tout loisir d'examiner ces quatre grands personnages.

Clemenceau, malgré ses quatre-vingts ans, donne une impression de fraîcheur. Sous ses sourcils touffus et gris luit un regard aigu dans des yeux taillés en amandes. La moustache grise qui pend accuse le type mongol. Cet imposant vieillard, par son aspect trapu et par la rigidité presque orientale de son visage et de son attitude, fait songer à un grand mandarin chinois en même temps qu'au calme d'un Bouddha bien au-dessus des contingences de ce monde.

Clemenceau porte des gants gris qu'il ne quitte pas. Pour parler, il appuie sa tête au haut dossier de son siège, pose ses mains grises sur les bras du fauteuil et s'exprime, tantôt les yeux fermés, comme s'il suivait un rêve intérieur, tantôt en dardant un regard acéré, comme s'il voulait voir dans l'infini par delà les têtes de ses interlocuteurs. La phrase est lente, claire, choisie. Au début, le débit est un peu monotone, puis il s'enfle, augmente, affirme, tranche et exige, avec des résonances métalliques. Aucun arrêt dans le discours. Chaque mot est posé et trouve lui-même sa place. Dès le début, l'attention est captivée et demeure en éveil. Et toujours les mains restent immobiles sur les bras du fauteuil. A de rares intervalles elles s'agitent pour appuyer rapidement, mais d'une manière déci-

sive, une affirmation. S'il s'adresse à quelqu'un, l'œil gris peut devenir étonnamment amical et souriant, et le discours prend le ton d'une causerie insinuante et pleine de confiance. Le froid calculateur, dont les sarcasmes peuvent faire tant de mal, devient un enchanteur qui gagne tous les cœurs.

Wilson, quoique beaucoup plus jeune, paraît derrière sa table, sur son large sofa, beaucoup plus âgé. Ce grand homme maigre, tout de noir habillé, au visage pâle et décharné, solennel, à l'allure professorale, fait penser à un pasteur protestant. La fatigue se lit sur ses traits et on sent qu'il s'impose la rigidité. L'œil derrière le monocle est sans éclat. Aux commissures des lèvres pâles et minces, se creusent de profonds sillons. Les joues sont grisâtres et flasques. On voit que cet homme vient de vivre des heures pénibles. Des douleurs secrètes et les nuits sans sommeil ont laissé leur dure empreinte sur ses traits. Son visage porte le souvenir, en touches blafardes, de toutes les déceptions qu'il a dû subir depuis son arrivée en Europe. Ce grand idéaliste aussi a été victime de la politique...

Toute l'attitude de cet homme fait comprendre combien il prend toutes choses au sérieux. Sans bâiller, il entend un discours en français qu'il ne comprend pas. A certains moments précis, l'interprète parle. Alors Wilson écoute avec la plus grande attention. On devine qu'il se rend compte de sa responsabilité. Il cherche où se trouve le Droit.

... Mais, voici Lloyd George, un tout autre type, un gaillard plein de vif argent. Trapu, comme Clemenceau, un regard clair où luit l'assurance et aussi l'entrain, car sa malice éclate dans sa bouche prête à la plaisanterie sous la moustache grise et rare; les cheveux longs, bien rejetés en arrière, le lorgnon retenu par un large ruban, il se tient silencieux un peu en arrière, observe avec finesse les étrangers, se glisse de temps en temps près de Wilson, et échange avec lui un mot en souriant. En marchant, il traîne un peu la jambe. De ces trois hommes, j'eus de suite l'impression que Lloyd George était le plus rusé, et qu'il devait avoir des pensées de derrière la tête.

Près de lui et de ses deux collègues, Orlando a l'air d'un homme du monde, aimable et facile, qui n'a pas eu encore à souffrir de l'existence et dont le plastron protège suffisamment

l'âme. Bien soigné de sa personne, content de lui-même, bien portant, un brave type, il tient son siège avec le plus grand sang-froid, fait tourner autour de son index son crayon à monture d'or attaché à sa chaîne de montre, et sourit agréablement, en l'air.

M. Hymans avait été invité exceptionnellement à venir faire le cinquième. Il n'en avait pas l'air spécialement enchanté et suivait avec attention le développement de M. Reuter. Dès les premiers mots de Clemenceau, il laissa paraître un secret malaise. Et quand le « Vieux » se laisse aller à une saillie imprévue, son visage s'allonge. A certaines affirmations, il jette des regards chagrins, presque effarés. Son attitude glaciale donne le frisson.

Dès les premiers mots de son long discours, M. Reuter paraissait sûr de lui. Ses phrases coulaient claires et précises. Visiblement il faisait bonne impression. Clemenceau surtout l'écoutait avec une sympathie encourageante.

Voici le protocole de la séance tel qu'il a été sténographié :

M. Clemenceau. — Vous avez, messieurs, exprimé le désir d'être entendus par nous. Nous sommes prêts à vous donner la parole. Au nom du Conseil des Puissances et de mon Gouvernement, je vous remercie d'avoir répondu à notre invitation.

Nous vous prions de parler sans aucune réserve. Vous êtes en face d'hommes qui cherchent la justice dans un ordre de paix, et nous agirons suivant les principes qui ont été énumérés par le président Wilson, notamment celui-ci : la paix universelle doit être organisée sur le consentement des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Sans aucune réticence, avec la plus grande franchise, des questions vous seront posées. Vous répondrez en pleine liberté. Notre concours vous est acquis.

M. Reuter. — Le Conseil des Puissances comprendra mon émotion au moment de prendre la parole devant lui. Je dois d'abord le remercier de son aimable invitation à venir exposer les desiderata du petit peuple luxembourgeois devant la conférence de la Paix.

A la date d'hier, le gouvernement luxembourgeois a eu l'occasion de prendre contact avec la Chambre avant de partir pour Paris. Il a exposé les grandes lignes du programme

qu'il se proposait de développer ici, et la Chambre, à l'unanimité, lui a donné son approbation. La délégation parlera donc au nom de notre peuple tout entier.

Le peuple luxembourgeois désire avant tout de continuer sa vie propre, indépendante et autonome, dans une amitié aussi étroite que possible avec les Puissances alliées et associées. Cette indépendance a été toujours considérée par lui comme son trésor le plus précieux, et il estime n'avoir rien fait pour être dépossédé de ce grand bien. Il a exprimé le désir, transmis à la conférence de la Paix, d'entrer dans la Société des Nations. En son nom, nous avons demandé à prendre connaissance des conditions spéciales qui peuvent être imposées au peuple luxembourgeois, désireux d'entrer dans cette société.

Nous voulons régler librement la forme et l'organisation de notre régime politique intérieur. Pour donner à notre statut national la base la plus large, la plus solide et la plus démocratique, nous avons décidé d'exprimer notre volonté sous la forme solennelle du plébiscite. Ce plébiscite politique, déjà décrété par la Chambre, choisira entre le régime républicain et le régime monarchique, en se prononçant sur le maintien de la dynastie.

Le peuple luxembourgeois ose exprimer l'espoir que les Grandes Puissances voudront bien admettre la solution qu'il exprimera ainsi. Cet espoir est fondé sur le principe que M. le Président de la conférence de la Paix vient de rappeler tout à l'heure.

Par la publication récente des conditions de paix, nous avons appris que la conférence envisage l'abolition de notre neutralité qui, d'ailleurs, a été violée en 1914 par une des Puissances garantes. Le peuple luxembourgeois désirerait connaître les conséquences qu'entraînera cette suppression tant au point de vue de notre régime intérieur qu'au point de vue international.

En ce qui concerne notre orientation économique, la conférence de la Paix a été informée que nous avons rompu définitivement toute relation avec l'union douanière allemande. Cette rupture entraîne nécessairement une orientation vers les Puissances de l'Entente, comme cela a été demandé

par notre gouvernement dès les premiers jours de l'armistice.

La solution idéale envisagée par le peuple luxembourgeois dans cet ordre d'idées, consisterait en une alliance économique avec la France et avec la Belgique. En vertu de différentes décisions de notre Chambre, nous avons eu l'honneur de communiquer ce désir au Gouvernement français et au Gouvernement belge, en ajoutant que nous étions disposés à entrer en pourparlers avec les délégués de ces deux Gouvernements en vue d'examiner les bases d'une union économique.

Cette union est envisagée comme idéale par tous les groupements de la population, tant producteurs que consommateurs. Il y a quelques années, le gouvernement luxembourgeois avait institué une commission composée d'hommes compétents, — industriels, agriculteurs et spécialistes choisis dans les divers milieux économiques, — avec la mission d'étudier le problème. Cette commission a terminé ses travaux au commencement de cette année. Dans un rapport, qui a été publié, elle a conclu dans le sens que je viens d'indiquer, en soulignant qu'en tout cas l'intérêt de la majorité des groupements du pays demanderait une alliance économique avec la France.

Ces conclusions ont été contestées. Le problème a été vivement agité, tant dans la Presse que dans le Parlement. Un grand nombre de brochures ont paru dans un sens ou dans l'autre, en vue d'éclairer la population sur la portée des deux solutions envisagées.

Nous avons communiqué nos vues au Gouvernement français et au Gouvernement belge. Ce dernier a répondu qu'il était prêt à entrer en pourparlers avec nous en vue d'examiner les bases d'une union économique à conclure. Ces pourparlers, commencés depuis plusieurs semaines, se poursuivent actuellement.

Le Gouvernement français a donné une réponse au mois de janvier dernier, dans le sens suivant :

Il prend acte de l'intention exprimée par le Grand-Duché de Luxembourg de rompre définitivement ses liens avec l'Allemagne, et de son désir de s'unir économiquement avec les pays de l'Entente. Toutefois, la situation générale ne semble pas lui permettre d'entamer actuellement des négocia-

tions dans ce but; mais aussitôt que le moment opportun sera venu, il examinera la proposition dans l'esprit le plus favorable.

Depuis, nous n'avons plus reçu de communications officielles du Gouvernement français.

Différents groupements économiques de notre pays se sont également occupés de la question, par exemple, des syndicats d'agricultures, certaines organisations ouvrières. A l'exception d'une société agricole régionale, ils ont conclu en faveur d'une union économique avec la France.

Récemment encore, le gouvernement a demandé l'avis de toute une série d'associations professionnelles sur la même question. Il a notamment chargé la Confédération générale du travail de nommer une délégation qui pourrait, aux frais de l'État, prendre contact avec les associations des deux pays voisins, afin de s'éclairer sur les avantages et les inconvénients pouvant résulter d'une telle union.

L'industrie métallurgique luxembourgeoise considère qu'elle trouve en France les matières premières dont elle a besoin, et qui lui feront défaut dans une vingtaine d'années à peu près. D'un autre côté, elle désire posséder un débouché aussi large que possible pour ses produits. A ces fins, elle souhaite l'union économique avec les deux pays, union qui lui assurerait d'ailleurs des prix rémunérateurs.

Le besoin de minerais tend à orienter l'industrie métallurgique vers la France, parce que celle-ci a des réserves qui nous font défaut. Cette industrie solliciterait en tout cas la faveur de pouvoir se procurer ses minerais aux mêmes conditions que l'industrie lorraine, sa voisine et sa concurrente.

En ce qui concerne le charbon, le gouvernement a constaté avec une vive satisfaction que la Conférence de la Paix a stipulé un avantage en faveur du Grand-Duché, en ce sens que l'Allemagne devra lui fournir la même quantité qu'avant la guerre. Nous adressons nos remerciements à la Conférence de la Paix en raison de la bienveillance témoignée à notre pays.

La durée de cette fourniture par l'Allemagne n'a pas été fixée, pas plus que le prix. Le Luxembourg espère que les Puissances alliées et associées voudront encore, sous ce rapport, sauvegarder ses intérêts dans le même esprit de bienveillance.

Le syndicat des Comices agricoles estime que la France est le fournisseur naturel de notre agriculture pour les sels potassiques et les semences. Il estime aussi que les conditions de production de l'agriculture luxembourgeoise se rapprochent beaucoup de celles de l'agriculture lorraine.

Le traité de paix prévoit encore, en faveur du Grand-Duché, le droit d'exporter librement ses produits en Allemagne, pendant un certain temps, si les puissances alliées et associées l'exigent. Le gouvernement luxembourgeois prie la Conférence de la Paix de bien vouloir imposer à l'Allemagne l'importation libre de certains produits agricoles, qui constitue pour nous, au moins pendant une période transitoire, une question vitale.

Voici maintenant les mesures que le gouvernement a prises jusqu'ici pour amener la solution du problème économique. Il espère toujours en la possibilité d'une union économique avec les deux pays voisins. Dans le cas où cette union à trois serait reconnue impossible, il désire faire constater d'une façon incontestable la majorité des intérêts économiques du pays. Dans cet ordre d'idées, et suivant les propositions du Conseil d'État, il a saisi la Chambre d'un projet de loi tendant à l'organisation d'un referendum sur la question de l'orientation économique du pays. Le but spécial de cette consultation est d'établir d'une façon indiscutable de quel côté penche la majorité des intérêts du pays, afin de trancher ainsi la controverse qui divise celui-ci depuis plusieurs mois.

Ce referendum économique a été proposé encore dans l'espoir que l'expression de la volonté nationale permettrait plus facilement au peuple luxembourgeois d'obtenir des ouvertures de la part des deux pays avec lesquels il désire entrer en pourparlers. Nous ne méconnaissons nullement l'inconvénient qui consiste à soumettre au peuple un tel problème, dont les conditions ne sont pas fixées dès à présent. Néanmoins, il est incontestable que la grande majorité du peuple réclame ce plébiscite dans le double but que j'ai eu l'honneur d'indiquer.

Comme conclusion pratique, nous solliciterons l'appui bienveillant de la Conférence en vue d'ouvrir au peuple luxembourgeois la voie des pourparlers et des négociations dans les deux directions, afin que l'orientation économique

du pays puisse s'effectuer en pleine connaissance de cause et en toute liberté.

Nous avons eu l'honneur de demander l'appui de la Conférence en vue d'obtenir la répartition des dommages de toutes sortes, qui ont été causés au Grand-Duché à la suite de l'occupation allemande. Nous espérons être appuyés tout spécialement par nos futurs alliés économiques.

Ne voulant pas abuser davantage de vos moments qui sont précieux, je termine en exprimant l'espoir que les vœux formulés au nom de ce petit pays, qui a toujours joui de l'amitié et de la protection des Puissances de l'Entente, seront entendus avec bienveillance par les délégués des Grandes Puissances, et que, suivant la formule aimable employée par le président Wilson dans sa lettre d'invitation, le Conseil des Puissances fera son possible pour être agréable au peuple luxembourgeois.

M. Clemenceau. — Si personne ne prend la parole, je répondrai volontiers au discours du chef de la Délégation luxembourgeoise.

Trois questions ont été posées par lui.

Il a paru d'abord s'étonner que nous ayons envisagé la question de la neutralité.

L'explication en est très simple. La guerre a démontré que la neutralité était une protection insuffisante. L'expérience en a été faite sur la Belgique et sur le Luxembourg. Il est donc bien naturel que la Conférence de la Paix, qui ne s'est pas encore prononcée sur le fond de la question, ait pensé qu'elle valait d'être solutionnée. Voilà tout ce que j'ai le droit de dire sur ce point, avec le sentiment d'exprimer la pensée de mes collègues.

En ce qui concerne le second point, je serais désolé si le gouvernement luxembourgeois estimait qu'il y avait défaut de considération à son égard dans le fait que le gouvernement français ne s'est pas prêté à des négociations économiques. Je vais m'expliquer très franchement, et personne ici ne pourra être blessé que je parle de la sorte.

Nous désirons demeurer dans les meilleurs termes possibles avec le peuple et le gouvernement du Luxembourg. Nous les connaissons bien. Il y a un grand nombre de Luxembourgeois à Paris et en France, et beaucoup ont versé leur sang volon-

tairement du côté de l'Entente. Ces choses, nous ne pouvons les oublier; je tiens à le déclarer.

Mais tout ceci rentre dans la question de la politique générale. Nous voulons être très bien avec le peuple du Luxembourg, mais nous tenons à ce qu'il en soit de même avec le peuple belge. Celui-ci s'est jeté dans la bataille avec un empressement auquel il n'est jamais superflu de rendre hommage. Nous lui en avons conservé une grande reconnaissance, et nous voulons que la paix resserre, de la façon la plus forte et la plus efficace, les liens qui se sont formés dans une communauté de compagnonnage guerrier, si je puis parler ainsi. Nous y tenons beaucoup dans la paix. Nous désirons notamment que, dans nos conversations de tout ordre avec le Luxembourg, la Belgique puisse dire un mot. Seulement, c'est parce qu'il nous a paru que la situation politique n'était pas suffisamment déblayée, que certaines préventions n'étaient pas dissipées, que nous avons jugé préférable d'ajourner les pourparlers auxquels vous avez fait allusion. Il n'y avait pas d'autres raisons.

Vous avez ainsi connaissance des sentiments qui nous conduisent à vous demander l'ajournement du referendum économique. Il nous a paru qu'il fallait laisser aux esprits le temps de s'apaiser, de considérer les différents aspects d'une question difficile qui intéresse le Luxembourg ainsi que la Belgique et la France. Nous aurions été très fâchés que la volonté du peuple luxembourgeois s'exprimât tant que le tassement des différentes opinions ne s'est pas encore opéré, au sujet des récents événements de la guerre.

C'est pourquoi — parlant en mon nom personnel, mais croyant bien, après des échanges de vues à ce sujet, ne pas être en contradiction avec mes collègues — je vous demande d'ajourner ce referendum économique. Le régime économique et le régime politique sont deux questions connexes qui doivent être examinées dans leurs différents aspects, et j'estime que nous serions gênés les uns et les autres, si cet examen n'était pas complet. En tout cas, mon pays le serait pour exprimer librement son opinion. Je pense d'ailleurs que le peuple luxembourgeois lui-même n'a pas intérêt à se prononcer avant que toutes les questions environnantes soient en quelque sorte déblayées.

Je vous demande de vous rendre bien compte des conditions dans lesquelles cette conférence s'est réunie. Nous sortions de la guerre la plus terrible et la plus sanglante que le monde ait connue, et nous sommes arrivés ici avec un programme comme aucune assemblée n'en a jamais eu. Toutes les questions étaient posées en Europe, en Asie, en Afrique. Tous les vieux crimes de l'histoire, avec les conséquences qu'ils avaient produites, se trouvaient amenés à notre barre. Dans le grand désir que nous avons tous de faire une paix de justice pour qu'elle soit durable, il est certain qu'avant d'aborder la question du Luxembourg, — et je ne pense pas dire quelque chose qui puisse vous froisser, — il y en avait d'autres que nous considérions comme primordiales.

Voilà dans quel esprit cet ajournement vous est demandé. Pour ma part, je m'en félicite, parce que certains dissentiments, certaines différences d'opinions au sujet du Luxembourg paraissent en voie d'apaisement. Tout le monde profitera de cet heureux résultat entrevu, le peuple luxembourgeois d'abord.

Reste la question de l'accord économique.

Vous avez bien voulu dire que votre peuple, votre métallurgie et votre agriculture notamment, tireraient avantage d'une union douanière avec la France. Vous avez aussi montré votre préoccupation, — très importante chez vous, pas moins chez nous, — de grouper les relations économiques de la Belgique, de la France et du Luxembourg.

A ce point de vue, voici le terrain sur lequel je vous convie à la conversation. Je suis heureux de votre venue. Je suis heureux également de la présence ici de M. Hymans. Si vous voulez une conversation à trois sur le régime économique, la France est prête à la commencer.

M. Hymans. — Nous avons dit au Gouvernement luxembourgeois que nous étions tout disposés à traiter avec lui, et nous avons commencé des pourparlers qui n'ont porté que sur la question économique.

M. Clemenceau. — Je n'en demande pas d'autre. Je serais désolé d'être un intrus dans cette conversation à deux. S'il le faut, je me retirerai avec la discrétion convenable. Mais comme le chef du Gouvernement luxembourgeois m'a adressé

une invitation et un petit reproche de n'avoir pas répondu plus tôt, je déclare que nous serons heureux d'aboutir à un accord à trois. Rien n'établira une paix plus stable entre les peuples travailleurs du Nord de la France, du Luxembourg et de la Belgique, qu'un accord économique entre eux. Je ne sais pas si vous êtes de cet avis, mais c'est le mien.

C'est pour ne pas être accusé de troubler l'accord qui se préparait que nous n'avons pas voulu répondre plus tôt. Si vous nous réservez un troisième fauteuil, nous serons très heureux d'y asseoir notre amitié. (*Sourires.*)

Je n'ai plus rien à dire. Vous êtes fortement imbus du sentiment de vos droits que vous voulez maintenir. Avec nos populations du Nord et de la Belgique, vous êtes des gens de labeur ordonné. Or, la nouvelle Europe doit vivre de labeur ordonné. Si ces trois pays pouvaient donner l'exemple, en laissant de côté les rivalités du passé et en fondant un ordre économique stable, je crois que la paix du monde à laquelle la conférence s'honore de travailler, y gagnerait beaucoup.

M. Reuter. — La délégation luxembourgeoise ne peut qu'applaudir à la proposition que vient de faire M. le Président de la Conférence de la Paix, en temps que président du Conseil du Gouvernement français. Comme je viens d'avoir l'honneur de l'exposer, le Luxembourg verrait, dans la réalisation d'une union à trois, l'idéal économique qui serait tout à l'avantage des trois pays.

Les pourparlers suivis jusqu'ici entre la Belgique et le Grand-Duché du Luxembourg ont été entamés dans un but d'informations réciproques. Il s'agissait d'établir les bases d'un contrat à conclure éventuellement. Le Grand-Duché ne verrait donc aucun inconvénient à ce que le Gouvernement français intervînt dans ces pourparlers. Il considérerait au contraire cette intervention comme un événement heureux et favorable à toutes les parties intéressées.

M. le Président a encore exprimé la pensée que le referendum politique et le referendum économique se tiennent dans un certain sens, et que des raisons particulières recommandent l'ajournement de celui-ci. Comme cette connexité ne semble pas absolument nécessaire, le gouvernement luxembourgeois désire vivement que la solution du problème puisse intervenir

le plus tôt possible, ce qui assainirait la situation politique intérieure du Grand-Duché.

M. Clemenceau. — Êtes-vous d'accord pour ajourner le referendum?

M. Reuter. — La Chambre nous a autorisés à surseoir à l'exécution du referendum sur le désir des Puissances. J'ai la conviction qu'elle continuera à déférer à ce désir.

Je ferai un rapport à la Chambre sur les pourparlers qui ont eu lieu, et nous ne manquerons pas d'informer la Conférence de la Paix de la décision prise à ce sujet.

M. Hymans. — J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt le noble langage de M. Clemenceau qui a préconisé une union économique entre les trois pays : la France, le Luxembourg et la Belgique. C'est une idée nouvelle qui vient de surgir brusquement; elle est très importante au point de vue politique comme au point de vue économique. Je ne pourrais me prononcer en ce moment, et j'y réfléchirai.

M. Clemenceau. — Je n'ai fait que répondre aux questions qui m'ont été posées par la délégation luxembourgeoise.

M. Reuter. — Je désire ajouter une observation d'ordre pratique. Vous demandez l'ajournement du referendum économique; mais il est probable que la Chambre, en attendant, votera la loi décidant cette mesure.

M. Clemenceau. — Vous gouvernez chez vous comme vous l'entendez; personne ne peut empiéter sur vos droits.

M. Reuter. — Nous sommes désireux d'avoir un exemplaire du procès-verbal de cette réunion.

M. Clemenceau. — Nous vous en ferons parvenir un. Mais il est entendu que ce document devra rester secret.

M. Reuter. — Je désire cependant pouvoir le communiquer à la Chambre, ne fût-ce qu'en séance secrète.

M. Clemenceau. — Mais alors à la condition expresse qu'il reste absolument secret.

M. Reuter. — En outre, je serai obligé de faire un exposé succinct des déclarations échangées à la Chambre, en séance publique, pour rendre compte de notre mission. (Assentiment général.)

(La séance est levée à 18 heures 35.)

Un double plébiscite est organisé qui donne une majorité énorme d'une part à la Grande-duchesse Charlotte, d'autre part au rattachement économique avec la France. Mais, sur ce dernier point, la politique en décide autrement.

L'UNION ÉCONOMIQUE AVEC LA BELGIQUE. LA GRANDE-DUCHESSE MARIE-ADÉLAÏDE. — SA MORT

Le 9 février 1920, M. Mollard, attendu par nous avec tant d'impatience, revint.

La Belgique promit aussi de nous envoyer un nouveau ministre plénipotentiaire.

La grande-duchesse Charlotte va saluer le 15 février le président Poincaré à Thionville. La rencontre des deux chefs d'État est très cordiale. Le gouvernement luxembourgeois est représenté par M. Reuter, accompagné des deux directeurs généraux Liesch et Welter.

Les plus pessimistes sont battus. Le Grand-Duché, sont-ils obligés de constater, restera indépendant sous l'égide de sa dynastie.

Malgré tous ses serments d'amitié, cependant, la France fit savoir au gouvernement luxembourgeois, en mai 1920, que, pour le moment, elle ne pouvait réaliser une union économique avec le Luxembourg et qu'elle nous conseillait d'en établir une avec la Belgique.

C'était pour la Belgique le salaire de son entrée en armes avec la France à Francfort, le 8 avril 1920.

Le Luxembourg eut une fois de plus la triste preuve qu'en politique les petits et les faibles ne comptent pas. On disposait de lui sans se soucier de son avis.

Qu'était pour la France le Luxembourg à ce moment décisif? Une amorce pour l'amitié belge et une monnaie d'échange pour l'aide belge.

Que représentait-il pour la Belgique? Une satisfaction pour son orgueil national et un bon espoir pour l'avenir...

La grande-duchesse Marie-Adélaïde mourut le 24 janvier 1924. Son trépas terminait une existence qui avait atteint

par moment une grandeur tragique. Marie-Adélaïde est, depuis le XIIIe siècle, la première princesse née et élevée en Luxembourg libre. Elle dut quitter le trône malgré les meilleures intentions, sans être personnellement responsable des fautes qui lui furent imputées, et mourut dans son exil volontaire.

Elle était née le 14 juin 1894 au château de Berg, fille aînée du grand-duc Guillaume de Nassau et de la grande-duchesse Maria-Anna de Bragance. Comme le couple princier n'avait pas eu d'héritier mâle, le grand-duc Guillaume assura la succession de sa fille aînée par une modification du statut familial des Nassau, enregistrée par le Parlement, le 4 juillet 1907.

A partir du 13 novembre 1908, à la place de son époux très gravement malade, et qui mourut le 25 février 1912, la grande-duchesse Maria-Anna assura la régence jusqu'à la majorité de sa fille, Marie-Adélaïde, qui monta sur le trône le 14 juillet 1912. Quatre jours après, elle fit son entrée dans la capitale.

Puis vint la guerre et la longue période de vexations que dut subir le Luxembourg, pour qui la Grande-Duchesse se dépensa sans compter. Les extraits des chapitres précédents nous ont fait comprendre à la suite de quelles circonstances la princesse fut contrainte de quitter le trône. M. Welter, loyal Luxembourgeois, nous émeut profondément en nous rappelant le triste sort de la malheureuse femme, victime des intrigues de la politique.

Voici le récit, en touches brèves, d'après M. Nicolas Welter, des dernières années de la princesse.

Marie-Adélaïde ne devait plus revoir sa patrie qu'elle quittait le 28 janvier, espérant contribuer à sa prospérité et à son avenir. Elle avait éprouvé l'amertume du monde et la vanité de ses biens. Détachée des soucis et des gloires terrestres, elle dirigea plus haut ses aspirations.

Le 14 septembre 1920, la fille aînée du prince protestant, Guillaume de Nassau entra au couvent des Carmélites de Modène et, fille spirituelle de Sainte-Thérèse, elle se réfugia dans le silence, la mortification et la prière. Cependant, il était écrit que cette pauvre princesse ne pourrait jamais voir l'accomplissement de ses désirs. Les privations et la pénitence

minèrent sa santé. Ses supérieures furent obligées de la laisser suivre une règle moins sévère.

Elle se rendit à Rome où elle échangea la robe de pénitence des Carmélites contre le voile des petites Sœurs des pauvres.

Mais le climat de Rome favorisait les attaques d'une sournoise maladie. Marie-Adélaïde dut encore abandonner l'humble habit de la charité pour retourner auprès de sa mère au château de Hohenbourg. Dans ce milieu moins sévère, elle resta encore fidèle au renoncement du cloître. Elle passait ses heures les plus heureuses à soigner les malades. Pour apporter à ce soin toute la préparation nécessaire, elle étudia la médecine. Son esprit, toujours en éveil, réclamait toujours un nouvel aliment, une nouvelle occupation.

Puis elle eut à souffrir d'une maladie de langueur, mais son âme charitable dédaignait ses propres souffrances.

... Quelques jours avant sa mort, elle disait à sa mère dans une tendre prière : « Mère, je t'ai toujours obéi : permets-moi maintenant de mourir. » La pauvre femme, si éprouvée par la douleur, mais ferme chrétienne, lui répondit : « Si Dieu le veut, mon enfant, que Sa volonté soit faite. » Un sourire, tout de résignation douloureuse, se dessinait sur le visage de la mourante. Elle murmura : « Rien ne m'a réussi sur terre. C'est pourquoi je m'en vais. Je meurs sans regret. » Ses dernières paroles à sa mère et à ses sœurs furent toutes d'amour, de consolation et de foi. « Ne pleurez pas, soupirait-elle, soyez heureuses et réjouissez-vous avec moi. »

Le 24 janvier 1924, vers 1 heure et demie de l'après-midi, Marie-Adélaïde, grande-duchesse de Luxembourg, âgée de vingt-neuf ans, cessait de vivre.

Trois jours plus tard, son corps, couvert de fleurs par ses sœurs, était déposé sous le maître-autel de la chapelle du château...

NICOLAS WELTER

Im Dienste. Luxembourg, 1925.

(Traduction PIERRE LOEVENBRUK.)

LE JARDIN DU DIABLE[1]

V

— Le théâtre Acadia! Si vous voulez. Je n'ai pas de préférence.

Mavis avait choisi ce music-hall fameux parce que, — expliqua-t-elle, — Chirgwin y jouait et que sa tante lui avait toujours dit que Chirgwin était le plus tordant de tous les comiques.

— Très bien. Mais attendez. — Et, en comptant son argent, Dale eut le regret de s'apercevoir que ses fonds étaient très bas. — Je crains que nous ne soyons obligés de diminuer un peu nos frais.

Mais Mavis résolut cette difficulté. Elle avait apporté de l'argent, son argent à elle, son petit trésor de réserve. Et, ayant ouvert son sac et fouillé dans ses profondeurs, elle en tira un billet de cinq livres qu'elle mit en souriant sur la table de toilette.

— Allo! Et il y en a encore d'autres! — L'oreille aiguisée de son mari avait saisi le froissement des billets de banque à l'intérieur du sac. — Il y en a d'autres là-dedans, chère madame. — Et il essaya en riant de le lui prendre des mains. — Combien? En voilà une avare pour sûr!

— Qu'est-ce que ça vous fait combien elle a, cette avare? — Les lèvres de Mavis souriaient; ses yeux brillaient et elle lui

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

échappa avec un rire joyeux. — Non, pas de bêtises. Emmenez-moi promener et soyez fier de moi.

Il resta immobile un instant, à l'admirer. Elle avait sa belle toilette des dimanches et, aux yeux de son mari tout au moins, elle paraissait absolument délicieuse. Son chapeau de paille était orné de roses artificielles que tout le monde aurait juré être naturelles. Sa jaquette déboutonnée laissait apercevoir la délicate garniture d'une blouse de mousseline. Sa longue jupe, que tenait si gracieusement sa main libre, était de soie véritable. C'était une ravissante apparition; une dame aussi dame que n'importe laquelle de celles qu'il avait ces jours derniers remarquées dans les rues et de plus, merveille des merveilles, elle était bien à lui.

— Par Jupiter, il faut que je vous embrasse une dernière fois et puis, oust, nous filons.

— Non, — dit-elle malicieusement mais avec décision. — Pas d'autres embrassades avant de nous coucher. Je ne veux pas être chiffonnée pour me montrer en public.

Ils prirent un cab comme le font les gens comme il faut, dînèrent comme un duc et une duchesse au restaurant Criterion : ils se sentaient aussi heureux, aussi légers que des écoliers au premier jour de leurs vacances. Ils échangeaient, comme des enfants, des petites plaisanteries absurdes que personne qu'eux ne pouvaient apprécier. Il avait absolument voulu commander du vin et en faire boire à Mavis bien qu'elle affirmât que ce stimulant auquel elle n'était pas habituée lui monterait à la tête.

Ils s'en allèrent à pied à Leicester Square, se donnant le bras, fiers et contents, jouissant de la lumière et du bruit et indifférents à la lourde chaleur. Mais lorsqu'ils arrivèrent à la porte du music-hall, Mavis éprouva une déception.

— Oh! — dit-elle, — comme c'est ennuyeux! On a changé le programme. Le nom de Chirgwin n'y est plus. Il jouait encore vendredi soir.

— Comment le savez-vous?

Elle le suivit dans le vestibule et il lui posa de nouveau cette question pendant qu'ils attendaient avec la foule devant le guichet des billets.

— Je l'ai lu dans les journaux. Tantine et moi nous parlions

de lui et je... j'ai eu la curiosité de regarder aux annonces des théâtres sans penser que je serais si près de le voir.

— Ça ne fait rien, — s'écria Dale de sa bonne voix sonore. — Il y en aura des tas qui le valent.

Elle eut vite oublié sa petite déception. Assis côte à côte sur des fauteuils du majestueux balcon qui leur avaient coûté un prix fou, entourés de dames et de messieurs en toilette de soirée, ils s'abandonnèrent sans réserve au plaisir que leur procurait cette fête sans précédent dans leur existence.

Pendant l'entr'acte qui précédait le ballet il l'emmena hors du balcon, parcourut le promenoir avec elle et lui offrit une boisson américaine au buffet. Il faisait une chaleur terrible et ils avaient tous deux un ardent désir d'étancher leur soif avec quelque chose de froid versé en abondance. Un magnifique garçon leur apporta ce froid et cette abondance dans de hauts verres munis de pailles qu'ils se mirent à sucer avec délices, assis sur un divan de velours.

Mavis éprouva soudain la sensation que tout se brouillait dans son esprit. Ce n'était pas désagréable. Il lui semblait que ce liquide glacé, lentement aspiré par une paille, refroidissait son intelligence. Il lui fut, pendant quelques instants, impossible de comprendre ce que Dale lui murmurait à l'oreille.

Bien que s'efforçant d'écouter, elle répondit au hasard.

— Will, je crois qu'il y a de l'alcool dans ce que je bois, je vous assure qu'il y en a, et du fort.

— Allons donc. Ce n'est qu'une boisson rafraîchissante. Il n'y a guère que de la glace broyée dans du sirop.

Mais Mavis avait parfaitement raison. Au fond du verre, sous la couche légère de sirop, se cachaient des liqueurs dont la vigueur ne paraissait incertaine qu'en raison de l'action du froid. L'absorption de ce long breuvage était délicieuse au début mais on avait, en terminant, l'impression d'être pénétré par une flamme rapide et insidieuse.

Mavis posa son verre vide et regarda son mari avec un air de reproche.

— Will, ça me fait sentir toute drôle. La tête me tourne.

Lorsqu'ils reprirent leurs places pour regarder le ballet, il éprouva lui aussi les conséquences de cet inoffensif suçage de paille. Mais elles ne lui procurèrent que du plaisir. Il se

sentait fortifié, apaisé, solide dans une sorte de grandeur.

Il goûtait tranquillement la beauté du spectacle, la grâce des danseuses, les vibrations de la musique. La scène commença par être obscure et c'est à peine si l'on pouvait se rendre compte qu'elle représentait un paysage fantastique dans un pays de rêve. Puis elle s'éclaira et l'on aperçut des fleurs d'une hauteur absurde, des coquelicots géants qui, en ouvrant leurs pétales frémissants, laissaient voir au milieu une figure humaine. Et tandis que ces fleurs surgies de terre se mettaient à danser, des enfants habillés en oiseaux, d'autres en sombres scarabées, de minces fillettes représentant des papillons arrivèrent aussi, dansant, dansant sans s'arrêter. La lumière ne cessait de gagner en éclat jusqu'à ce qu'elle finît, semble-t-il, par éblouir et chasser de la scène tout ce petit monde. Alors apparurent de magnifiques créatures dont les pirouettes ressemblaient à des envols, des houris aux membres roses, des fées, des nymphes, des « tout ce que vous voudrez mais des femmes un peu là ».

— Ça me donne le vertige, — murmura Mavis.

Lui, demeurait grave et silencieux, se contentant de remuer la tête en signe d'approbation de ce qu'il voyait, sans prendre la peine d'applaudir davantage, aussi impassible qu'un sultan oriental en l'honneur duquel des esclaves et des courtisans donnent une féerie.

Puis, peu à peu, son esprit parut se soustraire partiellement à la tyrannie du monde extérieur. Ces impressions sensuelles, nouvelles pour lui, et qui lui arrivaient en foule, se mêlaient à des souvenirs anciens pour former comme un flot de bonheur magnifique.

Il regarda sa femme et se sentit aussi ému qu'aux jours lointains où il lui faisait la cour, et même davantage, car à cette époque son expérience ne pouvait pas fortifier son imagination. Il lui serra doucement le bras et ce simple contact le fit frissonner. Elle était renversée sur son fauteuil et s'éventait avec son programme. Il remarqua la rondeur et la blancheur de son cou, la chair de son épaule qui transparaissait à travers la manche de sa blouse, et sentit la chaleur de ses lèvres entr'ouvertes.

VI

Ils revinrent à l'hôtel en cab et il dut presque la porter dans sa chambre. Enfin il l'avait à lui seul, bien haut au-dessus du monde, à mi-chemin du ciel. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose de poétique, de presque sublime dans leur situation. Ils se trouvaient là tous les deux, isolés, entourés de millions de gens, sans qu'aucune créature humaine pût les troubler.

Ils étaient, il le savait, les seuls voyageurs logés à cet étage et il n'y avait donc pas à se préoccuper de ne pas faire de bruit. Aussi exprima-t-il bruyamment son exultation.

— Nous y voilà, ma vieille. — Il avait ouvert la fenêtre toute grande et il lui dit de regarder au dehors. — L'air, ou du moins ce qu'il en reste, vous fera du bien.

— Oh, non! je ne peux pas. — Et elle se recula.

— Vertige?

— Non, pas exactement. Oh, Will, pourquoi m'avez-vous fait boire de ce machin, après avoir bu du vin?

Il se déshabilla rapidement et, allumant la pipe en racine de bruyère qu'il n'avait pas voulu fumer parmi les gens chics qui l'entouraient au théâtre, il s'étendit sur le lit.

— Ça va mieux maintenant, ma vieille?

— Oui, je me sens bien, Will. Je suis tout à fait bien, mon petit chéri.

Tout en savourant avec délices la pipe qu'il désirait depuis longtemps, il la contemplait de son lit. Elle allait de-ci de-là dans la chambre, porta une des deux bougies de la cheminée sur la commode, étendit sa blouse sur une chaise et sa jupe sur le dossier. Puis avec des mouvements lents et gracieux elle se mit à défaire ses cheveux. Et tandis que la douce blancheur de ses bras montait et descendait, la lumière de la bougie projetait d'immenses ombres mouvantes jusqu'au plafond sur la tapisserie.

Il se mit bientôt à tirer languissamment; puis il laissa tomber sa tête et la pipe roula de sa bouche.

— Allo! — Et tout en maugréant il se leva. — J'ai dû m'endormir. J'aurais pu mettre le feu au lit.

Mavis, en chemise, les cheveux défaits, se trouvait encore

devant la table de toilette. Elle ne se tourna pas en l'entendant parler. Pendant qu'il était assoupi, elle était allée chercher l'autre bougie et, sous cette double lumière, elle regardait avec attention son visage dans la glace.

Dale se laissa glisser du lit, traversa la chambre et, dans une vigoureuse explosion de tendresse, la serra dans ses bras.

— Oh, que vous m'avez fait peur! — Elle avait poussé un petit cri et essayait de se dégager. — Je vous en prie, laissez-moi.

— Zut! — Il la souleva de terre et la transporta sur le lit.

— Will, laissez-moi. Je... je suis fatiguée. — Et elle se mit à pleurer. — Soyez bon pour moi, Will. — Elle parlait sur un ton de supplication, d'une voix faible, entre deux petits sanglots. — Soyez bon pour moi, mon mari, non seulement maintenant, mais toujours.

Elle continuait à sangloter et à frissonner. Lui, la tenant dans ses bras, la calmait avec des petits mots tendres : « Ma jolie Mav! Mon pauvre petit oiseau? Nous allons faire dodo. Nous allons bien la border et l'endormir, cette petite chérie ». Au contact de ces membres froids et tremblants, à la vue de ces larmes, ses désirs perdaient de leur force sensuelle. Il se sentait dominé par ce que son amour pour elle avait de pur. C'était en cela que consistait la plus noble des influences qu'elle avait sur lui, dompter la bête, le tirer des bas-fonds de sa nature, lui donner à l'égard de sa femme des sentiments de père plutôt que de mari parce qu'elle-même était pure et sans tache comme une enfant.

— Allons, allons, ne pleurez pas, ma jolie Mav.

Et elle, toute remuée par la douceur et la tendresse de ces caresses, pleurait sur elle-même.

— Oui, je suis fatiguée, morte de fatigue.

Et ses larmes coulaient librement, noyant les contours de son émotion, confondant raison et instinct, l'inondant de compassion pour ses propres souffrances.

— Laissez-moi dormir et laissez-moi oublier. Oh! laissez-moi oublier ce que j'ai enduré pendant ces deux derniers jours.

— En tout cas c'est bien fini.

— Oui, c'est fini. Oh! Dieu merci, c'est bien, bien fini.

— Évidemment. — Et il y avait dans le ton de son mari une altération qu'elle aurait pu remarquer. Mais elle n'y fit pas attention. — Évidemment. Cependant vous vous exprimez d'une drôle de façon, en y réfléchissant.

Dale détendit lentement son étreinte et la laissa aller. Elle retomba lourdement sur l'oreiller, ferma les yeux et pendant quelques instants continua à dire des mots sans suite, dans un demi-sommeil.

— Fermez ça, — dit-il brusquement. — Pas un mot. Je suis en train de réfléchir.

Puis, presque aussitôt, il se retourna et, posant les mains sur les épaules de sa femme, la regarda bien en face.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allée à l'église, hier?

— Qu'est-ce que vous dites, Will?

— Je dis : pourquoi n'êtes-vous pas allée à l'église hier?

— Oh, je vous assure que je n'avais pas envie d'y aller.

— Ça ne vous ressemble pas, vous qui aimiez tant l'église de l'Abbaye. Est-ce que votre tante y est allée?

— Oui.

— Vous m'avez dit cet après-midi qu'elle n'y était pas allée.

— Si, elle y est allée. Je me le rappelle maintenant.

— Ah! Autre chose. Cet acteur, comment l'appelez-vous? celui que vous croyiez trouver et qui ne jouait pas, Chirgwin?

— Oui.

— Vous avez vu son nom dans les journaux?

— Oui.

— Vous ne l'auriez pas vu, par hasard, sur les affiches à la porte du théâtre?

— Non.

Elle était bien réveillée et complètement dégrisée maintenant. Mais ses membres tremblaient toujours et ses yeux semblaient s'ouvrir d'une façon absurde dans son visage pâle en se fixant sur lui.

— Will! — Et elle se mit à parler avec précipitation et sur un ton lamentable : — Ne me regardez pas comme ça. Qu'est-ce qui vous prend? Pourquoi me posez-vous toutes ces questions? — Et elle s'efforça de rire. — Et au beau milieu de la nuit.

— Attendez un peu, ma fille. Je réfléchis toujours.

— Will, lâchez mes épaules. Vous me faites mal. Couchez-vous et soyez raisonnable. Je répondrai à toutes vos questions demain matin.

— Non. Il me faut ces réponses maintenant.

Il continua à la questionner et ses mains se faisant plus pesantes lui broyaient les épaules, au point qu'elle crut que ses os n'y résisteraient pas.

— Par quel train êtes-vous venue ce matin?

— Celui de neuf heures.

— Quoi! Vous voulez me faire croire que vous avez fait tout le chemin de North Ride à Rodchurch Road?

— Oh, non! Je l'ai pris à Manninglea Cross.

— Ah, vraiment! Et si je vous disais que le train de neuf heures ne s'y arrête pas?

— Will, ne me serrez pas comme ça. Il s'y arrête. Il s'y est arrêté ce matin.

— Oui, il s'y est arrêté comme il s'y arrête tous les matins. Mais pour ce que vous en savez! Et puis d'ailleurs vous n'y étiez pas.

— Si, j'y étais, je vous assure. Will, ne continuez pas ainsi. Vous êtes trop cruel!

— Oh si, je continue! — Il avait mis son visage tout contre celui de Mavis et son souffle chaud s'abattait sur les joues froides de la jeune femme. — Maintenant expliquez-moi ce que vous avez laissé échapper sur tout ce que vous avez souffert pendant ces deux derniers jours. Que vouliez-vous dire par là exactement?

— Simplement que j'avais été très inquiète.

— Oui, mais voilà près de quatre semaines que vous êtes inquiète. Qu'est-ce qui faisait donc cette grande différence avec hier ou le jour précédent?

— Je ne pensais à aucune différence. Je me rendais à peine compte de ce que je disais, pas plus que je ne me rends compte de ce que je dis en ce moment.

— Oh! Ce n'était qu'une remarque que vous faisiez comme ça et qui ne signifiait rien!

Levant les yeux vers lui, il sembla à Mavis qu'elle apercevait le visage d'un étranger. Ses yeux à demi fermés avaient un éclat farouche; ses lèvres se gonflaient dans une sorte de moue

de mépris et de chaque côté de ses narines dilatées un profond sillon vertical prenait l'aspect d'une sombre cicatrice.

— Will, mon chéri, je ne pensais à rien du tout.

— Vous mentez.

Il retira brusquement ses mains de ses épaules, quitta le lit et alla jusqu'à la commode. Le sac à main de Mavis se trouvait posé sur les tiroirs. Lorsqu'elle le vit s'en emparer, elle se précipita vers lui, lui saisit les mains et l'implora.

— Vous ne trouverez rien là. Rien dont je ne puisse expliquer la provenance. — Et elle eut un rire désespéré qui tenait du sanglot. — Voyons, Will, mon chou, c'est vous qui êtes gris après m'avoir accusé de l'être pour vous amuser. Non, vous ne l'ouvrirez pas. Non, Will.

Il lui envoya un coup de revers de sa main qui la fit chanceler. C'était la première fois qu'il la frappait et il le fit d'une façon absolument automatique. L'idée qu'elle voulait l'empêcher d'ouvrir son sac et l'acte par lequel il lui répondait furent simultanés au point de se confondre. Sa main était restée ouverte mais il l'abattit sur elle sans une seconde d'hésitation et, en l'enfonçant de nouveau dans le sac, il vit qu'il y avait du sang sur elle.

Avant qu'il eut eu le temps de vider le sac de ce qu'il contenait, elle s'était relevée et, de nouveau, se cramponnait à lui pour l'arrêter. Il ne la frappa pas cette fois, se contentant de la secouer si violemment qu'elle tomba sur le plancher et ne se releva pas d'un moment.

Dans les poches intérieures du sac il y avait trois billets de cinq livres avec une brosse à dents et plusieurs menus objets enveloppés dans du papier. Il les mit de côté et examina soigneusement tout ce qui se trouvait pêle-mêle dans le fond. Il trouva trois ou quatre mouchoirs de poche, un savon neuf, une paire de ciseaux de toilette. Et, tout en examinant ces objets innocents, il souffla bruyamment.

Elle était revenue à elle mais ne se levait pas. Pendant qu'il poursuivait ces investigations, elle gardait une immobilité absolue et attendait, couchée à ses pieds.

Elle ne pouvait pas voir ce qu'il faisait mais comprit bientôt qu'il commençait à défaire le papier contenant ce qu'elle avait caché dans la pochette.

— Ah!

Et il souffla encore. Dans un autre morceau de papier se trouvaient des épingles à cheveux; dans un autre un papier plié en trois qui était une enveloppe, l'enveloppe d'une des lettres qu'il lui avait envoyées à North Ride Cottage. Il regarda le timbre de la poste et vit qu'il s'agissait d'une lettre envoyée il y avait quatre jours.

Puis il découvrit ce qu'elle avait mis dans cette enveloppe avant de la plier. C'était le retour d'un billet de chemin de fer de Londres à Rodchurch Road. Il le tourna et retourna et examina la date au dos.

— Vendredi dernier, mylady. Ce n'est nullement aujourd'hui que vous l'avez pris et pas à Manninglea Cross. Il vous a été délivré à Rodchurch Road vendredi dernier, le jour où vous êtes venue à Londres.

— Oui, Will. Je vais vous dire la vérité.

Entourant de ses bras les jambes de son mari, elle se mit à genoux.

— Oui, je suis venue vendredi. Mais ne vous fâchez pas. Ne vous emportez pas contre moi. Et... et je m'en vais tout vous expliquer.

— Voulez-vous bien me permettre de vous demander pourquoi vous êtes venue me retrouver sans me demander ma permission?

Sa voix était terrible à entendre. Elle était grave et pourtant aigre, et vibrait des accents d'une implacable colère.

— Will, j'ai fait cela pour vous. J'ai cru que, si je vous demandais cette permission, vous me la refuseriez. J'ai pris sur moi d'agir comme je l'ai fait, tant j'étais sûre que vous étiez perdu si personne ne venait à votre secours. Et je croyais que mon devoir était de vous apporter le secours que je pouvais.

— Continuez; j'écoute et je réfléchis en même temps.

— J'ai pensé — et Tantine a été de mon avis — elle me l'a conseillé — que, comme monsieur Barradine me connaissait depuis si longtemps, depuis que j'étais toute jeune, si j'allais le trouver...

— Ah! — Et il fit entendre un bruit de gorge violent comme s'il eût été sur le point de s'étouffer. — Ah... c'est bien

ce que je supposais. Ainsi vous êtes allée le trouver. Et où?

— Chez lui.

— Oui, tout droit. Et toute seule?

— Oui.

— Vous n'avez pas songé à emmener votre tante avec vous? A vous deux vous pouviez aller chez monsieur Barradine. Ainsi vous y êtes allée seule, sans ma permission, à mon insu.

— Will, remettez-vous, mon chéri. Vous ne me blâmerez pas, vous ne pouvez pas me blâmer. Sans lui vous étiez perdu. Tout le monde s'en apercevait, sauf vous. Je lui ai demandé son aide et je l'ai obtenue.

— Mais qu'avez-vous fait ensuite? Nous parlons de vendredi, n'est-ce pas? Hé bien, après être allée chez monsieur Barradine, qu'avez-vous fait?

— Après, j'ai espéré qu'il viendrait à notre secours.

— Oui, mais vendredi, samedi, dimanche? Aviez-vous oublié mon adresse ou ne vous rappeliez-vous pas que j'étais à Londres pendant tout ce temps-là?

— Je craignais que vous ne fussiez en colère contre moi. Je pensais que je ferais mieux d'attendre.

— Où?

Elle leva les yeux vers lui mais ne répondit pas.

— Vous m'avez trompé. Vous vous êtes vendue à ce vieux bonhomme. Vous...

Avec des grondements, des grognements d'animal, il se baissa et la roua de coups.

— Répondez-moi. Continuez votre histoire.

— Alors cessez de me battre et je vous dirai tout.

Il arrêta sa main et, comme il la gardait suspendue sur elle, elle s'en empara et s'y cramponna.

— Will, aussi vrai que Dieu me voit, j'ai fait cela pour vous, rien que pour vous venir en aide. Je ne pouvais pas avoir sa protection sans me sacrifier pour vous sauver.

Il arracha sa main à son étreinte et l'envoya d'un coup à terre où elle demeura, le visage tourné vers le plancher.

Il lui semblait que tout s'effondrait autour de lui. Sa belle carrière s'était réduite à rien; son orgueil avait disparu avec son amour, sa confiance dans les hommes et sa foi en Celui qui les a créés.

Il ne la frappa pas. Il saisit le bras qu'elle lui tendait, la força à se lever, la prit à bras-le-corps et la porta sur le lit.

— Et maintenant nous allons nous mettre au travail, vous et moi. — Il l'avait étendue sur le dos et la maintenait là avec ses deux mains à la gorge. — Maintenant, — et une pression soudaine la fit suffoquer et tousser, — nous allons commencer par le commencement.

— Est-ce que vous allez me tuer?

— Probablement. Mais pas avant d'avoir eu la vérité, et je l'aurai jusqu'au dernier mot, dussé-je vous l'arracher de la poitrine.

— Vous me tuerez si je vous la dis.

— Vous voyez cette fenêtre! Voilà votre chemin. La tête la première si vous essayez de me mentir.

Alors elle lui raconta toute la répugnante histoire de ses relations avec M. Barradine. Il l'avait débauchée quand elle était encore toute jeune et elle avait continué à être du nombre de ses nombreuses maîtresses pendant plusieurs années. Puis il s'était fatigué d'elle et, après avoir peu à peu ralenti ses attentions, l'avait laissée libre de faire ce qu'il lui plairait. Elle ne l'avait jamais aimé, l'avait toujours redouté. Son long et intermittent esclavage lui avait été en abomination et ç'avait été pour elle un martyre que de revenir à lui.

— Ç'a n'a été que pour vous sauver, Will. Et il ne voulait rien faire sans cela. C'était pour moi un sacrifice aussi grand que si j'avais été écartelée pour vous.

— Vous imaginiez-vous, Mavis, que je tenais à ma situation plus qu'à mon honneur?

— Je croyais que vous ne sauriez jamais rien. Et je vous aimais, Will, vous seul, personne d'autre.

C'est à peine s'il parut prendre garde à la réponse.

— Tout ça c'est encore à moitié des mensonges. L'argent? Comment l'expliquez-vous? Il vous l'a donné. Niez-le si vous l'osez.

— Oui, j'ai essayé de ne pas l'accepter. Il m'a forcée à le prendre.

— Mensonge! C'était votre part à vous quand vous avez conclu le marché. Ça n'avait rien à voir avec moi. C'était pour vous, pour vous. Le prix de vos deux ou trois nuits d'amour.

Ils avaient tous deux fait une perte qui ne serait jamais réparée. Le son de la voix de Mavis le disait; cette certitude glacée s'insinuait dans les veines brûlantes de son mari, se répandait dans l'air, semblait comme une vague immense couvrir le monde entier dans les premières blancheurs de l'aube. Il restait assis sur le bord du lit, laissant tomber entre ses genoux ses mains pesantes et inertes. Et pendant longtemps il ne changea pas son attitude.

Le jour arrivait vite et la lumière des bougies était devenue si pâle qu'on l'apercevait à peine. Dale descendit lourdement et gauchement du lit, souffla une des bougies et porta l'autre sur la cheminée. Là il alluma les trois billets de banque et les regarda se consumer dans l'âtre vide jusqu'à ce qu'il n'en restât que des cendres noires et grises. Puis il mit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Qu'est-ce que vous allez faire?

— Je n'en sais rien.

Encore tout brûlant d'une aveugle fureur, il s'en alla à l'aventure par les rues silencieuses et désertes. Quatre ou cinq heures plus tard il revint à son hôtel. Il trouva sa femme habillée et assise devant sa table. Elle avait réussi à effacer presque toutes les traces des violences qu'elle avait subies. On ne pouvait plus remarquer que le gonflement général de son visage, la meurtrissure d'un sourcil et la coupure d'une lèvre. Elle leva vers lui le regard humble et affectueux d'un chien battu.

— Will, avez-vous décidé ce que vous allez faire?

— Non.

Alors il se mit à rassembler ses affaires et à les empaqueter. Il lui dit qu'il allait prendre son congé de quinze jours, suivant les arrangements pris, et examiner soigneusement la situation.

— Et puis, à la fin de mon congé, si je suis encore de ce monde, je vous ferai savoir ce que j'ai décidé.

VII

Mavis avait acheté une voilette bleue bon marché pour protéger son visage contre les regards. Elle eut d'ailleurs la chance de trouver un compartiment vide dans le wagon direct

pour Rodchurch Road et elle n'eut pas à souffrir pendant son voyage de l'examen indiscret de ses compagnons de route. Elle rentrait chez elle comme si absolument rien ne s'était passé. Son mari lui avait dit de rentrer et que pouvait-elle faire d'autre que lui obéir?

Le village tout entier apprit bientôt que M. Dale avait remporté un triomphe et que le ministre des Postes lui avait octroyé un congé comme une marque spéciale de faveur.

Mary battit des mains en apprenant ces bonnes nouvelles et fut transportée de joie de voir revenir sa maîtresse, mais elle demanda aussitôt des explications.

— Mon Dieu, Ma'me, qu'est-ce que vous vous êtes donc fait?

— J'ai eu un accident, — répondit Mrs Dale. — Je suis tombée et ça m'a donné un gros mal de tête. Je ne veux pas de thé. J'irai me coucher de bonne heure pour essayer de bien dormir.

Elle avait en toute vérité un grand besoin de se reposer. Après la terrible épreuve de la veille le sommeil lui paraissait le seul bien qu'il lui fût encore possible de goûter. Mais en dépit de la fatigue suprême qui l'accablait il lui fut impossible de s'endormir.

Pendant toute cette première nuit et pendant celles qui suivirent elle se sentit, en dépit de ses efforts, suffoquée sous un fardeau accablant d'anxiété. Pendant le jour elle avait pu songer à elle-même mais dans l'obscurité elle ne pouvait songer qu'à son mari. Elle était hantée par l'expression de son visage et le ton de sa voix lorsqu'il lui avait demandé si elle croyait que la vie eût désormais pour lui une valeur quelconque. Et l'appréhension instinctive qui s'était alors emparée d'elle était si forte qu'elle essayait en vain de lutter contre elle. Il avait l'intention de se suicider. Pendant le jour elle reconnaissait que son anxiété n'était pas raisonnable, ne reposait que sur ses propres émotions ou du moins ne dérivait pas logiquement de la connaissance qu'elle avait du caractère de son mari.

L'espoir que lui donnaient de telles pensées aida Mavis à supporter l'épreuve que représentait une attente de trois longues journées et de quatre longues nuits sans sommeil. Puis le quatrième jour, le samedi, elle se trouva soulagée.

— Mistress Dale, — dit Ridgett, s'adressant à elle du bas de l'escalier, — j'ai reçu une lettre de lui ce matin.

— De monsieur Dale?

— Oui.

— Oh, vraiment! Où... — Elle se cramponna à la rampe si fort que les barreaux de bois léger en tremblèrent. Elle avait failli poser une question qui aurait trahi le fait qu'elle ne connaissait pas l'adresse de son mari. — Est-ce qu'il a écrit de son logement?

— Non. Il a écrit d'une bibliothèque publique. A Lambeth; oui, c'est la bibliothèque de Lambeth.

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Il ne fait que confirmer ce que vous m'avez dit, qu'il ne serait pas de retour avant le 28. — M. Ridgett se mit à rire. — Et il me dit aussi qu'il fallait remonter les pendules le jeudi et qu'il espérait que nous ne les avions pas laissées s'arrêter. Nous nous en étions bien gardés.

Mavis éprouva une inexprimable sensation de délivrance et pourtant elle ne dormit pas mieux cette nuit-là que les précédentes. Will reviendrait s'installer dans son bureau comme il l'avait toujours fait. Mais que ferait-il d'elle? Demanderait-il le divorce? Rendrait-il sa honte publique? Même s'il consentait à l'épargner, peut-être ne voudrait-il pas laisser échapper cette occasion de perdre M. Barradine? Puis elle songea à ce qu'un pareil scandale pouvait représenter pour un homme ayant la situation et le rang de M. Barradine. Il remuerait ciel et terre pour l'empêcher. Peut-être même ferait-il disparaître Will pour toujours. On lisait constamment dans les journaux des histoires de disparitions mystérieuses, inexplicables. De nouvelles frayeurs, presque aussi pénibles que les premières vinrent ébranler ses nerfs.

Un point ne faisait aucun doute. M. Barradine paierait une grosse somme pour éviter la catastrophe dont on le menacerait. Et, au milieu de ses appréhensions et de sa détresse, si aiguës qu'elles fussent, cette idée simple et prosaïque se présentait à son esprit : si la fureur jalouse de Dale ne l'affolait pas, on pouvait espérer qu'il finirait par s'entendre avec M. Barradine et se laisser persuader, dans l'intérêt de tout le monde, d'accepter des dommages-intérêts plus élevés que ceux que

lui accorderait un tribunal, et passer l'éponge sur le passé.

En s'habillant le matin elle examinait les contusions de son cou, de ses bras et de ses jambes. Comme il l'avait brutalisée! En levant les yeux pour voir si sa lèvre et son sourcil allaient mieux, elle fut surprise par l'expression générale de son visage. Elle souriait. Ce sourire s'évanouit aussitôt mais il avait bien été là; un sourire mélancolique et doux, et pourtant orgueilleux. En y réfléchissant elle comprit qu'au fond de sa pensée il y avait une réelle sensation de fierté lorsqu'elle se rappelait la violence de son mari. C'est que cette violence représentait pour elle une preuve décisive de la violence de son amour.

Oh, sûrement, s'il l'aimait avec cette force, il ne pouvait pas ne plus l'aimer et ne plus jamais, jamais vouloir sa Mav. Elle se sentit accablée de tristesse et de désolation. Elle se trouvait seule dans sa maison bien aimée, dans la honte et l'abandon, avec son cœur brisé. Pendant un moment elle ne put songer qu'à prier. Elle pria pour que son mari continuât à l'aimer, qu'il revint la couvrir de contusions, la punir avec ses regards furieux et ses paroles cruelles, la soumettre à un régime systématique de pénitence, si seulement elle pouvait à la fin retrouver son amour.

Ce dimanche-là elle aurait aimé aller à l'église mais la crainte que lui inspiraient la loquacité et la curiosité de ses voisins la tint chez elle.

Le lundi elle se résolut presque à aller se promener mais de nouveau ne s'en sentit pas le courage. Pendant presque toute la journée elle resta assise à la fenêtre de la pièce donnant sur la rue, les yeux fixés sur ses scènes prosaïques et si connues, et s'efforçant de détourner ses pensées de son malheur. Mais, avant l'heure du thé, elle vit quelque chose qui la fit retenir sa respiration pendant tout le temps qu'elle la considéra. C'était M. Barradine à cheval, se dirigeant lentement vers elle entre le cimetière et l'écurie de l'hôtel du Chevreuil. Elle recula derrière les rideaux de mousseline et, tout en l'observant, passa par une succession d'émotions d'une extrême rapidité.

En même temps que de la haine et de la crainte il y avait en elle une espèce d'admiration secrète et pitoyable. Il avait

l'air si majestueux, si impassible! En dépit de sa vieillesse il tenait avec une fermeté magnifique son fringant et fougueux cheval. Si faible qu'il fût, il avait une confiance absolue dans son pouvoir de commander, de tout faire plier devant sa volonté. Il y avait quarante ans qu'il était habitué à la soumission inaltérable des domestiques, des chevaux et des femmes. Le cœur de Mavis battait contre son corset et son visage rougissait ou pâlissait alternativement pendant qu'elle se disait qu'il devait avoir l'intention de s'arrêter au bureau de poste pour demander de ses nouvelles. Mais il passa sans s'arrêter, se contentant de jeter un coup d'œil vers la fenêtre dont elle s'écarta. Puis il descendit la rue sur son beau cheval qui agitait sa queue et dont l'amble léger paraissait une danse.

Dès qu'il eut disparu, le charme fut rompu.

Tout compte fait elle sentait en elle une conviction bien enracinée qu'elle était en toute vérité à l'abri de tout reproche. Elle n'était pas pécheresse; il y avait donc de la méchanceté à la traiter comme telle, à la considérer comme une réprouvée. Les pécheurs faisaient le mal parce qu'ils y trouvaient du plaisir, mais elle n'avait jamais été vicieuse, n'avait même jamais égoïstement recherché le plaisir.

La seule faute qu'elle eût commise avait été de céder aux personnes qui prenaient soin d'elle et qui étaient trop puissantes pour qu'elle leur résistât. Après son mariage elle s'était mise à aimer Will avec une sincérité, une dévotion parfaites mais non point pour ses caresses qui ne faisaient même pas battre son pouls plus vite et qui ne lui donnaient que le tendre bonheur de sentir qu'elle le rendait heureux.

Et en pensant aux choses qu'elle ne lui avait jamais dites elle se demandait si cette froideur de tempérament, ce manque de réciprocité dans la volupté, qui était peut-être anormal, ne constituait pas une autre et fatale conséquence de son asservissement à M. Barradine. S'il en était ainsi, quelle raison n'avait-elle pas de le haïr et de le maudire! Son aventure avec lui n'avait représenté pour elle que des corvées. Elle avait glacé son sang au lieu de l'échauffer, arrêté son développement normal et peut-être fait d'elle une femme incomplète. Il se pouvait que ce fût là la véritable raison de sa stérilité.

Regardant dans le lointain l'endroit où lui et son cheval

venaient de disparaître, elle ne songea pendant un instant qu'à le maudire. Ces signes extérieurs de grandeur n'étaient que de passagères illusions. C'était un homme entièrement bas et vil. Il personnifiait ce principe de mal qui a exercé ses ravages dans le passé de l'humanité et menace son avenir. Elle lui souhaitait de souffrir autant qu'elle avait souffert par sa faute. Elle aurait voulu qu'il fût torturé par ses rhumatismes, sa goutte, toutes les maladies imaginables, qu'il fût mort et en train de retourner en poussière dans son tombeau.

VIII

La seconde semaine de la quinzaine de vacances passa plus vite que la première. Mavis avait eu l'idée de faire subir à la maison un nettoyage complet.

Ce travail lui faisait faire de l'exercice en même temps qu'il lui donnait de l'occupation ainsi qu'une excuse toute trouvée pour refuser d'aller voir Mrs Petherick ou recevoir ses visites. Il avait en outre une influence calmante sur les nerfs qui était un grand bienfait.

Le vendredi après-midi Miss Yorke vint frapper brusquement à la porte du parloir.

— Un télégramme, ma'm.

— Très bien.

Mavis était descendue de son échelle et, en ouvrant l'enveloppe jaune, elle se mit à trembler.

— La réponse est payée, ma'm. Voulez-vous que j'attende?

— Non. Je... je... Non, n'attendez pas.

Cette dépêche venait de Dale. Elle s'était assise sur le dernier barreau de l'échelle et tremblait violemment. « Oh! c'est terrible! » Elle murmura ces mots d'une façon machinale sans essayer d'exprimer sa façon de penser réelle. « C'est terrible »

— Qu'est-ce qu'il y a, ma'm? Une mauvaise nouvelle?

— Oh! c'est terrible. Mais il s'agit peut-être d'une erreur. Il faut que je m'en assure.

Et elle continuait à regarder avec une expression hébétée le papier qu'agitait le tremblement de ses doigts. Puis, l'étalant sur ses genoux, elle lut tout haut son contenu.

— *Journal soir dit accident mortel M. Barradine. Est-ce vrai?*

Télégraphiez Dale, Appledore Temperance hotel, Stamford Street, S. E.

Puis elle se leva d'un bond, courut dans la pièce du devant et regarda par la fenêtre. Elle vit aussitôt que le village avait reçu une nouvelle sensationnelle. Il y avait un groupe de gens qui se tenait devant la boutique du sellier et un autre, presque une foule, devant celle du boucher. Tout le monde parlait avec animation, faisait des signes de tête et des gesticulations.

Elle courut se mêler au groupe de la boutique du sellier.

— Je n'ai jamais aimé l'air de ce cheval, — disait sententieusement ce dernier, M. Allen. — Et je peux presque dire que je les ai avertis pas plus tard que mars dernier. Le premier palefrenier le montait à un rendez-vous de chasse et je lui ai dit : « Monsieur Yeatman, vous n'allez pas pour sûr laisser monsieur Barradine risquer de se rompre le cou sur cet animal? — Non, m'a-t-il dit, monsieur Barradine l'a acheté pour la promenade. — Oh, j'ai dit, c'est vrai que la chasse et la promenade sont deux choses différentes, mais... »

Quelqu'un interrompit.

— Le cheval alezan, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit Allen, — un de ces sacripants de pur-sang sur le dos desquels on ne peut rien mettre de plus lourd qu'une selle de course. Et j'ai toujours soutenu que les purs sang ça va très bien pour les jeunes gens mais aller mettre un monsieur de l'âge de monsieur Barradine...

— Mais rappelez-vous, — fit observer un garçon d'écurie de l'auberge du Chevreuil, — que monsieur Barradine les aimait fringants. Monsieur Barradine était un cavalier!

M. Barradine *aimait* les chevaux fringants. M. Barradine *était* un cavalier. Ces terribles imparfaits répondaient à la question que Mavis attendait en retenant son souffle.

— C'est un affreux accident, n'est-ce pas, mistress Dale?

Elle ne répondit rien mais personne ne remarqua son silence ni son agitation. Les conversations continuèrent tandis qu'elle ne faisait que penser : « Il est mort. Il est mort. Il est mort ». Elle était pour le moment incapable de parler, frappée de stupeur, pleine d'une horreur étrange et superstitieuse.

Au bout d'un instant Allen lui adressa de nouveau la parole.

— Nous ne verrons jamais plus un monsieur aussi bon, mistress Dale, ni si généreux. Et il n'y a pas que le grand monde qui va le pleurer. Les pauvres ont perdu un bon ami avec lui.

— Oui, — murmura-t-elle. — C'est vrai. C'est bien vrai.

Les racontars continuaient et Mavis, qui les écoutait, éprouva pendant quelques instants de la joie, rien que de la joie. Il avait pour toujours quitté le cercle de leurs existences. Il ne pouvait pas y avoir de divorce. Maintenant qu'il était mort elle serait pardonnée. Puis de nouveau elle sentit l'horreur de cet accident. Il avait tout l'air de répondre à ses prières, à ses désirs secrets, d'être la mystérieuse, irrésistible conséquence de sa malédiction. Il lui semblait qu'en maudissant M. Barradine elle l'avait condamné à périr.

Peu à peu Mavis réussit à reconstituer l'histoire de l'accident. M. Barradine était sorti tard la veille pour une promenade à cheval et son cheval revenant sans cavalier avait donné l'alarme vers neuf heures du soir. Mais, bien que des recherches étendues eussent été effectuées pendant toute la nuit, on n'avait découvert le cadavre qu'après midi.

C'est aux rochers de Kibworth que cette découverte avait été faite. Ces rochers, situés dans le bois de Hadleigh, à deux milles environ de l'Abbaye, étaient d'une formation curieuse. Ils consistaient en une grande masse de grosses pierres déchiquetées qui sortaient sans raison du sol sablonneux, quelques-unes d'entre elles à moitié recouvertes par les ajoncs, et d'autres, les plus grandes, dressaient leur nudité étrange et brune.

On avait trouvé le cadavre étendu dans une crevasse étroite, la tête dans un état affreux. La mort de M. Barradine s'expliquait clairement. Il passait à travers les rochers ou près d'eux et le cheval, ayant probablement trébuché, l'avait désarçonné. Puis, effrayé et cherchant à s'éloigner, il l'avait traîné sur une longueur considérable jusqu'à ce que les rochers, le retenant solidement, l'eussent dégagé.

Le seul point douteux était de savoir comment ou pourquoi M. Barradine s'était approché des rochers. Bien sûr, son cheval avait pu d'un écart quitter le sentier et l'entraîner là avant qu'il eût eu le temps de le maîtriser. Il pouvait aussi se faire, et c'était plus probable, que M. Barradine eût laissé le sentier

sûr et sans obstacles pour aller tranquillement examiner ce qu'on appelait la montagne pour courir la chance de régaler ses yeux du spectacle de deux ou trois beaux petits renardeaux en train de jouer hors de leur trou.

Mavis Dale, laissant les voisins échanger leurs impressions, revint au bureau de poste. Dans son agitation elle avait oublié de répondre au télégramme de son mari. Elle fit écrire sa réponse par M. Ridgett tant le tremblement de ses mains la rendait incapable de tenir un crayon.

Elle monta dans sa chambre et n'en sortit plus de la soirée. Elle resta un long moment assise sur son lit à sangloter et à trembler. Au fond elle était heureuse et le savait. Pourtant elle se sentait froid jusqu'à la moelle des os, poursuivie qu'elle était par une crainte superstitieuse contre laquelle aucun raisonnement ne prévalait. Il lui semblait qu'elle avait vu un revenant et que ce revenant, tout en lui annonçant une magnifique nouvelle, lui avait fait une peur folle. C'est si mal, si impie, de souhaiter la mort d'un être humain!

Elle dit à Mary d'apporter des bougies et d'aller acheter une veilleuse. Puis, après s'être déshabillée et couchée avec son aide, elle eut un sommeil sans rêves. Le sentiment qui, en somme, dominait en elle était celui d'un inexprimable soulagement. M. Barradine *était*! Jamais plus sa chair ne sentirait l'horreur que lui inspirait la présence de cet homme; jamais plus ces mains lascives ne pourraient la toucher.

Le lendemain, entre le dîner et le thé, alors qu'elle donnait le dernier coup de main au nettoyage du parloir, elle entendit la voix de son mari devant la porte. Il était monté très vite et parlait à Mary sur le palier.

— Will! Will! — Avec un cri de délice Mavis se précipita vers lui. — Oh, Dieu merci! vous voilà! — Elle le prit hardiment par la main, l'attira dans le parloir et ferma la porte. — Will... ne voulez-vous pas m'embrasser?

— Non. — Et se dégageant, il s'éloigna d'elle. — Non, je ne peux pas.

— Oh, Will! Essayez d'oublier!

Elle tendait vers lui des mains implorantes, les sourcils levés et les lèvres tremblantes.

— Je ne pourrai jamais oublier, — dit-il après un silence.

Alors elle essaya de lui faire dire que les choses finiraient par s'arranger et que, s'il n'avait pas la force de lui pardonner et de la serrer contre son cœur à présent, il le ferait plus tard. Il écouta son plaidoyer avec un visage impassible et fermé. Son attitude restait raide et digne, et Mavis avait l'impression que, quoi qu'il pût penser au fond, il avait résolu de le cacher sous une solennité impénétrable de ton et de manières.

— Will, vous voilà et je vous suis reconnaissante d'être venu... Mais... mais je trouve que vous êtes cruel avec moi. Surtout en songeant à ce qui s'est passé, j'espérais que vous me montreriez plus de bonté.

— Mavis, — dit-il, toujours solennel, — c'est le doigt de Dieu. — Et il répéta lentement cette phrase sur un ton qui devenait emphatique et pompeux. — C'est le doigt de Dieu. Si cet homme n'était pas mort de cette façon si soudaine et si impressionnante, je ne serais jamais revenu à vous. J'avais pris cette décision avant d'avoir lu le récit de l'accident dans les journaux. Autrement vous ne m'auriez jamais revu. Et maintenant tout ce que je peux vous dire c'est que vous et moi nous devons faire confiance à l'avenir. Je m'efforcerai de ne pas regarder en arrière et je vous demande de faire de même.

Il ajouta quelque chose, dans le même style ampoulé, sur la convenance qu'il y aurait probablement à ce qu'il fît abstraction de ses sentiments pour suivre les funérailles en sa qualité officielle de receveur des postes. On serait surpris s'il ne donnait pas au défunt ce témoignage de respect. Puis il quitta le parloir et s'adressa de nouveau à Mary.

Mavis l'entendit donner l'ordre de descendre de la salle des employés un lit de camp qui ne servait pas pour l'installer dans la cuisine. Il expliqua à Mary qu'il désirait dormir seul parce qu'il avait des douleurs rhumatismales et craignait de déranger sa femme si elles le prenaient la nuit. Et Mavis remarqua que sa voix conservait tout le temps un son parfaitement naturel.

Puis il descendit et, arrivé à la moitié de l'escalier, se remit à parler.

— Comment ça va miss Yorke? Est-ce que monsieur Ridgett est au bureau?

Et cette fois c'était absolument sa voix d'autrefois, plutôt

forte, prenant volontiers un ton de commandement mais exprimant pourtant beaucoup de bonne humeur.

En réfléchissant à la façon dont il se comportait avec elle et à celle dont il se comportait avec les autres, il lui parut qu'elle comprenait maintenant ses intentions. Elle serait tenue en disgrâce pendant longtemps peut-être mais les apparences seraient sauvegardées. Il ne fallait pas que le moindre souffle de médisance pût ternir la réputation du receveur de Rodchurch; il ne fallait pas que les gens curieux pussent jeter le moindre coup d'œil sur les coulisses de son existence. Et elle, sans qu'il eût jugé nécessaire de l'en instruire explicitement, devait l'aider à empêcher que quiconque, pas même cette pauvre misérable Mary, pût deviner que dans leur vie conjugale tout ne se passait pas de la meilleure façon possible.

IX

M. Barradine n'était pas mort intestat. La poste en eut la révélation brusque et sensationnelle sous la forme d'une lettre adressée à Mavis par messieurs Cleaver, les sollicitors d'Old Manninglea. Ces derniers l'informaient que l'étude de Londres qui s'occupait du testament de M. Barradine leur avait prescrit de se mettre en relations avec elle. Certains documents en effet, extraits de son acte de naissance, de son certificat de mariage, etc. allaient bientôt être requis. Et messieurs Cleaver seraient heureux de recevoir sa visite dans deux ou trois jours.

Mavis remit cette lettre à son mari lorsqu'ils se retrouvèrent au breakfast et il la lut lentement, l'air pensif.

— Qu'est-ce que vous croyez que ça veut dire, Will?

— Je crois que ça veut dire que vous êtes un des légataires.

— Oui? — Et elle retint sa respiration. — J'ai eu l'idée que ça pouvait bien être ça.

— Je ne vois pas ce que ça peut être d'autre.

Le visage de Dale s'était fermé et n'exprimait plus rien. Il avait pris sa grosse voix.

— Je peux aller là-bas voir monsieur Cleaver, n'est-ce pas?

— Oui, — dit-il. — Mais il faut que j'y aille avec vous.

— Quand pouvez-vous le faire? Il me semble que nous ne pouvons pas remettre cette visite.

— Non. Il ne faut pas nous mettre en retard d'une heure, si nous pouvons l'éviter. Je vais vous emmener là-bas cet après-midi.

Puis il finit son repas sans ajouter un seul mot et descendit. Mavis était toute vibrante d'émotion. Ses yeux étaient agrandis et brillants; il y avait une tache d'un rouge de coquelicot sur ses joues; elle brûlait de s'abandonner aux conjectures, de passer en revue toutes les possibilités qui s'offraient. Mais elle n'osait pas aborder ce sujet avec son mari en ce moment.

Bien que la ville de Manninglea ne se trouvât qu'à huit milles, il fallait faire tant de détours pour s'y rendre par chemin de fer que Dale loua un dog-cart à l'auberge du Chevreuil et y conduisit sa femme par la route.

Ils traversaient les bois et Mavis, jetant de temps en temps un coup d'œil sur le visage de son mari, s'aperçut qu'il était effroyablement sombre. Elle comprit que ses pensées avaient pris une direction malheureuse et elle se mit à bavarder sans trêve dans l'espoir de rendre ses méditations difficiles sinon impossibles. Mais ce qu'elle disait ne l'empêchait pas de penser elle aussi. Il lui semblait entendre au dedans d'elle-même un chœur invisible murmurant des mots indistincts et elle écoutait ces voix intérieures même quand elle semblait le plus occupée de ce que disait sa propre voix.

« M'a-t-il vraiment laissé de l'argent? Et combien? » Ces questions muettes se posaient perpétuellement. « Cent livres? Peut-être davantage. Il m'en a donné deux cents quand je me suis mariée. S'il m'avait laissé un gros magot? »

L'entrevue avec M. Cleaver ne dura pas longtemps bien qu'on y abordât des questions d'importance. Dale resta assis près du mur, son chapeau entre ses genoux, les yeux baissés. Mavis au contraire, sa chaise près de celle du sollicitor, parla avec une animation et une émotion qui ne cessèrent de grandir, au point qu'elle donnait l'impression d'être sur le point de se consumer sous l'effet de sa propre ardeur.

M. Barradine lui avait laissé deux mille livres qui devaient lui être versées libres de toutes charges. Le testament n'avait

pas encore été enregistré mais tout était bien en règle et il allait être homologué incessamment. Dès que ce serait fait on distribuerait tout de suite les legs secondaires et, puisque Mavis n'aurait aucune difficulté à donner toutes garanties aux exécuteurs quant à son identité, elle pouvait d'ores et déjà considérer cet argent comme se trouvant dans sa poche.

Puis M. Cleaver leur donna à entendre qu'il n'avait plus besoin d'eux et Dale, se levant lentement et les yeux toujours fixés sur son chapeau, parla pour la première fois et avec une raideur solennelle.

— Ce legs a été pour ma femme une grande surprise.

— Certes, — répondit le sollicitor en souriant, — mais certainement pas une surprise désagréable.

— Non, monsieur, bien sûr. Ma femme ayant été au service des Barradine depuis son enfance était tout naturellement de ceux auxquels devait songer monsieur Barradine s'il voulait faire du bien après sa mort à tous ceux qui étaient attachés de longue date à sa famille.

— Parfaitement, — approuva M. Cleaver.

— Will, — dit Mavis s'interposant, — il ne faut pas faire perdre son temps à monsieur Cleaver avec nos histoires. — Et elle eut un petit rire nerveux.

— Monsieur Cleaver, — dit Dale, l'air sombre, — m'excusera de désirer savoir ce qu'il en est en ce qui concerne les autres.

— Mon Dieu, je crois qu'il est encore prématuré de nous occuper de ce qui ne touche pas directement mistress Dale.

— Oui, — dit Mavis, gênée, — nous n'avons pas à demander des secrets.

— Voici tout simplement ce dont il s'agit, — reprit Dale avec une solide obstination. — J'espère bien que le défunt s'est montré également généreux envers ces parents de ma femme dont vous avez mentionné les noms, surtout sa tante, mistress J.-E. Petherick qui n'est plus jeune et à qui un peu d'argent ferait grand bien. Il y a aussi la cousine de ma femme, Ruby, qui gagne sa vie sur le continent en faisant de la musique. Elle apprécierait bien une pareille aubaine.

— Monsieur Dale, voici tout ce que je puis vous dire, et sans crainte de me tromper. Aucun de ceux qui ont les plus

petits titres à compter sur quelque chose ne pourra se trouver négligé par le testateur.

— Je vous remercie, monsieur. — Dale avait levé les yeux et, tout en continuant de s'exprimer de la même façon sentencieuse, il semblait observer de très près le visage de M. Cleaver. — A dire vrai ma femme et moi n'avions absolument aucune raison de nous attendre à être choisis spécialement pour recevoir des largesses du défunt. Au contraire, il n'a jamais été au pouvoir de ma femme de rendre les longs et fidèles services que d'autres ont rendus. Aussi, si un héritage nous arrivait alors que d'autres personnes de la tribu des Petherick, passez-moi l'expression, eussent été négligées, il nous serait difficile de profiter du préjudice qui leur aurait été causé, tout au moins sans faire causer dans la famille.

— Dans ce cas je m'empresse de vous rassurer. Il ne se passera rien de la sorte. Non! — Et ici le ton de M. Cleaver devint franchement enthousiaste. — C'est un beau testament. Vous en lirez tous les détails dans les journaux avant une semaine et vous serez d'avis que les critiques les plus difficiles n'y trouveront rien à redire. C'est un testament qui attirera sûrement l'attention de la presse.

— Alors, monsieur, je vous remercie encore une fois et vous souhaite le bonjour. Et encore une fois bien obligés pour la courtoisie avec laquelle vous avez écrit à ma femme et nous avez reçus tous les deux aujourd'hui.

— Bonjour.

M. Cleaver sourit et lui serra cordialement la main.

Ils prirent leur thé chez un pâtissier dans un silence complet et ils se trouvaient à moitié chemin de chez eux avant que Mavis s'aventurât à tirer son mari de son farouche et inquiétant mutisme.

— Will, — dit-elle, s'efforçant de paraître calme et confiante, — je n'ai pas vu tout de suite où vous vouliez en venir avec monsieur Cleaver et, si j'ai essayé de vous arrêter, c'est que j'étais dans tous mes états d'apprendre une pareille nouvelle. C'est tellement plus que je n'aurais jamais osé rêver!

Il ne répondit pas. Regardant attentivement les oreilles de son cheval et tenant les rênes avec l'attention conscien-

cieuse d'un cocher novice, il fit descendre à la voiture la pente qui conduit au Carrefour et tourna dans les bois.

— Non, mais j'ai bien vite compris ce qui vous traversait l'esprit. Vous vouliez vous assurer qu'il n'y aurait rien qui pût faire causer les gens. Pour moi, je ne crois pas qu'on eût rien remarqué même si j'avais été la seule à hériter.

Il continuait à ne rien répondre.

— Will, vous me laisserez prendre cet argent, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien. Il faut que j'y réfléchisse.

— Oui, mon chéri, mais vous y réfléchirez en homme raisonnable, n'est-ce pas? Pensez comme ça nous serait utile, à tous les deux! Bien que ça soit nominalement à moi, je considère que ça vous appartient tout aussi bien.

— Ça suffit. Ne parlez pas comme ça.

— Will, — et elle se rapprocha de lui, se blottit contre lui autant qu'elle pouvait le faire sans le gêner pour conduire, — vous m'avez dit que nous devions regarder l'avenir et non pas le passé. Ne vous mettez donc pas à y penser, au passé. Ce qui est fait est fait et nous avons bien le droit d'être heureux si nous pouvons.

— Ah! — Et il souffla avec mépris. — C'est ce que disaient les païens. Je croyais que vous étiez chrétienne.

— Je le suis, Will. Le Christ a prêché le pardon, oui, et le bonheur aussi.

— Je croyais qu'il avait prêché le remords du péché avant de prêcher le pardon et la paix. Mais laissons la religion; ne la mêlons pas à nos affaires. Ne parlez pas. Je vous dis que j'ai besoin de réfléchir.

— Très bien, mon chéri. Rien que ceci encore. Songez bien à ce que je vais vous dire. Maintenant qu'il est mort...

— Je vous ai demandé de vous taire.

— Et je vais le faire. Mais laissez-moi finir. Quelque élevés que soient vos sentiments, il ne peut être mal de prendre son argent maintenant qu'il n'est plus là.

— J'aurais voulu que son argent disparût avec lui. Que mes sentiments soient élevés ou bas, que je le laisse ou le prenne, ce legs maudit me fait penser à tout ce que je m'efforçais d'oublier.

W. B. MAXWELL

(Traduction MAURICE LANOIRE.)

(A suivre.)

LES SOUS-MARINS FRANÇAIS

PENDANT LA GUERRE

Un fait domine les opérations maritimes de la dernière guerre, c'est l'utilisation par l'ennemi d'un genre de bâtiments inconnu dans les campagnes navales d'autrefois : le sous-marin.

Cette utilisation n'a pas été inspirée par une tactique nouvelle : nous avons assisté à une simple reprise de la guerre de course, martingale que tentent de jouer, dans tous les temps, les combattants faibles sur mer contre des adversaires mieux préparés. Mais cette reprise de la guerre de course, nouvelle seulement dans les engins qu'elle employait, le sous-marin et la torpille, a accumulé des ruines sans nombre, causé des pertes humaines douloureuses, elle a pris bien vite ainsi un caractère d'horreur et frappé les imaginations à un point tel que, pour le grand public, la guerre sous-marine allemande, ce fut toute la guerre navale.

Il n'est pas besoin de souligner le caractère simpliste et inexact d'un jugement aussi rapide. La marine française a rendu au pays pendant la guerre des services trop ignorés : elle a par exemple, assuré la sécurité des transports de l'armée d'Orient, l'évacuation et la remise en ligne de l'armée serbe avec un dévouement et une habileté que nos alliés ont justement admirés : il n'a pas dépendu de nos états-majors et de nos équipages que leur audace et leur esprit de sacrifice fussent

utilisés aux Dardanelles en temps voulu et récompensés par une victoire dont on peut mesurer maintenant quelle eût été la portée. Enfin la lutte contre les sous-marins ennemis fut une merveille d'organisation et de ténacité; la France y a pris une part brillante et l'on ne sait pas généralement qu'à l'armistice les alliés avaient coulé 178 sous-marins allemands.

Tous ces faits d'armes seront un jour mieux connus : nous voudrions seulement tenter de répondre à tous ceux qui, devant les ravages des sous-marins allemands, se sont demandé : « Mais enfin qu'ont fait les nôtres »? Les nôtres ont bravement combattu dans des luttes silencieuses solitaires et tragiques où beaucoup de braves gens sont morts avec la fierté de l'audace malheureuse et quelquefois le regret de grandes besognes inachevées. Il nous a été donné de tenir entre nos mains les récits de marins qui ont entendu heurter contre les coques d'acier de leurs bâtiments les parois métalliques des mines sous-marines, glisser contre leurs bords les câbles des filets où l'adversaire voulait les paralyser : le destin a permis que nous puissions entendre les voix d'hommes revenus de profondeurs où jamais être vivant n'était descendu et où les avait précipités l'éperon d'un croiseur ennemi. C'est un beau chapitre de l'héroïsme français que nous voudrions essayer d'écrire; aussi émouvant que l'histoire du fantassin français dans son trou d'obus sur les champs boueux de Verdun ou de la Somme, ou celle de l'avion qui tombe en flammes comme un oiseau de feu.

PREMIÈRES OPÉRATIONS DANS LA MANCHE ET LA MER DU NORD

Dans le plan d'opérations préparé en vue d'une guerre contre l'Allemagne, il appartenait à nos forces navales de la Manche et de l'Océan de s'opposer à une attaque ennemie sur nos côtes. Depuis le régime de l'entente cordiale, deux dispositifs avaient été prévus, suivant que l'Angleterre venait ou ne venait pas se ranger à nos côtés. Dans l'un comme dans l'autre cas, les emplacements à occuper étaient sensiblement les mêmes, mais le rôle des unités affectées à ce devoir était

singulièrement différent. Si l'Angleterre nous prêtait son appui, c'était la lutte et la confiance immédiate dans la victoire. Si nous étions seuls, c'était, comme l'a dit le Commandant Vedel dans son livre pittoresque sur nos *Fronts de mer*, la marche au sacrifice.

Or nos forces navales, réunies à Cherbourg le 2 août 1914 sous les ordres de l'amiral Rouyer et sous la dénomination de deuxième escadre légère, reçoivent le 3 août à 2 heures du matin un radiogramme leur ordonnant d'aller s'opposer par les armes au passage de la flotte de guerre allemande. A ce moment l'on ne sait rien en escadre des intentions de l'Angleterre et l'on prend le dispositif basé sur le cas où elle ne bouge pas. C'est donc avec la certitude d'aller à la mort que nos six vieux croiseurs, *Marseillaise, Condé, Amiral Aube, Gloire, Dupetit Thouars et Gueydon*, partent de toute leur vitesse (21 nœuds) le 3 août à 3 heures du matin à la rencontre des seize cuirassés des deuxième et troisième escadres allemandes qu'un renseignement parvenu à Paris le 2 au soir signalait comme groupées et prêtes à appareiller à l'embouchure de l'Elbe.

A cette énorme masse de seize cuirassés, où la machinerie et l'artillerie allemandes avaient placé leurs derniers perfectionnements, nous opposions en plus des six vieux croiseurs énumérés ci-dessus, trois escadrilles de torpilleurs (19 bâtiments) et trois escadrilles de sous-marins (22 bâtiments). C'étaient les première et troisième escadrilles basées à Cherbourg et composées des sous-marins ci-après : *Archimède, Watt, Floréal, Pluviôse, Berthelot, Thermidor, Giffard, Prairial, Fructidor, Germinal, Ventôse, Amiral Bourgois, Franklin, Mongolfier*, avec pour divisionnaires, les torpilleurs *Francisque, Fauconneau* et *Sabre*.

La deuxième escadrille basée à Calais comprenait les bateaux suivants : *Frimaire, Mariotte, Brumaire, Newton, Euler, Volta, Nivôse, Foucault*, avec les torpilleurs *Escopette* et *Durandal*, comme divisionnaires. Naturellement cette escadrille prit la garde dès le lever du jour le 3 août au large de sa base, première ligne bien ténue d'observation placée en avant de l'escadre qui venait de Cherbourg.

Comme les croiseurs français avaient une artillerie totalement inférieure à celle des cuirassés allemands trois fois plus

nombreux, il était à présumer qu'ils seraient coulés avant d'avoir pu leur faire aucun mal. Toute la mission qui consistait à faire payer le plus cher possible ses succès à l'ennemi retombait donc sur cette poussière de petits bâtiments, torpilleurs, et sous-marins, qui allèrent tendre au large du cap Gris Nez la toile d'araignée, bien légère, aux mailles bien larges, où ils se proposaient sans hésiter ni murmurer d'arrêter la flotte de haute mer allemande.

De 3 heures du matin le 3 août, à 10 heures du soir, toute la deuxième escadre légère resta dans l'incertitude sur l'attitude de l'Angleterre. Les sous-marins de Calais, à la tombée de la nuit, furent relevés par les torpilleurs sans avoir rien vu dans leurs périscopes. Mais à 10 heures du soir sur les antennes de T. S. F. grésillait une dépêche que l'on traduisait aussitôt : « Marine Paris à Amiral *Marseillaise*. Vous pouvez communiquer avec Commandant forces anglaises ». La nuit dut sembler merveilleuse à nos marins, et dans la matinée, à toute allure, survenait un grand destroyer anglais conduisant un officier d'État-Major à bord de la *Marseillaise*. A 2 h. 30, le 4 août, l'Amiral recevait l'avis d'avoir à se conformer à la deuxième éventualité du plan d'opérations : la collaboration loyale franco-britannique commençait.

Dès lors, dès le 4 août, finissait pour nos sous-marins le seul genre de guerre auquel on avait eu jusque-là la prétention de les préparer, à savoir la guerre d'escadres. Les Anglais devaient trouver ultérieurement à Heligoland et au Jutland l'occasion de remplacer par des expériences pratiques les hypothèses étudiées dans nos manœuvres du temps de paix. Le résultat de ces expériences est bien simple : dans la zone de combat où s'affrontent des escadres adverses, zone sillonnée en tous sens par des destroyers et des croiseurs aux allures de trains rapides, où la fumée des explosions et des incendies rend confuses les silhouettes des navires les plus connus, le sous-marin ne peut rien faire logiquement que d'être coulé tôt ou tard par l'éperon de quelque navire ami ou ennemi.

Les sous-marins allaient avoir à faire désormais uniquement du blocus et du forcement de blocus. Nous allons voir comment ils s'y sont employés.

Ces opérations eurent pour théâtres principaux la mer

Adriatique et les détroits des Dardanelles. Nous disons principaux, parce que le pavillon britannique ne fut pas le seul à flotter en mer du Nord en vue des côtes allemandes. A l'automne de 1914, les sous-marins anglais, sous la direction supérieure du Commodore Keyes, devenu fameux depuis lors par le succès de ses brillantes opérations contre Zeebruge, se montrèrent particulièrement actifs et mordants. L'Amirauté britannique nous proposa de nous associer à ces expéditions. Le bâtiment choisi primitivement fut le *Gustave Zédé*, mais, des avaries le rendant indisponible, l'amiral Favereau, commandant la deuxième escadre légère, hâta les préparatifs de l'*Archimède* et le 29 novembre lui donna l'ordre d'appareiller le lendemain 30 pour Douvres et Harwich où il devait se mettre aux ordres du Commodore Keyes.

Dans ses instructions, l'Amiral écrivait au Commandant : « Dans vos opérations de guerre, votre objectif essentiel est d'attaquer des grands bâtiments; mais, à moins d'instructions contraires impératives de l'autorité anglaise, auxquelles vous aurez alors à vous conformer, j'estime que vous ne devriez pas, s'il s'en présente une dont vous estimeriez les chances de succès très sérieuses, laisser passer volontairement l'occasion de lancer une torpille sur un bâtiment de moindre importance, jusque et y compris les torpilleurs d'escadre ».

Le 20 décembre, l'Amiral recevait du commandant de l'*Archimède* un télégramme lui rendant compte que le bâtiment venait de rentrer à Harwich le 19, après une croisière de cinq jours devant Tershilling et Heligoland. A l'aller, tout s'était bien passé et l'*Archimède* s'était trouvé le 17 au poste qui lui était assigné. Il avait vu de loin la fumée de quatre navires, hors de portée, et à ce moment avait constaté une avarie très grave : la cheminée du moteur à vapeur de surface était bloquée, et toute plongée devenait impossible. Si la mer eût été à cette époque infestée de sous-marins allemands, comme elle le devint par la suite, cette avarie aurait pu avoir des conséquences tragiques. Avec une énergie qui leur fait honneur et qui mérita justement les éloges de leur chef, le commandant et l'équipage ramenèrent leur bâtiment en faisant en surface, par les dures intempéries de décembre, une traversée de 150 milles, soit près de 300 kilomètres.

Cette expérience confirma les critiques adressées, dès le temps de paix, au moteur à vapeur employé comme moteur de surface. On en citerait d'autres exemples : le 13 décembre 1915, en Adriatique, l'*Ampère* était empêché de plonger à 3 milles de la côte ennemie pour ne pouvoir fermer le panneau de sa cheminée. Il n'échappa aux vues de l'adversaire que grâce à un temps très bouché. Nous supportions le résultat des hésitations, des défiances avec lesquelles nous avions tardé en France à adopter et à développer les moteurs Diesel à huiles lourdes de pétrole. L'Allemagne les avait perfectionnés d'une façon splendide, et ce fut grâce à la robustesse de ses moteurs qu'elle parvint à faire passer ses submersibles, dès le mois de mai 1915, *directement de la mer du Nord à la Méditerranée.* Pendant quelque temps, l'opinion française mal informée, mal dirigée comme toujours pendant cette guerre, attribua à des complicités mystérieuses ces tours de force qui la surprenaient; c'étaient soit des dépôts de mazout le long de nos côtes, soit des vaisseaux fantômes que le sous-marin rencontrait à des rendez-vous fixés en plein océan. La vérité était moins cinématographique; les Boches avaient des moteurs robustes, et pour augmenter leur provision de combustible, ils avaient simplement converti en soute à mazout une partie de leurs water ballasts.

Pendant ce temps-là, nos submersibles, dès qu'ils tentaient quelque épreuve d'endurance, étaient obligés de rester de longues semaines en réparation dans les arsenaux. Quand ils redevenaient disponibles, leurs officiers demandaient à s'entraîner mais aussitôt s'élevaient mille difficultés. Il y avait tant de monde à prévenir quand un sous-marin français sortait, afin d'éviter les méprises! Patrouilleurs de tous genres, marins, aériens, sous-marins français et anglais, bientôt italiens, vaisseaux de guerre en mouvement, et toutes les précautions possibles n'empêchaient pas les incidents. Par exemple, le 21 décembre 1915, le *Foucault* reçoit quelques coups de canon du *Bixio.* Le *Papin* se fait encadrer deux fois par des canons alliés, le 5 juillet 1915 et le 2 juin 1916.

NOS SOUS-MARINS EN ADRIATIQUE

Le « Curie » à Pola.

Tout cela n'était pas pour favoriser l'entraînement des équipages, mais leur audace, comme nous allons le voir, pouvait réparer, dans toute la mesure où les fautes se réparent, les infériorités dues au matériel et à la tactique du temps de paix.

La plupart de nos sous-marins passèrent en Méditerranée à la fin de l'année 1914 et au printemps de 1915. A ce moment, leur base principale était Bizerte. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir quelles difficultés présentait à cette époque un raid de submersibles en Adriatique. Du canal d'Otrante, talon de la botte italienne, à Pola, principale base autrichienne, il y a environ 600 kilomètres. La côte élevée, abrupte, bordée d'îles que séparent des chenaux étroits, était à l'ennemi; elle lui offrait de multiples refuges pour des bâtiments de surveillance. La côte ouest, basse, sans mouillages ni ports, appartenait à une puissance neutre et jusqu'au 23 mai 1915 nos vaisseaux de guerre ne pouvaient y aborder sans se faire désarmer. Par suite, le dernier point de départ pour une expédition de sous-marins contre Pola était, en 1914 et pendant les premiers mois de 1915, Corfou et les îles voisines situées à plus de 700 kilomètres de Pola. C'était donc en fin de compte le poids mort d'un voyage de 1 400 kilomètres qui chargeait toute expédition contre le grand port autrichien.

Et cependant, tant que la flotte autrichienne n'était pas détruite, nous étions tenus de monter dans le canal d'Otrante la garde la plus vigilante et la plus pénible. De cette veille dépendait la sécurité de tous nos mouvements en Méditerranée, de nos liaisons avec les Indes, avec l'Algérie, avec le corps expéditionnaire d'Orient. La Marine française a assumé, presque à elle seule, cette tâche jusqu'à l'entrée en guerre de l'Italie, et pour l'avoir menée à bien, au prix de fatigues et de dangers dont elle ne s'est jamais plainte, elle a acquis une grande part dans le mérite de la victoire finale.

Si elle n'eut pas la satisfaction de détruire ces forces orga-

nisées de l'ennemi qu'elle rechercha dès le mois d'août 1914, la Marine ne renonça pas à aller leur imposer le combat dans les ports mêmes où elles s'abritaient.

Le seul bâtiment qui pouvait déjouer les précautions d'un ennemi sur ses gardes était le sous-marin; toute escadre eût été éventée dès le canal d'Otrante par des bâtiments légers en grand'garde qui auraient prévenu par T. S. F. le gros des forces ennemies. Mais nos sous-marins n'avaient pas un rayon d'action suffisant pour pouvoir exécuter par leurs seules forces le voyage d'aller et retour, en gardant assez de combustible pour assurer leur liberté d'action pendant plusieurs jours au contact immédiat de l'ennemi. Il fallait les remorquer sur la moitié au moins du parcours, pour ménager leurs provisions, et il devenait difficile dès lors de tenter une expédition avec un assez grand nombre de submersibles : il aurait fallu un nombre de bateaux de surface qui aurait eu de la peine à passer inaperçu et qui aurait peut-être détruit les chances de surprise, c'est-à-dire les meilleures chances d'un submersible au combat.

C'est sans doute pour ces raisons que le Commandant en chef tenta l'entreprise avec un seul bâtiment, le *Curie*. Celui-ci était commandé par un officier de la plus haute valeur intellectuelle et morale, le lieutenant de vaisseau O'Byrne. Dès le mois d'octobre à Bizerte, cet officier avait commencé, sans ordres, à préparer son sous-marin pour cette besogne de forceur de blocus qu'il était impatient de lui voir assigner. Il avait protégé par des gardes métalliques tous les appareils qui dépassent la coque d'un sous-marin, gouvernails, hélices, etc., et où peuvent se prendre les mailles d'un filet. Comme cette innovation ajoutait du poids à son bâtiment il avait allégé la quille, débarqué plus d'une tonne de matériel. Malgré cela le *Curie* était encore trop lourd.

Le 15 décembre 1914, O'Byrne prend à Malte les ordres du Commandant en chef qui se résument à ceci : « Attaquer toute force navale ennemie dans les parages de Pola. Ne tenter de rentrer dans ce port qu'après s'être assuré qu'aucun navire de guerre ne se trouvait dans la baie de Fasana ».

Bornons-nous maintenant à citer le rapport du commandant O'Byrne : « Vers 4 heures de l'après-midi, le 16, pris la remorque du *Jules Michelet*, navigation bonne, très beau temps.

» Le 18, vers 2 heures du matin, à environ 20 milles au delà de l'île Pelagosa, largué la remorque et fait route pour se rapprocher des îles Dalmates, de façon à rectifier le point dans l'après-midi avant de se rapprocher de la pointe sud de l'Istrie. Temps légèrement brumeux, mais beau, mer belle. Toutes les dispositions étaient prises pour une plongée rapide. Tous les hommes en bas à leur poste; seul un veilleur et moi sur le pont. Tous les ballasts pleins sauf les centraux.

» Vers 9 heures du soir à 3 ou 4 milles de la pointe sud, incliné la route vers l'ouest pour aller stationner à 15 milles environ dans le sud de Pola. Nuit très obscure sans lune. Dans le trajet, rencontré un contre-torpilleur très proche, plongé très rapidement. Toutes les dispositions étaient prises à l'avance et en particulier les ballasts pleins. La disparition du *Curie* a été extrêmement rapide. J'ai eu cependant l'impression, au moment où le kiosque non encore tout à fait immergé faisait un fort remous, que le contre-torpilleur à 50 mètres, tout au plus, du *Curie* diminuait de vitesse. Je note l'impression de la diminution de vitesse du contre-torpilleur, sans en tirer de conclusion; je la rapprocherai d'un autre fait survenu quelques heures plus tard. Ce contre-torpilleur n'a cependant montré aucun signe d'hostilité, aucun éclairage par projecteur, aucun coup de canon. A-t-il eu l'impression d'un sous-marin s'immergeant?

» Le 19 décembre vers 8 heures, j'ai pu me situer à environ 4 à 5 milles de Pola. Vers le même moment un cuirassé que je crois pouvoir affirmer être du type *Radezwky* rentrait à Pola. Ce cuirassé rentrait-il à Pola averti par le torpilleur rencontré la nuit? En notant la coïncidence des deux faits, j'ai cru au début que, aperçu la veille au soir, j'avais été signalé à Pola et que les cuirassés aussitôt leurs feux allumés étaient rentrés à Pola. A la réflexion, je ne le crois pas. Nous étions un samedi, veille de la semaine de Noël; il est plausible de croire que les Autrichiens ont ramené de Fasana ce jour-là leurs bâtiments pour fêter Noël, fête particulièrement aimée des Autrichiens.

» J'ai circulé ce jour-là et le lendemain dans le voisinage immédiat de la jetée de Pola sans constater aucune surveillance particulièrement active.

» Après deux jours passés en contact intime avec l'ennemi, près d'un port de guerre, obligé de plonger très rapidement, par conséquent d'avoir tout l'équipage aux postes de plongée, tous les ballasts pleins à l'exception de deux, le commandant seul sur le pont, ce qui est impossible sur un sous-marin à vapeur à cause de la cheminée à rentrer et du panneau qui la recouvre à fermer, je puis affirmer, ce qui était admis par beaucoup d'officiers, que le sous-marin à vapeur est une hérésie.

» Le 20 décembre vers 3 heures fait route sur Pola. Le premier barrage a été passé vers 11 h. 30 sans le moindre incident. A peine a-t-on perçu un très léger grattage sur la coque. En passant le deuxième une filière d'acier s'engage dans le gouvernail babord milieu. »

Les notes ci-dessus sont le commencement d'un rapport que le commandant O'Byrne préparait à son retour de captivité lorsque la mort vint l'interrompre au point où nous en sommes restés. Le premier maître Chefnoury, patron du *Curie*, qui en apporta la copie à l'État-Major général, ajoute : « Je me permets d'avancer que ces notes sont écrites d'une main fatiguée et que le commandant a fait un gros effort pour écrire quelques pages d'un rapport qu'il n'a pu achever. »

Il était environ 11 h. 45 lorsque se produisit l'arrêt du bâtiment. Pendant cinq heures le sous-marin va se débattre. Le premier maître Chefnoury va nous raconter cet après-midi tragique.

En manœuvrant pour faire dégager le gouvernail que le commandant jugeait pris, un fort craquement, entendu par les hommes de l'arrière, fit présumer que la filière garde, placée à Malte pour préserver la cage du gouvernail, était cassée ou désemparée de ses attaches. Un peu plus tard l'hélice babord était prise.

« Avec un complet sang-froid, toutes sortes de manœuvres furent ordonnées et exécutées dans le plus parfait silence comme à l'exercice; changements d'immersions, pointes différentes souvent excessives, en transportant du matériel d'un bout à l'autre du sous-marin, variations de vitesse, etc. L'une de nos pointes dépassa 30°. C'est à peine si quelques accoreurs... de la batterie craquèrent, l'épontillage ne bougea pas. Les

moteurs électriques donnèrent un rendement que l'on n'aurait pas osé leur demander même en essais. »

« Dès que les hommes baissent la tête, ajoutent deux autres rescapés du *Curie*, et font le moindre effort, ils s'endorment car l'acide carbonique envahit les fonds du bâtiment; les efforts auxquels se sont livrés les hommes, avec le déplacement de poids, en ont considérablement augmenté la production, le chien est déjà mort. »

« Je dois dire hautement, reprend Chefnoury, que dans cette période d'acharnement à nous dégager, à aucun moment il ne se fit entendre à bord aucune plainte, aucune parole d'angoisse.

» Par une de nos pointes où notre étrave sortit de l'eau les Autrichiens s'aperçurent de notre présence dans leur port. Ils tirèrent quelques coups de feu, entendus de l'intérieur, mais qui n'atteignirent pas la coque sous-marine; un peu plus tard ils déversèrent sur le *Curie* des chaînes et des ferrailles.

» Au bout de cinq heures de manœuvres infructueuses, le commandant fit prendre une dernière fois les densités et la pression restante aux accumulateurs d'air. Nos ressources étaient épuisées. Se laissant reposer sur le fond (40 mètres), le commandant ordonna de détruire tous les documents secrets et confidentiels, puis il décida de tenter de sauver l'équipage en ordonnant les dispositions pour que le bâtiment ne tombât pas entre les mains des Autrichiens.

» En raison de la première hostilité marquée par l'ennemi lors de notre apparition, il était à présumer que cette hostilité se marquerait encore plus fort lorsque nous ferions surface...

» Une bouée de sauvetage fut délivrée à chaque homme.

» Sitôt en surface, la mitraille fait rage. Le kiosque est atteint plusieurs fois; le panneau Diesel déformé.

» — *Ouvrez les panneaux et évacuez.* »

» Les panneaux avant et arrière s'ouvrent aisément et l'équipage évacue par ces deux panneaux.

» Un obus éclate dans le poste central. Je crois d'abord le commandant blessé. C'est seulement sur le pont qu'il devait être atteint d'un éclat d'obus à l'épaule gauche.

» Le bord vide du personnel, j'ouvre sous les yeux du commandant la vanne de drain du poste central, l'eau rentre à flots, puis je monte par le kiosque pendant que le comman-

dant monte par le panneau avant. Le sous-marin s'enfonçait déjà.

» Debout et fier sur le pont avant, le commandant dit un dernier adieu à ses hommes : « Courage mes enfants, c'est pour la France... » et le glorieux *Curie* s'enfonçait sous ses pieds bien normalement comme pour une plongée d'exercice. »

Le feu des Autrichiens cesse. Leurs embarcations recueillirent l'équipage qui fut distribué sur divers bâtiments.

Le fait d'armes du *Curie* à Pola le 20 décembre 1914 est de ceux qui honorent à jamais une Marine, car il réunit les plus belles qualités qui font les hommes grands et les nations glorieuses dans l'histoire, audace réfléchie dans la conception, science consommée, lucidité froide dans l'exécution, et esprit de sacrifice absolu devant la fortune adverse.

Le « Papin ».

Après cet insuccès le commandement comprit qu'il était trop tard ou trop tôt pour recommencer contre Pola, trop tard parce que toute la moitié supérieure de l'Adriatique, peu profonde, se couvrait chaque jour de champs de mines nouveaux, trop tôt parce que l'on voyait se rapprocher le moment ou l'Italie enverrait sa brillante Marine s'associer à la nôtre et nous ouvrirait ses ports en alliée. Cette intervention se produisit le 23 mai 1915, et notre État-Major organisait aussitôt à Brindisi une flottille comprenant deux escadrilles de torpilleurs et une escadrille de sous-marins.

La place nous manque pour insister autant qu'il conviendrait sur les opérations de cette flottille de l'Adriatique, mais, après avoir parcouru plusieurs centaines de rapports fournis par elle sur les croisières de ses sous-marins, nous avons peut-être le droit de dire combien il faut admirer la somme d'efforts qu'ils ont fournie, la vigueur intellectuelle physique et morale dont tous, officiers et hommes, faisaient preuve, la masse de renseignements qu'ils ont rapportée sur l'ennemi et la gêne certaine qu'ils ont imposée à l'adversaire. Voici quelques-uns de leurs plus brillants faits d'armes.

Le 9 septembre 1915 le *Papin* attaque seul une flottille de quinze torpilleurs autrichiens et en coule un à l'ouest

de Sebenico. Il était commandé par le lieutenant de vaisseau (aujourd'hui capitaine de frégate) Jean Cochin, frère de cet héroïque capitaine Augustin Cochin, un de mes camarades de l'école des Chartes et du XXe corps, tué le 8 juillet 1916, « exemple vivant des plus hautes qualités militaires », dit sa quatrième citation à l'ordre de l'armée. Le commandant Cochin, du *Papin*, comme le faisait son frère, joint la modestie la plus simple à l'audace la plus intrépide. A propos du torpilleur qu'il a touché il écrit : « Le succès est probable, il n'est pas absolument certain puisque je n'ai pas vu couler le torpilleur, mais la torpille a frappé le but ». En fait le succès fut confirmé quelques jours après par des prisonniers d'un autre bâtiment.

Faisant une croisière deux mois auparavant dans les mêmes parages, le commandant Cochin avait rencontré un champ de mines nouvellement posées. Il commença par en détruire un certain nombre avec son petit canon de 37, d'abord d'assez loin, puis à 50 mètres, afin de ménager ses munitions. Quand il ne lui resta plus qu'un seul obus, il avait encore quatre mines; sans hésiter le commandant les prit en remorque; mais les orins coupaient la remorque. Le commandant va alors à la nage avec deux hommes limer les orins et ramène les mines à Barletta. Le commandant du port de Barletta fut peut-être très heureux de revoir le commandant Cochin, mais quant au cadeau qu'on lui rapporait, il préféra le décliner, disant qu'il n'était pas outillé pour rendre les mines inoffensives. Le commandant Cochin les reprit avec lui le lendemain et les ramena à Brindisi.

Dès le mois de décembre 1915 l'ennemi réagit avec vigueur et méthode contre nos attaques, comme le prouve cette croisière du *Fresnel* devant le cap Planka, le 19 décembre 1915.

A 9 h. 27 notre sous-marin torpille sans succès un torpilleur ennemi : trente-cinq minutes après, la poursuite commence d'abord par un, puis par cinq autres torpilleurs. A un signal donné les torpilleurs se sont mis à remorquer par groupe de deux des filets ou des grappins. Vers 15 heures, soit quatre heures et demie après le lancement, le sous-marin était parvenu à mettre les torpilleurs derrière lui, lorsque à 15 h. 48 il entend un choc violent à tribord, c'est un avion

qui a repéré notre bâtiment. Plongé à 20 mètres, « sept minutes après nouveau choc, écrit le commandant, celui-ci très violent, le bâtiment vibre, on a l'impression que la coque a pu être touchée; trois minutes après une troisième bombe. Puis silence. A 16 h. 34, nos matelots commençaient à se croire oubliés lorsqu'ils entendent des balles de mitrailleuses frapper l'eau au-dessus d'eux et presque aussitôt une nouvelle bombe très proche suivie d'une nouvelle rasade de balles de mitrailleuse. » Vers 18 heures la poursuite cessait, elle avait duré sept heures quarante-cinq, on retrouva en rentrant à Barletta des morceaux de bombes et des balles sur le pont, et le brave commandant Jouen termine en disant : « Le personnel a été admirable... Quoique chacun ait eu conscience du danger couru, la gaieté n'a cessé de régner à bord ».

La « Circé ».

Le 13 janvier 1916, le *Foucault*, commandant Le Maresquier, torpille devant Cattaro un croiseur autrichien du type Novara; on lui réplique, sans qu'il soit touché, par trois bombes et une torpille.

Le 4 mai 1916, le *Bernouilli*, commandant Audry, lance à cent mètres sur un grand torpilleur ennemi et le coule.

Mais l'ambition de tout commandant de sous-marin était de torpiller un sous-marin ennemi. Il ne se passait pour ainsi dire pas de croisière sans qu'un de nos submersibles en vît un; il indiquait aussitôt à tous par T. S. F. sa position, sa route, ses caractéristiques principales et ces renseignements étaient infiniment précieux aux bureaux qui les centralisaient. Grâce à eux, chaque jour, le service de renseignements de la direction de la guerre sous-marine publiait et distribuait partout une carte où étaient répérés tous les sous-marins signalés vingt-quatre heures avant. Mais pour réussir à torpiller un sous-marin ennemi avec le matériel que nous avions, relativement lent à se mettre en plongée et lent à se mouvoir en immersion, il fallait le *hasard*, la chance d'être à l'affût juste sur la route d'un sous-marin ennemi en surface à une distance de lui comprise entre 100 et 500 mètres et sous un angle permettant de lancer. Si toutes ces conditions n'étaient pas réunies à la fois,

il n'y avait rien à faire qu'à essayer de préciser la route et la vitesse d'un petit point que l'on voyait bouger à la surface : le kiosque du sous-marin.

Cette réunion de chances exceptionnelles, un de nos sous-marins l'obtint du destin, ce fut la *Circé*.

Ce bâtiment était à l'affût le 24 mai 1917 lorsqu'il vit à 11 h. 7 un sous-marin ennemi. A 11 h. 21 le commandant de Cambourg fait feu sur lui à la fois avec ses deux tubes avant à 250 mètres environ. Entre douze et quinze secondes après une explosion nette et sèche se produisit. « Je n'ai pas la vue à cet instant précis, écrit cet officier dans son rapport, mais quelques secondes après je vois un nuage de fumée qui occupe le champ du périscope. Je garde la vue jusqu'à 11 h. 23 et ne revois plus le sous-marin. L'explosion a été nettement entendue par tous à bord et M. l'enseigne de vaisseau Reboul, officier en second à qui j'ai passé le périscope, a constaté les mêmes effets que ceux décrits. J'estime donc que le sous-marin a coulé sur place. » Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que nous perdions ce récit, car déjà à 10 h. 50 le commandant avait vu au périscope un avion. « Celui-ci, ajoutait-il, fait dans le périscope l'effet d'une parcelle de noir de fumée. » Cet avion ne s'était pas éloigné assez pour ne pas apercevoir le nuage de fumée causé par la déflagration de la torpille. Il revient à toute vitesse à 11 h. 23, deux minutes après le torpillage, il lance sur la *Circé* une bombe qui est bien près de lui faire payer cher son succès. « A 11 h. 23 une explosion violente au-dessus du bateau le fait vibrer de l'avant à l'arrière. Je commande la descente rapide à 35 mètres, le bâtiment descend trop vite et en pointe positive de 7°... l'arrière jusqu'à 40 mètres. Le quartier-maître de timonnerie Cabic me prévient que la barre ne donne aucun effet d'évolution. Brusquement vers 11 h. 25 le bâtiment fait un bond jusqu'à 25 mètres et tout revient en ordre normal. »

Un jour devait venir où la *Circé* ne rentrerait pas, frappée à son tour; nous avons perdu en Adriatique, le *Curie*, le *Monge*, le *Fresnel*, le *Foucault*, le *Bernoulli*, la *Circé*. Pour le *Monge*, le *Fresnel* et le *Foucault*, les équipages purent pour la plus grande part échapper à la mort, mais non à la captivité. A l'aide de leurs récits, quand ils revinrent d'Autriche après l'armistice, nous pouvons reconstituer, dans leur diversité, l'image des

périls si multiples que bravaient les sous-marins. Nous rapporterons seulement trois scènes de drame, un échouage, un abordage pendant un combat de nuit, et enfin un bombardement par avion.

Le « Fresnel ».

Voici l'échouage. Parti de Brindisi le 4 décembre 1915 pour une croisière entre Antivari et Durazzo, le *Fresnel* touche le matin du 5 décembre vers 2 h. 30 sur un banc de sable non loin de Saint-Jean de Médua. Toutes les manœuvres sont tentées pour se dégager, mais elles sont inutiles, car la marée a baissé d'un mètre. Au jour un aéroplane vient reconnaître le bâtiment : il est reçu à coups de mousqueton et avec le canon de 37.

L'équipage débarque sur la plage avec le canot berthon. Les officiers et le patron quittent le bord au dernier voyage de l'embarcation ; à ce moment s'approche un patrouilleur ennemi. Arrivé à 4 ou 500 mètres, il tire d'abord à blanc puis à obus en visant la coque du *Fresnel.*

Les hommes sont groupés sur un îlot de sable séparé de la terre ferme par une rivière de 1 mille et demi de large où il y a un fort courant. A 9 heures le commandant décide d'envoyer le berthon de l'autre côté avec quelques hommes pour tâcher d'avertir les alliés à Saint-Jean de Médua; le patron Le François, le quartier-maître électricien Ducerne, le maître torpilleur Judet, le breveté électricien Ropers, l'ordonnance (cuisinier) Prota y embarquent. Aussitôt que le canot est en route, le torpilleur autrichien commence à le canonner ; un obus éclate sur l'étrave et blesse Prota mortellement, Ducerne se jette à l'eau et disparaît, Judet et Ropers se sauvent à la nage sur un ilôt, le patron se couche dans le berthon qui dérive vers le large où il est recueilli avec le blessé par le *Navarra.*

Plusieurs bâtiments ennemis ont rallié, le *Warasdiner,* le *Hussard* et de petits torpilleurs; leurs vedettes armées de mitrailleuses entourent l'îlot des naufragés; un parlementaire s'approche d'eux par derrière l'épave du *Fresnel,* leur crie trois fois : « Rendez-vous » et se sauve aussitôt. Les Français refusant de se rendre, le feu est ouvert sur eux et sur le sous-marin. Ce dernier est démoli complètement à coups de canon,

trois ou quatre obus sont tirés sur l'îlot mais ricochent sur le sable sans éclater. L'ennemi attaque surtout à la mitrailleuse et au fusil, les nôtres répondent à coups de mousqueton. Le quartier-maître mécanicien Wolf reçoit une balle. Alors les hommes se rendent, voyant toute résistance inutile, Julien et le second maître Rannou jettent les armes dans l'eau. Le canot du *Warasdiner* vient chercher tout le monde. Nos marins sont bien traités sur ce bâtiment, les officiers sont reçus au carré. La flottille fait route sur Cattaro; quand ils franchissent la passe, un officier allemand qui les regarde passer du bout de la jetée les insulte et les traite de « cochons ».

Le lendemain, le quartier-maître tué est enterré avec les honneurs militaires; une délégation française et une autrichienne suivent le cercueil; des couronnes sont offertes, une par les marins autrichiens, une par les marins allemands et une par le vaisseau amiral avec l'inscription : « A nos ennemis galants ».

Le « Monge ».

Le même mois de décembre 1915 ne devait pas s'achever sans endeuiller la marine française d'une autre douloureuse perte. Le 29, dans un combat de nuit devant la pointe Platamone, le *Monge* était éperonné et coulé par un croiseur autrichien, l'*Heligoland*. Je laisse la parole au lieutenant de vaisseau Appell, officier en second du *Monge*, qui va nous raconter la fin de son bâtiment et celle de son chef le lieutenant de vaisseau Roland Morillot.

« Pendant la nuit du 28 au 29 nous marchions à petite vitesse et rechargions nos batteries, lorsque à 2 h. 15, pendant mon quart, alors que nous nous trouvions à 15 milles au sud de Cattaro, j'aperçus un groupe de bateaux dans le nord-ouest. La nuit était claire, ces bateaux pouvaient être à deux ou trois milles. Je mis aux postes de plongée et vins à droite de façon à présenter l'arrière à l'ennemi; en agissant ainsi je diminuais la visibilité du bateau et gagnais le temps pour la plongée. Presque aussitôt le commandant vint sur le pont; après lui avoir montré le groupe de bateaux, je descendis. L'appel des ouvertures était déjà fait, ce dont je prévins le commandant. Deux minutes environ après, le commandant fit ouvrir les

remplissages, puis deux minutes et demie après commanda 8 mètres d'immersion, les deux moteurs 400 ampères en avant. La pesée était bonne, le commandant vint à 5 mètres et prit vue au périscope de nuit. Peu après il commande : « Desserrez les freins »; il avait par conséquent l'intention de lancer une torpille. Quelques secondes plus tard il commande 20 mètres; on avait à peine eu le temps de manœuvrer les barres de plongée quand nous fûmes abordés. Le choc fut très violent. Une forte voie d'eau se produisit au kiosque; le commandant et l'homme de barre sautèrent en bas et je fis fermer le panneau de sécurité. Nous avions embarqué une assez grande quantité d'eau. Aussitôt après l'abordage le bâtiment prit une pointe bas très forte. Le commandant donna l'ordre de chasser partout et mit les machines en arrière, 400, 600 ampères. Une seule machine partit, les plombs de l'autre ayant sauté. A ce moment nous avions atteint une grande profondeur (60 mètres) et descendions toujours. »

Un autre rescapé, le quartier-maître mécanicien Guibbal ajoute ici : « La coque craquait de toutes parts. Nous voyant perdus, avec mes camarades nous entonnâmes la *Marseillaise.* »

Reprenons le rapport du commandant Appell.

« Le commandant largua les plombs de sécurité. Le bâtiment prit aussitôt une pointe haut très forte; les plombs des accumulateurs sautèrent, l'éclairage s'éteignit partout. Pendant quelques secondes nous ne nous en aperçûmes pas au poste de manœuvre qui restait éclairé par la lampe témoin du compas Sperry. L'équipage se croyant perdu cria : « Vive la France! » je fis alors allumer l'éclairage de sécurité et criai : « A vos postes, nous remontons. » Pendant tout ce temps le commandant, parfaitement calme, regardait les manomètres et les indicateurs de pointe. Quand nous fûmes en surface, le commandant ouvrit le panneau de la chaufferie pour voir ce qui se passait à l'extérieur, de mon côté je m'occupai de changer les plombs des accumulateurs. Au bout de quelques instants les Autrichiens ouvrirent le feu sur nous, le commandant referma le panneau. Un projectile nous fit une voie d'eau à la coque sous-marine, près de la niche du périscope, le bâtiment coulait dès lors rapidement; le commandant donna l'ordre d'ouvrir les panneaux et d'évacuer.

» Les hommes évacuèrent le bord par le panneau avant. Le commandant et le second appelèrent ceux de l'arrière. Ils défilèrent un à un devant Morillot en lui serrant la main. A ceux qui lui disaient de venir avec nous, il répondait « Sauvez-vous, il est temps ». Après ma sortie, écrit Appell, il s'est écoulé encore quelques secondes avant que le bateau ne coulât. Le commandant n'est pas venu. *Je suis convaincu qu'il aurait pu sortir s'il l'avait voulu. Il n'a pas voulu quitter son bateau et est mort à son poste de commandement.* »

Les premiers hommes sortis crièrent « Vive la France » en réponse au canon autrichien qui tirait encore. Des projecteurs éclairaient la scène. Dès que les Autrichiens s'aperçurent que des hommes sortaient, ils cessèrent le feu. Les survivants s'éloignèrent à la nage. Ils étaient à une quinzaine de mètres du bord, lorsqu'ils entendirent une forte explosion, sans doute celle de la chaudière.

Les naufragés furent recueillis par deux contre-torpilleurs et bien traités; l'escadrille qu'ils avaient attaquée allait bombarder Saint-Jean de Médua. Ils assistèrent à cette opération sans la voir. Au retour deux torpilleurs sautèrent sur des mines, il n'y avait aucun Français à leur bord.

Tel est le récit officiel d'un des plus beaux exploits accomplis par la marine française pendant la guerre. Il est de ceux qui honorent un pays, et loin d'être inutiles, comme l'écrivait le vice-amiral de Marolles, beau-père de Roland Morillot, ils sont nécessaires pour susciter et exalter la contagion de l'héroïsme.

Le « Foucault ».

Au cours de l'année 1916 les Autrichiens multiplient leurs moyens de défense contre nos sous-marins, plus spécialement leur aviation maritime. Le 12 mai l'*Ampère* se fait « sonner » deux fois de main de maître et le brave commandant Devin écrit dans son rapport de croisière : « Nous avions déjà reçu des bombes d'aéroplanes, mais aucune n'avait secoué la coque comme celles reçues cette fois-ci. Il semble que les aviateurs autrichiens ont des bombes plus puissantes qu'autrefois et qu'ils ont appris à s'en servir ». Le 17 juillet

le commandant de Caqueray écrit au ministre à la suite de la disparition du sous-marin italien *Balilla* et du sous-marin anglais *H*-3 : « Mon impression, que je vous ai signalée déjà, d'une attention et d'une activité nouvelles de l'ennemi contre nos sous-marins se fortifie. Leur rôle devient de plus en plus difficile et dangereux, sans qu'il nous soit possible de le varier pour dérouter l'ennemi ».

Il y a dans ces deux rapports comme le pressentiment d'une catastrophe fatale et prochaine. Elle se produisit le 14 septembre et la victime fut le *Foucault*.

Voici le récit de deux survivants, le second-maître Rouault et le quartier-maître Olivieri.

Le 14 septembre 1916, le sous-marin *Foucault* appareille de Brindisi dans la soirée pour aller prendre la surveillance à 10 ou 15 milles dans le sud des bouches de Cattaro; c'est la première tournée que fait le bâtiment depuis son retour de Toulon où il a subi de longues réparations.

Le lendemain 15 il plonge avant le lever du jour, le temps est beau, la mer calme, la vue claire. Jusqu'à 13 heures tout se passe normalement, un tiers de l'équipage est de quart, l'officier en second est au périscope, les autres somnolent; la plongée est tenue à 9 m. 50. Le témoin Olivieri vient de passer la barre arrière à son successeur et arrive dans le poste d'équipage lorsque soudain quatre ou cinq bombes éclatent coup sur coup, à une ou deux secondes d'intervalle; une d'elles, la troisième, est extrêmement forte, il semble au témoin que le bâtiment va s'ouvrir, mais tout résiste bien, sauf un petit presse-étoupes pour tige de 20 millimètres dans lequel passe la commande de la vanne extérieure du silencieux babord.

Cette boîte de presse — étoupes cède à la secousse et comme elle se trouve malheureusement dans le compartiment des moteurs électriques, ceux-ci sont arrosés ainsi que les tableaux de manœuvre.

Aussitôt, coups de feu aux deux moteurs, coup de feu au disjoncteur babord; la lumière s'éteint, le circuit des auxiliaires est coupé. Les hommes se précipitent pour couvrir les appareils avec des hamacs, les extincteurs sont amenés pour éteindre l'incendie, mais sitôt éteint il se rallume plus loin.

Le *Foucault* est descendu profondément, les hélices ne tournent plus, le bâtiment n'a plus d'erre et s'alourdit de plus en plus par suite de la rentrée d'eau qui augmente avec la profondeur; il atteint 75 mètres, la coque résiste bien. Le commandant Devin manœuvre avec sang-froid, chasse doucement dans les ballasts arrière, puis dans les centraux pour se maintenir horizontal et à 25 mètres environ; le sous-marin ne prend pas d'inclination supérieure à 5 ou 6 degrés et se maintient ainsi pendant une demi-heure tandis que l'officier en second et le personnel essaient d'aveugler la voie d'eau, de remettre en marche les moteurs de propulsion et d'épuiser l'eau qui envahit la cale. La pompe électrique est mise en marche, mais elle ne peut rien faire, soit à cause de la grande profondeur, soit qu'elle s'engorge rapidement. Les turbines sont successivement essayées : aucune d'elles ne peut être amorcée. L'officier en second est obligé d'annoncer au commandant que les moteurs de propulsion sont grillés irrémédiablement. Le commandant Devin va lui-même s'en assurer. L'eau arrive au-dessus du plancher dans le compartiment envahi et déverse dans le poste d'équipage, il ne reste plus que 70 kilos aux groupes d'air. Voyant qu'il n'y a plus rien à espérer le commandant fait chasser partout, le sous-marin remonte comme un bouchon. Tous les panneaux sont ouverts, la mitrailleuse est montée mais le canon a le pied dans l'eau, il est inaccessible. Trois hydravions volent au-dessus du bâtiment, à 150 mètres environ et lancent de petites bombes à ailettes qui tombent à 20 ou 25 mètres du bord; une grosse bombe est lancée pour finir.

La mitrailleuse tire une centaine de cartouches, ce qui oblige les ennemis à s'éloigner à quelque distance.

Le commandant appelle le second-maître mécanicien et le consulte sur la possibilité de lancer les Diesel d'une façon quelconque, celui-ci lui répond que, le lancement à l'air ayant été débarqué et les moteurs électriques étant avariés, il n'y a aucune possibilité de mettre les Diesel en marche. Les dispositions sont alors prises pour faire sauter le bâtiment; les quatre pigeons sont lancés porteur d'un télégramme ainsi conçu : « Sommes obligés évacuer, faisons sauter le bâtiment » (Un seul de ces pigeons est arrivé à Brindisi sans télégramme et ayant

eu sa queue arrachée). Les hommes montent sur le pont, munis de leur collet de sauvetage, tandis que le second-maître torpilleur prépare la grenade Guiraud et la place entre la caisse d'assiette et la coque.

Le *Foucault* coule lentement par l'arrière; le commandant Devin reste le dernier à bord, à l'extrême-avant de son bâtiment, le pied dans la boucle de remorque, tandis que l'étrave s'élève seule au-dessus de l'eau, avant de s'enfoncer définitivement, il crie « Vive la France, mort aux Boches » et ce cri est repris par tout l'équipage.

Quand le navire est descendu à une profondeur suffisante, la grenade éclate, les hommes en sentent le choc dans les reins.

Deux hydravions autrichiens sont venus se poser sur l'eau au vent à eux, ils se laissent dériver et embarquent les hommes qu'ils peuvent approcher. « Le commandant, le commandant! » appellent-ils; mais celui-ci refuse de monter tant qu'il y aura des hommes du *Foucault* à la mer. Au bout de trois quarts d'heure presque tous les hommes sont ramassés et transbordés sur un torpilleur...

Le torpilleur soigne amicalement les naufragés, il couche les malades, donne du rhum à tous, fait sécher les vêtements dans la chaufferie, enveloppe les hommes dans des couvertures en attendant que leurs effets soient secs, il les ramène à Cattaro et accoste le *San Giorgio* où il les dépose...

Nos sous-marins aux Dardanelles.

La campagne des Dardanelles, si dure pour les troupes débarquées, ne fut pas moins difficile pour nos marins. Jamais la nature ne fournit à l'homme plus de facilités pour combattre sur la défensive. Des détroits resserrés où les observatoires croisent leurs vues et les canons leurs feux, des courants d'une force exceptionnelle qui annulent presque la vitesse des sous-marins en plongée, des différences de densité variant avec ces courants et qui déplacent à tous moments l'assiette de ces bâtiments, voilà ce que nos marins affrontèrent pour pénétrer en Marmara et paralyser par leur activité les services d'arrière de l'armée Turque.

Nous devons ici admirer hautement les succès remportés

par les sous-marins anglais dans une tâche d'une exceptionnelle difficulté. Du début des opérations au 26 octobre 1915 ils coulèrent en Marmara deux cuirassés, cinq canonnières, 1 contre-torpilleur, 8 transports et 177 navires chargés de vivres et de munitions. Nous sommes loin d'avoir atteint un pareil rendement car notre matériel, surtout dans cette période de la guerre, était incapable de vaincre les obstacles accumulés contre nous. Il ne pouvait supporter les pressions nécessaires pour passer sous les filets tendus par les Turcs, mais, grâce à l'héroïsme des officiers et des matelots de la *Turquoise*, notre pavillon a flotté en Marmara, à côté du pavillon britannique.

Dès novembre 1914 nous avions envoyé des sous-marins aux Dardanelles, le *Faraday*, le *Le Verrier*, la *Circé*. Le *Saphir* est dirigé le 18 décembre sur la même escadre. Il était commandé par un de mes camarades de collège, dont je revois avec netteté, dès mes plus anciens souvenirs, le caractère énergique, dont j'entends la voix claire admirablement timbrée, le commandant Henri Fournier. Nous étions l'un et l'autre à l'âge où les romantiques paraissent les plus grands des poètes et nous aimions après les classes lire ou réciter ensemble à haute voix les poèmes de *la Légende des siècles*. Je l'entends encore déclamer *Canut* et l'*Aigle du casque*. Il est mort fidèle à l'idéal d'héroïsme qu'il admirait enfant et son nom vient d'être donné à un de nos grands submersibles.

Le 15 janvier 1915, à 3 h. 20, le *Saphir* commence à remonter le détroit. Après avoir passé le premier barrage de mines, des rivets ont sauté près d'une de ces boucles de sauvetage auxquelles on attachait peut-être en temps de paix une importance exagérée. L'eau commence à entrer assez fortement, le commandant prévenu répond avec entrain : « Nous réparerons ce soir en Marmara. »

Arrivé au deuxième barrage, le bâtiment heurte successivement deux mines et rague plusieurs orins qui rebondissent et courent bruyamment le long du bord : aucune d'elles n'explose. Le commandant prend la vue et s'aperçoit que son compas s'est bloqué et que pendant son immersion il tournait en rond dans le champ de mines. La situation

est grave parce que s'il veut replonger il augmente la rentrée d'eau de l'arrière contre laquelle il est démuni.

A midi le bâtiment s'échoue sur un banc très élevé, les barres de plongée avant sortent de l'eau, le commandant fait machine en arrière à toute vitesse et décolle, mais le *Saphir* se met à couler par l'arrière avec une pointe qui atteint 45°. L'acide sulfurique se répand hors des accumulateurs, le manomètre marque 70 mètres de profondeur, l'eau commence à pénétrer de tous côtés par les rivets de l'autre boucle de sauvetage, par les hublots, par les joints des tuyautages. Dans le poste central on a de l'eau jusqu'aux chevilles. Le commandant ordonne de larguer les plombs de sécurité. Pour les faire décoller, il faut frapper à coups de masse, mais ils cèdent et le bâtiment remonte doucement à la surface.

A l'extérieur deux canonnières et un fort l'accueillent à coups de canon; le commandant essaie de remettre en route avec les moteurs arrière, mais la pointe est tellement forte qu'il y renonce. Tout le monde se met avec ardeur à déchirer en menus morceaux les pavillons et les documents secrets et confidentiels.

Le commandant est monté sur la passerelle, il regagne le milieu du chenal sous le feu des canons pour chercher les grands fonds afin de rendre impossible toute tentative pour renflouer le navire qu'il sent perdu. Arrivé à 1 500 mètres de la terre d'Asie, presque au milieu du chenal, il donne l'ordre de remplir les ballasts et de faire monter tout le monde. L'officier en second monte le dernier après avoir exécuté ces ordres.

Les hommes se sont groupés autour du commandant qui, dressé de toute sa taille sur la passerelle, invective l'ennemi, tandis que les obus et les balles tombent autour d'eux et que le bâtiment s'enfonce doucement sous leurs pieds. « Mes enfants, gagnez la terre à la nage », dit Henri Fournier. Bientôt tous sont à l'eau. « Ne te fatigue pas à m'aider », dit le commandant à un matelot qui veut le secourir et peu après ses hommes le perdent de vue.

Cet échec ne nous découragea pas : en mai 1915, le *Joule*, qui avait essayé la même entreprise, disparaît corps et biens,

Le 26 juillet, c'est le *Mariotte* qui est arrêté dans un champ de mines, comme le *Saphir*. Le commandant et l'équipage montrent le même héroïsme. Ils mettent le feu à leurs moteurs, brisent à coups de marteau les appareils de la batterie, placent les accumulateurs en court-circuit, déchirent les papiers du bord, pour ne pas, dit le matelot Leleu à son retour de captivité — « que les sauvages de Turcs nous les prennent et puissent faire du mal à nos camarades plus heureux que nous dans la Marmara ». Tout cela se fit dans un ordre parfait avec des mines le long du bord si près qu'à un bruit métallique causé par le mouvement d'un des appareils, les Turcs déjà montés sur le bâtiment se jetèrent à la mer, pris de terreur. Le commandant quitte le dernier, au moment ou le *Mariotte* sombre. Le commandant d'artillerie turc Talaat Bey lui met son revolver sous le nez en lui réclamant son pavillon : « Allez le chercher », répond le commandant en lui montrant du geste, l'arrière qui s'enfonce dans l'eau.

Après la perte du *Joule*, du *Saphir*, du *Mariotte*, il y eut encore des officiers et des hommes pour essayer à nouveau de pénétrer en Marmara; la *Turquoise* y parvint sous la direction du commandant Ravenel. Le récit de sa croisière du 20 au 30 octobre 1915 est un des plus beaux exemples d'énergie qu'on puisse citer. Ce fut une lutte incessante des hommes contre un matériel insuffisant qui les trahissait.

Le 20 octobre, vers 4 heures, entrée dans les détroits. Vers 7 heures, un peu avant de passer entre les châteaux de Chanak et de Kilid Bahr, une torpille automobile lancée de la côte d'Europe passe sur l'arrière de la *Turquoise* et la manque. Vers 7 h. 15 très violente explosion le long du bord, due à une mine. Le bateau est secoué et l'on entend la gerbe d'eau retomber sur le bâtiment. Aucune voie d'eau. Passé le premier filet à 32 mètres d'immersion. Le deuxième à 36 mètres, à ce moment entendu des aussières glisser le long de la coque. Dès lors le périscope de jour est plein d'eau et inutilisable, le périscope de nuit très embrumé. Pour avoir la vue au périscope de nuit beaucoup plus court que l'autre, il faut laisser voir le kiosque et toute la partie supérieure du sous-marin.

Aussitôt la *Turquoise* est repérée et canonnée. Un peu avant d'arriver à la hauteur de Gallipoli, aperçu quatre petites embar-

cations qui traînent un filet. Plongé à 25 mètres pour les éviter. Passé Gallipoli vers 14 heures.

Le 21 octobre, à 9 heures, la *Turquoise* est en Marmara au point de rendez-vous fixé avec les sous-marins anglais. Elle rencontre l'*E.* 20 et lui demande de faire connaître à l'Amiral qu'elle a pu réussir à passer en Marmara, car la *Turquoise* n'a pas la T. S. F. pour le faire directement. J'ai retrouvé dans les télégrammes de l'Amiral commandant l'escadre des Dardanelles la dépêche pleine de courtoisie par quoi l'amiral anglais avait accédé au vœu formé par le commandant Ravenel.

Le 22 octobre. Mer très dure, rencontré les sous-marins anglais *E.* 12 et *H.* 1 (l'*E.* 12 est un des sous-marins britanniques qui firent le plus mal aux Turcs). Vers 19 heures la lumière s'éteint brusquement. Incendie dans le poste central. Des gouttes d'eau dues à la condensation sont tombées sur les secteurs de l'éclairage de secours, produisant un court-circuit. Le feu menace de gagner les accumulateurs et de faire tout sauter; cherché en vain à étouffer l'incendie avec une vareuse de laine et une couverture.

Cherché à couper les câbles avec une pince. Impossible de tenir cette pince par suite des secousses dues à la perte totale. A la fin le second-maître torpilleur Eudes, aidé de deux hommes, saisit les câbles et en tirant dessus de toutes ses forces et en se brûlant les mains, réussit à les arracher. Dès lors le feu est vite éteint, mais il était temps, les flammes commençaient à lécher le plafond. Impossible de ventiler, car, à cause du gros temps, les vannes des ventilateurs sont sous l'eau. Un coup de mer particulièrement violent casse la commande de la barre de plongée avant. Celle-ci est bloquée. Malgré cela réussi à plonger à 18 mètres.

Le 23. Réparé les avaries, les traces de l'incendie et communiqué avec l'*E.* 20.

Le dimanche 24. Défilé à 600 mètres devant la petite ville de Moudania, à 2 kilomètres d'elle chassé une barque turque, hissé les couleurs, tiré sur elle après le coup de semonce qui ne l'a pas fait stopper. Envoyé un homme pour la visiter : « Elle ne contient que quelques pauvres vêtements et nous la laissons libre de continuer sa route poursuivis par les bénédictions des deux Turcs ». Attaqué ensuite au canon de 37 plusieurs

grandes tartanes, obligé de plonger à cause du feu venant de terre.

Le 25. Travaillé à réparer le périscope toujours inutilisable. Premier repas chaud depuis le départ. Attaqué et mis en fuite une canonnière turque.

Le 26. Torpillé sans succès un voilier ennemi qui est probablement un bateau piège. Arrêté une tartane qui ne contenait ni armes ni munitions. En fin de journée trouvé le point par où l'eau entre dans le périscope. Réparation de fortune.

Le 27. Commencé à préparer le retour. Laissé passer un bateau hôpital.

Le 28. A midi commencé le retour vers l'ouest.

Le 29. Manœuvré pour attaquer un contre-torpilleur qui prend chasse, hissé les couleurs, et bombardé au canon de 37 un poste vigie qui avait signalé notre passage.

Quelque temps après, manœuvré pour éviter l'attaque d'un sous-marin ennemi. A 14 heures survolé par un avion. Plongé à 14 h. 30, repris la vue et canonné par une batterie de terre.

Samedi 30 octobre. Descente des détroits. Lutte contre les courants très violents, et en fin de compte pris dans des chaînes à proximité de la pointe de Nagara. Le bateau émerge et est aussitôt en butte au tir d'une batterie de 77 placée à 400 mètres. Il est criblé de coups, le périscope est brisé, la fumée envahit le bâtiment, l'éclairage s'éteint. Alors le commandant monte le premier sur le pont, pensant se sacrifier ainsi pour faire cesser le feu et sauver son équipage. Il est salué par une salve de coups de fusil, deux hommes montés avec lui sont blessés. Mais il agite une serviette blanche. Une embarcation se détache du rivage et un officier turc leur dit : « Vous avez fait tout votre devoir, maintenant c'est fini, vous êtes mes hôtes ».

Une conclusion se dégage de cet exposé : dans la part que nous avons prise à la guerre sous-marine, nous avons eu les hommes, nous n'avons pas eu le matériel.

Or, les hommes nous les aurons encore, si la France a de nouveau besoin d'eux. Ce jour-là il faudra que nous ayons aussi le matériel.

Mais une Marine de guerre ne se crée pas à coups de budgets même généreusement votés, il faut avoir un programme de constructions navales logiquement ordonné, en tenant compte des besoins que nous aurions à assurer lors d'une nouvelle lutte. Ne disons pas qu'avec nos alliances nous n'avons rien à redouter de l'avenir. D'abord il n'y a pas d'alliances éternelles. Ensuite plus nous serons forts, moins nous serons seuls; c'est l'illogisme profond des hommes, on ne prête qu'aux riches, on ne s'allie qu'aux forts. Enfin une nécessité vitale nous oblige désormais à demander beaucoup à la mer. Pour nous passer du concours intéressé de l'étranger, il faut mettre en valeur nos colonies et pour cela développer activement notre marine marchande. Or une marine marchande ne vaut, n'est respectée, n'est appelée dans les ports étrangers, que si elle peut être appuyée rapidement, énergiquement, partout où elle se montre, par une marine de guerre redoutable. Exemples : toute l'histoire d'Angleterre, l'Espagne du XVIe siècle, la Hollande du XVIIIe siècle, l'Allemagne de 1900 à 1914. Appelez cela comme vous voudrez, publicité, prime d'assurance, ou plus décemment, grandeur de la France : il le faut.

Il le faut, et nous l'aurons si nous le voulons fortement. L'Allemagne a eu sa flotte de guerre parce qu'elle a voulu l'avoir, parce que, province après province, ville après ville, collège après collège, tous les groupes, toutes les professions, toutes les classes répétèrent la devise de la ligue maritime allemande : « Notre avenir est sur les eaux ». Une émulation productive suscitait des soucriptions multiples, construisait, donnait des bateaux à l'Empire, et mieux même, lui offrait des officiers et des hommes, en faisant naître des vocations.

Il faut qu'il en soit de même en France désormais, il faut que ce mouvement soit général et profond. Et pour cela il importe que l'opinion demande une marine forte et accepte de la payer. Il est nécessaire également que cette opinion s'instruise par l'étude raisonnée des guerres passées : elle y verra que ce qui gagne les batailles, ce n'est pas un canon nouveau, un bateau de guerre nouveau, un truc, une martingale nouvelle, c'est en définitive et toujours l'intelligence organisatrice des chefs. Or, si vous étudiez la pensée de tous les grands chefs d'armées ou d'escadres, vous verrez qu'ils

ont tous obéi aux mêmes principes : adaptation étroite et complète des moyens dont ils disposent au but qu'ils veulent atteindre, recherche rapide du but essentiel, c'est-à-dire les forces principales de l'adversaire, comme à l'escrime l'épée vise le cœur. Comprenons donc nettement que, pour notre marine militaire de demain, il ne faut pas avoir un seul type de bateau, auquel nous confierons les missions les plus diverses; il faut savoir d'avance et clairement ce que nous voulons, et créer des outils spécialisés. Ne nous illusionnons pas sur les succès des sous-marins boches, ils n'ont fait que de la guerre de course, et lâchés, livrés à eux-mêmes par la flotte de haut bord allemande, ils ont vu les alliés accumuler contre eux toutes leurs ressources, car derrière les patrouilleurs il y avait les croiseurs, derrière les croiseurs les cuirassés anglais et français, clef de voûte de tout l'édifice, masse décisive dans la balance. Et en fin de compte c'est cette masse qui a vaincu.

Il faut comprendre nettement cette leçon de la guerre. Demain les questions les plus graves se poseront, celle de la composition nouvelle de notre armée et de notre flotte. Il faut que ceux qui auront à les trancher sentent derrière eux une opinion publique, avertie, clairvoyante, et soucieuse de voir adopter des solutions viriles, même coûteuses. Nous le devons aux Henri Fournier et aux Roland Morillot, à tous ceux qui sont morts pour notre pavillon.

PIERRE DELONCLE,
Ancien Chef de service à la Section historique de l'État-Major général de la Marine.

LES DOUCES FLÈCHES[1]

V

Jeudi, 11 avril.

La nuit porte conseil; le proverbe ne dit pas si le conseil est bon, mais on admet généralement qu'il l'est. Comme dès que le jour a paru, on ne le suit pas, la question n'a d'ailleurs pas grande importance. Donc, rentré dans sa cabine de cretonne rose vif, Antoine se mit au lit, toujours d'une humeur exquise, espérant en la vie, des chansons et du soleil plein son cœur. Jusqu'alors il ne savait trop pourquoi, ou plutôt il ne voulait pas savoir pourquoi il était rempli de joie, mais la Nuit le lui dit. Elle s'approcha du héros couché et lui adressa ces paroles subtiles :

— Monsieur de Plémont, ne vous flattez pas d'avoir eu aujourd'hui une émotion uniquement artistique. Vous êtes sur une pente glissante, vous allez vous éprendre de cette enfant, ce qui sera une bêtise, et vous le lui direz, ce qui sera une mauvaise action.

— Quelle idée! Mais je ne lui dirai rien du tout, — protesta Antoine; — je la trouve harmonieuse de loin, elle enchante l'heure présente, mais je ne suis pas plus épris d'elle que d'une fleur...

— Ah! les beaux mensonges qu'on se fait à soi-même, reprit la Nuit, et comme on est crédule quand on veut se tromper! Vous êtes épris d'elle depuis le début du voyage, un peu, si peu n'est-ce pas? Mais tous les jours elle se mêle

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

à votre vie davantage, et vous en êtes à ce point que déjà maintenant vous ne pouvez plus vous passer d'elle.

Antoine n'avait rien d'un roué, il gardait le respect de l'honnêteté, de la confiance aussi qu'on pouvait placer en lui; pendant un instant, dans un éblouissement, il vit ainsi clair devant lui-même et fut saisi de peur...

Mais d'autres dieux dont on ne sut pas les noms et qui voulaient sa perte, firent descendre peu à peu sur ses paupières *un enveloppant sommeil, insurmontable, délicieux, et qui ressemblait de tout près à la mort*[1].

***

Quelle belle après-midi! Antoine ne songeait plus à ses remords exagérés de la veille. Dans deux barques, lentement, on remontait la rivière des Papyrus. Comment avait-il pu prendre pour autre chose qu'une grande amitié le sentiment qui le portait vers cette fille si saine, si cordiale, si enfant aussi — avec leur différence d'âge? Vaines terreurs.

Tout le monde était là, sauf Morton et le docteur, permissionnaires, qui s'étaient tout à l'heure fait conduire en ville, avec des mines de complices, pour une expédition secrète, sur laquelle on ne s'appesantissait pas.

On allait rendre visite à la nymphe Cyane. Sa rivale, la source Aréthuse, le matin, avait bien déçu. Si misérable! la pauvre. Quelle déchéance! Périclès avait eu beau donner une explication scientifique des plus intéressantes sur la présence de cette eau douce dans une fontaine ceinturée par la mer; M. de Plémont avait eu beau en rappeler les aventures légendaires, tout leur art s'était trouvé sans vertu. Aréthuse n'est plus qu'une mare infecte.

Il est d'usage, paraît-il, pour la promenade en rivière, de se faire suivre par un chanteur du pays; il y avait donc dans une des barques un Syracusain qui vocalisait sans arrêt, en s'accompagnant d'une guitare. Mais, pour une fois, la

1. *Odyssée*, XIII, 79; *Æn.*, VI, 522.

distribution des passagers en deux groupes avait été assez heureuse. Antoine se trouvait avec Aurore, Périclès et la belle Antonia (plus l'inévitable chien chinois) dans la première barque. Tous les autres étaient avec l'indigène dans la seconde. Comme M. du Gerbier prétendait pêcher à l'épervier pendant la route, Isabelle avait embarqué avec lui.

Si, dans l'antiquité et pendant la suite des âges, la rivière Cyane et le fleuve Anapos qui était son mari, ont conjugué leurs eaux sans que personne y trouvât à redire, tout récemment, sous prétexte d'assainissement, les hommes malicieux ont creusé à la rivière un lit particulier jusqu'à la mer et ont ainsi séparé ce couple consacré. L'entrée dans une sorte de canal parut donc d'une grande banalité, on fut guidé par deux rives droites jusque sous un pont qui enjambait allégrement le cours d'eau, car ces cours d'eau aux noms retentissants sont très petits, à dire vrai. Mais au delà, les papyrus commencèrent à se montrer, bientôt ils affluèrent, et on ne pouvait avancer que lentement à la perche, tant ils étaient nombreux et mangeaient la rivière, ne laissant qu'un étroit chenal sinueux entre leurs tiges. On les froissait parfois avec un bruit de soie. Au-dessus de leurs fines houppes frissonnantes, il y avait un dôme de ciel bleu très pur, il faisait chaud et calme, et sauf, pendant quelques instants, la surprise d'un pont de chemin de fer assez injurieux, on n'eut plus devant soi, dans l'envahissement de cette grande végétation aquatique qui dominait les barques, que de courts horizons d'eau limités par les tournants de la rivière.

Bien que, par rapport à Cyane, les papyrus fussent d'une importation moderne, on était arrivé incontestablement sur le domaine même de l'illustre nymphe.

Il y eut alors une demi-heure littéraire, peut-être la première depuis le commencement du voyage. A la demande générale, Périclès sortit de sa poche un petit Ovide en latin. Périclès, entre autres supériorités, possédait celle de savoir le latin, parce qu'il avait fait jadis des études sérieuses, à l'époque où son condisciple Plémont adressait des épîtres enflammées aux danseuses du Nouveau-Cirque, qui lui répondaient rarement. Vingt ans après, ainsi qu'il est équi-

table, l'inconduite mettait donc le fantaisiste dans la dépendance du bon élève. La bibliothèque du bord qui n'était pas très riche, dissimulait cependant au milieu d'un fatras de romans policiers quelques classiques qu'on ne s'attendait guère à trouver en pareille compagnie. C'était un tout petit Ovide romantique en cinq volumes; et dans le tome III de cette série, il y avait le cinquième Livre des Métamorphoses où est contée l'aventure de Cyane, avant celle d'Aréthuse, dans l'histoire des Piérides changées en pies.

Périclès s'amusait à lire tout haut en latin deux ou trois vers, puis il traduisait à mesure. Son léger accent grec, son oreille de musicien donnaient une nuance et un rhythme indéfinissables à cette lecture; on goûtait beaucoup de satisfaction à l'entendre. Antonia semblait ravie; elle avait toujours ce don charmant de laisser croire à chacun que le moment présent l'intéressait plus que tout autre; et, de fait, elle était sincère, apportant éternellement aux choses les plus disparates la même ardeur décousue et sympathique.

Périclès lut donc l'enlèvement de Proserpine, l'épisode si gracieux où la jeune fille avec ses compagnes jouent dans la prairie ombreuse, cueillent les violettes ou les lis blancs, luttant à qui remplira de plus de fleurs ses corbeilles et son sein.

En un seul vers, d'un seul coup, Pluton la voit, la chérit et l'enlève sur son char. Cet amour à la hussarde venant de son propre oncle terrifie naturellement la jeune déesse. Ainsi que cela a été souvent refait depuis, elle appelle sa mère; et, comme dans son désespoir elle déchire sa robe, les fleurs cueillies s'échappent de sa tunique. Mais, sans s'attendrir, le ravisseur peu scrupuleux pousse les chevaux du char, et, pour mieux les animer, les appelle chacun par son nom.

Entre les nymphes sicélides, la très célèbre nymphe Cyane ne peut supporter ce spectacle : « N'allez pas plus loin! » s'écrie-t-elle. Et elle a une façon exquise d'expliquer à Pluton que son procédé est tout à fait discourtois. « Vous ne sauriez devenir le gendre de Cérès malgré elle. On doit demander, on ne doit pas enlever. Si, toute petite que je suis, j'ose me comparer aux grands, quand Anapis (le fleuve d'à côté) m'a aimée, il m'a cependant suppliée, et il ne m'a pas épousée terrorisée comme celle-ci. »

On sait la suite, et avec quelle brutalité le fils de Saturne passa outre, donnant sur le sol un tel coup de son sceptre qu'il entr'ouvrit la terre et que son char et lui s'y engloutirent avec sa conquête. La pauvre Cyane pleura tellement de l'outrage qu'elle fondit dans ses larmes. Ses extrémités s'amollissent d'abord, ses ongles perdent leur dureté, ses cheveux bleus deviennent fluides, etc. et la description de la métamorphose est d'une grâce sans seconde et qu'on ne saurait traduire.

Mais dans la fontaine, entre deux eaux, flotte toujours visible la ceinture bleue que Proserpine a perdue, et c'est par ce signe plus tard que la mère de la déesse apprendra son malheur...

Pendant cette lecture, l'infatigable musicien local de l'autre barque continuait ses chants et son grattement de guitare. Il y avait des moments où il était un peu agaçant, cela dépendait des airs; mais parfois aussi la mélodie, quand elle pleurait, ne paraissait pas en désaccord avec l'histoire en larmes de la fontaine.

Sous son ombrelle pourpre qui sur elle semblait un dais, Antonia Rovelleschi écoutait son amant, alanguie, féline, souriante et pleine de séduction. Où qu'elle fût, elle n'était jamais assise, elle s'écrasait de côté, les jambes ployées sous elle, toute souple et molle comme ces coussins flasques qu'on aime à présent. Par contraste, Aurore, correcte, si bien élevée, demeurait assise droite sur son banc. En blanc, toujours habillée par sa mère d'une façon résolument modeste, elle tenait avec simplicité ses mains croisées. N'ayant étudié aucune attitude, elle écoutait aussi, et de sa belle figure régulière tour à tour égayée ou sérieuse, irradiait sans qu'elle y prît garde son invincible et éclatante jeunesse.

— Pour ma part, — dit Périclès à Antoine, — je préfère à celle d'Ovide la même description de l'enlèvement de Perséphone dans l'Hymne homérique à Déméter. Ovide, qui est pétri de grâce, a, si j'ose dire, un peu déshonoré les dieux, il les prépare pour l'opérette ou, au moins, pour l'opéra-comique. Il n'a vu dans la religion que le côté anecdotique,

jamais le sens profond. Par exemple, il ne parle pas du narcisse quand il cite les fleurs. Or, c'est lorsqu'elle se pencha pour cueillir un narcisse, fleur narcotique de l'assoupissement et de la mort, que Perséphone vit la terre s'entr'ouvrir et se sentit attirée dans le royaume des ombres. Le charme de la fleur fatale, cette allusion si claire à la torpeur d'automne qui livre toute vie au sommeil hivernal me plaît infiniment mieux que Pluton surgissant dans la prairie comme un diable sort d'une boîte, sans autre motif plausible qu'une vengeance de déesse.

» Et ainsi de suite. Est-ce partialité parce que je suis grec, mais, autant que je me rappelle ce bel hymne sur les saisons, j'y trouve une valeur de symbole et une gravité qui me semblent avoir tout à fait échappé à l'agréable poète latin ».

Ovide ne sortit donc pas grandi de ce parallèle. Personne n'était en état de contredire Périclès, parce que personne ne savait un mot sur une pareille question, mais comme il avait encore cet avantage de ne parler que des choses qu'il connaissait, on pensait qu'on pouvait lui faire crédit.

Une place d'eau plus vaste, très limpide, était la source Cyane elle-même. Le soleil la traversait jusqu'à son cœur de sable blanc, éclairait des étages de poissons en agate et en or. Antoine et Aurore se penchèrent pour y retrouver l'écharpe bleue de Proserpine. Mais sur l'eau lumineuse il n'aperçut que le grand cercle d'ombre que vint faire le chapeau de la jeune fille, et l'image de celle que — lui avait prédit la Nuit — il ne pouvait déjà plus ne pas voir partout.

M. du Gerbier jeta un épervier profanateur sur les poissons qui furent sacrés pendant huit siècles aux prêtresses de Syracuse. Isabelle coupa les tiges triangulaires de nombreux papyrus, avec l'intention de les convertir en papier à bord, et elle les mit en une jonchée trempée dans le fond de son bateau.

Puis on prit le chemin du retour.

A l'embouchure de la rivière, Antoine voulut ramer pour faire de l'exercice. La barque était extrêmement lourde. Aurore

qui se trouvait assise vis-à-vis de lui prétendit l'aider et appuya sur les rames ses mains contre les siennes. Leurs genoux se touchaient. Il l'avait de la sorte en face de lui, tout près, et il l'entraînait dans la cadence de son effort.

Il fut troublé. Pourquoi laissait-elle ainsi ses mains? Elle ne s'en apercevait peut-être pas, elle ne se rendait pas compte. Elle n'était qu'une enfant innocente... Et pourtant, à lui, cela plaisait mieux que l'abandon d'une confiance ingénue.

Il faisait très chaud sur la rade, la mer écrasée de chaleur n'avait plus que des ondulations mourantes. La barque avançait péniblement, un souffle de brise venait par instants effleurer le bord du grand chapeau souple d'Aurore et mettait sur sa figure vermeille des alternatives d'ombres et de lumière.

... Et toujours sur les rames ses mains immobiles et chaudes par où filtrait la vie mystérieuse de son corps.

Il éprouvait une singulière sensation de bien-être, il aurait voulu naviguer ainsi longtemps avec devant lui la clarté douce de la jeune fille aux yeux de Cyane, se promener éternellement sur l'eau docile...

... Et puis elle fut un peu lasse, et il continua seul de ramer. Comme sa bague le gênait, il la lui donna à garder, elle la mit à son doigt, et cette pesante bague d'homme chargeait lourdement, étrangement la main frêle...

Tching qui s'était tenu convenablement jusque-là, se signala à l'arrivée. Tout joyeux du retour, il visa un hublot ouvert de *To-Kyma* et s'y précipita depuis la barque; sa tête entra, mais non pas son corps, et il tomba à la mer. Au milieu de l'hilarité générale on le repêcha aussitôt, et, malgré les frictions et la serviette éponge, il demeura assez gluant toute la soirée.

VI

Vendredi, 12 avril.

A ces deux jours d'enchantement progressif succédèrent deux jours désastreux. « Par un juste retour des choses d'ici-bas », ont coutume de dire les gens qui ne se servent que de locutions toutes faites. Comme s'il y avait quelque chose

de juste à ce qu'Antoine, heureux innocemment un jour, ce qui ne faisait de tort à personne, fût moins heureux le lendemain! Quoi qu'il en soit, ce vendredi fut marqué depuis le matin jusqu'au soir par des événements déplorables qui, s'ils touchèrent inégalement les passagers de *To-Kyma*, assombrirent néanmoins l'existence de tout le monde.

A huit heures du matin, le yacht avait mouillé en face de Taormina, à un demi-mille environ de la petite plage qui est en dessous de la ville. Mais, dès neuf heures, un drame éclatait. La veille, Isabelle, familiarisée avec M. du Gerbier par la pêche qu'ils avaient faite ensemble, s'était enhardie jusqu'à essayer une farce sur lui. Perfidement conseillée par Antoine, et d'ailleurs par Aurore, elle avait été faire fondre un peu de sucre dans l'encrier dont il se servait d'habitude au fumoir pour écrire sa revue. Comme le savent les collégiens, l'encre sucrée ne sèche jamais, même quand elle est passée au buvard. M. du Gerbier qui, après que ses compagnons eurent été se coucher, avait percé la nuit pour recopier un acte entier de sa pièce, eut ainsi le lendemain matin la désagréable surprise de retrouver toutes les feuilles poisseuses et collées l'une à l'autre. Il se mit dans une colère épouvantable, fit une enquête. Isabelle, qui n'était pas précoce du tout, mentit ridiculement mal et fut pincée aussitôt. M. du Gerbier alla se plaindre à la mère. Madame de Puymesnil eut la fâcheuse idée, après une admonestation sévère, de demander à Isabelle où en étaient ses devoirs de vacances — on lui avait donné à faire deux ou trois petits devoirs par semaine; — elle n'en avait encore fait aucun, toute à son flirt avec M. de Plémont, et comptant sans doute les exécuter en bloc, ainsi qu'elle pratiquait pour les pilules. Elle fut condamnée à être privée de sortie toute la journée, avec la perspective d'occuper son après-midi à rédiger « *le discours que fait Ronsard dans le collège de Coqueret aux futurs membres de la Pléïade sur la langue française. Il en reconnaît la pauvreté et donne des moyens pour l'enrichir* », un sujet, comme on imagine, qui allait venir très naturellement sous la plume d'une enfant de quatorze ans.

Cette infortunée Isabelle était donc en pleine déveine.

Antoine ne connut de cette histoire qu'après coup, car tout cela s'était passé à l'étage au-dessous du sien, entre les grandes cabines. Il fut désolé que sa petite amie pût être mise en pénitence et avoir du chagrin; il alla à son tour trouver madame Euryclée et s'accusa d'avoir été l'instigateur de la mauvaise farce, mais la mère fut inflexible. Il se promit alors d'exercer de sévères représailles sur cet imbécile de du Gerbier qu'il commençait à prendre en grippe. Si, les premiers jours, il avait pu faire crédit à sa faconde il devait maintenant déchanter. Du Gerbier de plus s'affirmait comme un grincheux, envieux de tous les gens plus jeunes que lui, qui réussissaient à être, tandis que lui, il ne réussissait plus qu'à avoir été. Mais si l'aigreur avait pu ne lui venir qu'avec l'âge, on percevait que sa bêtise était native. Il appartenait à l'espèce la plus terrible, celle des imbéciles avantageux qui ont continuellement des idées, — des idées bêtes, bien entendu. Son esprit ne restait jamais en repos, le faisait se répandre en un foisonnement ininterrompu d'explications, soit banales, soit erronées, ou bien d'inventions puériles. Tout le monde n'était pas intelligent à bord, pourtant tout le monde était moins bête que du Gerbier — sauf Morton, mais Morton ne concourait pas.

Isabelle fut héroïque : cela consista à avoir les yeux bouffis, mais à dire à M. de Plémont qu'elle s'en fichait, qu'il n'y avait rien à voir à terre que de vieilles saletés.

Pour ceux qui ne se trouvaient pas privés de sortie, le programme des fêtes était de déjeuner de bonne heure — vers onze heures et demie — afin d'avoir toute l'après-midi à Taormina; cette journée suffirait, et comme le temps était au beau, on pourrait dans la nuit partir directement pour la Grèce.

Ce fut alors que se déroula un nouveau drame auprès duquel — ainsi qu'il est dit à la fin de *Daphnis et Chloé* — tout ce qu'on avait vu auparavant n'était que jeux de petits enfants.

De même qu'à toutes les escales, le troisième lieutenant, qui faisait fonction de vaguemestre, avait pris le canot et était allé en ville pour chercher le courrier. On le priait, par la

même occasion de promener Tching qui, comme on l'a vu plus haut, avait des besoins de terre ferme. Ce jour-là, le vaguemestre maladroit revint avec le courrier, mais sans le chien. Il avait perdu Tching. Effondré, hagard, il raconta que des gamins, qui sans doute n'avaient jamais vu un chien chinois et l'auraient pris pour un petit ours, lui avaient jeté des pierres, et que Tching s'était sauvé dans la montagne. Ah! ce fut une belle histoire quand on dut expliquer à la princesse la perte de son favori. Revenue de sa stupeur, elle eut une crise de rage indescriptible, et jamais poisson pourri ne fut aussi maltraité en paroles que l'infortuné vaguemestre, qui du reste fut insulté par contumace, s'étant prudemment caché. Périclès eut sa part des injures; du Gerbier donna, pour retrouver le chien, un conseil inepte à base de chasse à courre, et fut éconduit sévèrement, et Antoine traité de sans-cœur parce qu'il faisait, paraît-il, une figure sarcastique. Aurore, spontanée et affectueuse, essayait de faire en vain entendre quelques paroles d'espoir; Isabelle, qui avait pleuré pour son compte une partie de la matinée, continuait par habitude en l'honneur de Tching.

C'était une scène émouvante. Enfin Antonia, de Furie, redevint femme; d'abondants ruisseaux de larmes coulèrent le long de ses joues orgueilleuses, et, s'écroulant sur un canapé du salon, — toujours avec une grâce qu'on aurait pu croire étudiée, tant chez elle l'artifice et la nature étaient arrivés à se confondre — elle ensevelit son visage dans le creux de son bras, et demeura ainsi, secouée par les sanglots.

Morton, qui était silencieux mais serviable et ingénieux, alla quérir discrètement le vaguemestre et repartit avec lui dans le canot pour commencer à organiser les recherches.

— Il faudrait peut-être songer à déjeuner, — confia tout bas Antoine à Périclès, — car, ainsi que nous l'avons lu ensemble, Proserpine, quelques instants après avoir été enlevée, mangea cependant sept grains de grenade dans les Enfers, et, comme a dit, si je me rappelle aussi, ton compatriote Homère, Niobé à la belle chevelure ayant perdu ses six fils et ses six filles en pleine jeunesse, se souvint néanmoins de son repas[1]...

1. *Il.*, XXIV, 602.

— Chut! — fit Périclès terrorisé en montrant Antonia, — elle va t'entendre.

On déjeuna pourtant. Des plans divers furent discutés, promesses de récompense, menaces de châtiments par la police en cas de recel, battue organisée avec les naturels du pays, etc. Mais chacun était optimiste et pensait retrouver dans la ville Morton flegmatique avec le chien en laisse.

Les voitures attendaient. On fit, par une route sinueuse et ardue, l'ascension de Taormina. Ce fut un calvaire pour la princesse, calvaire qu'elle gravit en auto, il est vrai, mais l'âme si triste.

Sur la place Vittorio Emanuele, on retrouva en effet Morton et le vaguemestre, n'ayant pas déjeuné, mais toujours sans Tching. Ils n'apportaient que quelques renseignements qui confirmaient les premiers. Le chien, poursuivi par des indigènes désireux de l'attraper pour obtenir une gratification. s'enfonçait de plus en plus dans la montagne. Il ne fallait pas se le dissimuler, Tching avait pris résolument le maquis.

— Je le connais, — soupira Antonia, — jamais il ne se laissera attraper; il est trop fier, il ne se laisse prendre que par moi.

Pendant qu'avec Périclès, l'imaginatif M. du Gerbier et la dévouée Aurore, elle allait voir les autorités et courir même un peu dans la campagne, le reste de la troupe visita Taormina et les environs. Il s'étage là sur le flanc de la montagne de ravissants jardins en terrasses, qui alignent les uns au-dessous des autres leurs gradins fleuris. Ils appartiennent, pour la plupart, à de riches étrangers, principalement des Anglais, des gentlemen qui, las de l'agitation des villes, — comme certains reviennent à la simplicité et à la nature — sont retournés à l'antiquité et à la contre-nature.

Tout cet argent dépensé en fleurs entre le bleu du ciel et celui de la mer, donne pour les yeux une note exquise, mais ce jour-là les soucis d'Antonia pesaient trop sur la conscience de chaque visiteur. A la fin de la journée, M. de Plémont se trouva à prendre un thé morose en compagnie seulement de la mère du Gerbier et du docteur Mullot. C'était près du théâtre

antique, à une terrasse de l'hôtel *Timeo*. Au-dessus d'eux, le ciel frileux pâlissait déjà; au-dessous de la terrasse, il y avait un délicieux verger monacal qui s'endormait dans l'ombre, tout écrasé, tout humble, avec des citronniers et des treilles comme plafond. Il y avait aussi dans le lointain le mont Etna, ainsi que sur les images. Mais, privé de ses amies, d'Isabelle qui là-bas s'escrimait contre le discours de Ronsard, Plémont était maussade; d'autant plus que le départ pour la Grèce allait sûrement être différé. Antonia n'avait-elle pas déjà déclaré qu'elle ne partirait pas sans son chien, qu'on la débarquât plutôt, qu'on continuât le voyage sans elle, que, seule, elle saurait bien retrouver Tching... et autres insanités.

On ne partit en effet pas ce soir-là. La princesse se coucha à bord sans dîner, et on ne retrouva pas Tching.

TROISIÈME PARTIE

I

Mardi, 16 avril.

Il n'y aurait eu aucune raison, tant l'entêtement de la princesse était grand, pour que *To Kyma* ne fût pas resté à Taormina plusieurs semaines— quitte aux impatients à s'en aller individuellement — si les éléments ne s'étaient point mis de la partie. On avait encore perdu à chercher le chien toute la journée du samedi, tandis qu'Antonia se partageait entre un espoir d'heure en heure plus débile, et les larmes, ressource des femmes malheureuses; le dimanche matin, pendant que les autres étaient pour la plupart à la messe, Plémont avait tenté auprès d'elle un effort nouveau, lui parlant avec énergie, essayant de lui faire honte de se montrer aussi affectée par la perte d'un chien, vis-à-vis surtout des hommes de l'équipage qui connaissaient avec la mer des émotions et des deuils autrement âpres. Elle ne le houspilla plus, mais tout en reconnaissant qu'elle avait tort, elle continua de pleurer et de s'en tenir à son idée. Un marasme général commençait donc à s'implanter sur le navire, quand tout d'un coup le vent se leva dans le même temps que le ciel se couvrait de nuages, et en

moins d'une heure des vagues sérieuses s'étaient formées, qui augmentaient à chaque instant. Le baromètre était effroyable, et, comme il n'y a pas le moindre port à Taormina, le capitaine Pinchard estima qu'il fallait d'urgence monter vers le nord pour se réfugier à Messine. Monsieur et madame du Gerbier qui, après le service divin, s'étaient attardés à terre, arrivèrent dans une barque du pays au moment où l'on allait lever l'ancre, mais les lames avaient déjà pris tant de force qu'ils ne purent malgré tous les efforts des rameurs parvenir à accoster l'échelle. Couverts d'eau, ils durent retourner à Taormina, après qu'on leur eut crié au porte-voix de prendre le train pour Messine, qu'on les y retrouverait le soir.

La tempête fit rage pendant la traversée, et le bateau qui recevait le vent d'est par tribord, sans la protection d'aucune terre, remuait beaucoup. Il n'y eut au déjeuner, outre le commandant qui était invité le dimanche à la table de Périclès, que Morton, Antoine et Aurore, avec parfois le docteur Mullot, marin intrépide mais médecin également dévoué, qui venait manger une bouchée entre deux soins prodigués sur le pont à Antonia étendue et rendant l'âme, si on ose dire. Périclès Volos tenait compagnie à la bien-aimée, et Isabelle qui n'était pas malade, mais seulement bien verte, restait non loin d'eux, figée dans un gros manteau.

A six heures du soir, ils avaient pu entrer dans le port de Messine où attendait déjà le ménage du Gerbier. La réintégration des deux réchappés, encore mouillés d'eau de mer du matin, sans paletots, grelottants, calamiteux, ne s'était pas faite sans encombre. Ils se trouvaient naturellement d'une humeur massacrante; les passagers, éprouvés et sarcastiques, aussi. Quelqu'un mit imprudemment en cause la responsabilité de feu Tching dans ces événements, madame du Gerbier reprocha à Antonia l'imbécillité de son chien, et il y eut, en haut de l'escalier des cabines, la première belle attrapade générale depuis le début du voyage. Anna commença à faire ses malles, et ce fut une chaussure sur forme à la main qu'elle se réconcilia enfin avec sa sœur.

Pendant la nuit suivante, le temps se remit, et on avait pu obtenir le lendemain matin d'Antonia un peu affaiblie

par toutes ces émotions, qu'elle consentît à partir, sous la condition qu'on laisserait quelqu'un en Sicile pour s'occuper des battues à organiser autour du mont Etna; Périclès se priva donc de son valet de chambre — et à une heure de l'après-midi, on partait de Messine pour la Grèce.

La distance est relativement grande entre la pointe de la Sicile et l'extrémité la plus proche du Péloponèse, et dans la première partie du trajet la mer presque toujours assez mauvaise auprès du cap Spartivento, dont le nom lui-même forme une réclame peu engageante. Mais voici plus de vingt-quatre heures que *To Kyma* avait quitté Messine, et à présent, en vue des premières îles grecques, il glissait, roulant à peine, dans une mer bleue faufilée d'écume blanche, suivant le large chenal que forment Céphallonie et Zante. L'île de gauche avait fui, l'île de droite, lointaine et blonde, défilait lentement comme une toile peinte qu'on tire.

Solitaire, assis au coin de la passerelle, le soleil lui caressant la figure, Antoine regardait paisiblement ces choses sans qu'elles entrassent en lui plus avant que des yeux, et, comme d'habitude, il songeait à Aurore. Depuis plusieurs jours, il ne l'avait pas vue seule, mais sur ce bateau, leurs existences si étrangères l'une à l'autre étaient à tout moment en contact, se frôlaient, se croisaient sans cesse, et semblaient s'être nouées en inextricables réseaux. La présence de la jeune fille paraissait indispensable à sa vie, et pourtant il ne lui parlait pour ainsi dire jamais et ne connaissait rien de ce qu'elle pouvait penser. Il la sentait sympathiquement prévenue pour lui, et c'était tout; mais, si d'une part il avait envie d'en savoir davantage, d'autre part, en l'occurrence, aucun avenir ne pouvait être envisagé; il voulait donc regarder et en même temps se mettre la main devant les yeux : bref, il ne démêlait pas du tout ce qu'il désirait.

Il n'avait eu Aurore près de lui que quelques instants l'avant-veille au soir, sur le pont du bateau à Messine. Ils venaient d'arriver après un crépuscule tragique, fatigués du voyage, passant de la mer démontée au calme sinistre de

l'eau dans ce port en deuil, sans que le vent à ne pas tenir debout diminuât de sa force. Des lampes à arc, montées sur de hauts poteaux, éclairaient par saccades, plaquaient leur lumière blafarde au delà de l'eau noire sur des façades blanches de maisons. Tout l'intérieur de la ville était obscur et mort, et un silence inaccoutumé faisait sentir encore plus la nuit. En cet endroit à cataclysmes, à tremblements de terre, il semblait que les souffles furieux de l'ouragan transportaient au milieu de leurs rafales des âmes lamentables de trépassés. On entendait se plaindre faiblement comme des voix humaines, des voix d'êtres qui n'auraient pu se résoudre à quitter la terre maternelle où ils n'avaient pas eu le temps d'accomplir leurs destins. Mêlées à de la poussière de sable, des choses mystérieuses volaient bas, effleuraient les visages à tout moment de leurs passages inconsistants de fantômes.

Drapée dans sa grande cape claire, Aurore craintive avait soudain appuyé son épaule à l'épaule d'Antoine, et ils étaient restés ainsi immobiles longtemps sous le dais en marche de toutes ces ombres, couple timide, fragile, chaud de sa seule vie. Et si près l'un de l'autre que des cheveux de la jeune fille, tourmentés par le vent, voltigeaient contre leurs joues à tous deux.

Etait-ce involontaire, était-ce voulu, ce geste à peine esquissé d'Aurore, qui semblait demander protection? Était-ce uniquement appréhension d'être seule, parmi tant de terrifiantes présences, ou peut-être, au sortir du nid, ses dix-huit ans qui essayaient leurs ailes? Antoine, revenu dans sa cabine, avait peur de s'illusionner, de courir vers une déception qui lui ferait mal. Mais déjà il n'y pouvait plus rien, il sentait son cœur en perdition, son cœur désordonné lui échapper, comme une barque qui a rompu ses amarres...

—

Puis, le lendemain, la gaîté et l'éclatante santé d'Aurore avaient reparu avec la joie de la haute mer. Tandis que, dans la brise ensoleillée, le yacht montait démesurément et plongeait, soulevé par la houle, alors que la plupart des invités n'en menaient pas large, le petit docteur Mullot n'avait-il pas, pour la défier, parié qu'il arriverait à la rendre malade en la faisant se placer au-dessus de l'eau, près du mât de beaupré

— tout à fait à l'avant, à l'endroit où les mouvements d'ascension et de descente apparaissent le plus vertigineux? Et bravement elle avait accepté. Longue et droite dans son jersey bleu d'outremer, avec sa jupe blanche qui lui sculptait les genoux, elle se tint debout à l'étrave, son béret enfoncé jusqu'aux sourcils, riante, respirant le vent et les yeux pleins de soleil. Et parmi la fête blanche et bleue que le printemps donnait sur les vagues, elle montait dans le ciel avec le navire cabré et redescendait jusqu'au creux de l'abîme, aussi belle que l'autre figure de proue qui, sous le beaupré, trempait à chaque plongeon dans les embruns ses seins d'or.

Vraiment, Antoine adorait la beauté de cette fille. Depuis plusieurs jours, il ne pouvait s'empêcher de se répéter :

— Il faut que je lui parle seule.

Et ce jour-là, en face de l'île de Zante qui défilait toujours, il lui parla. Oh! il ne lui dit pas des choses qui leur parussent bien graves, ni ne lui fit des aveux avec la main sur son cœur, mais il vivait depuis une semaine dans un tel enchantement d'elle qu'il fallait qu'il le lui dît, aussi inéluctablement qu'un fruit mûr ne peut plus rester après la branche.

Les voyageurs étaient à peu près tous sur la passerelle; il entendit qu'elle étudiait son piano dans le salon, et descendit sous le prétexte de chercher sa boîte de peinture. Aurore, comme il l'avait espéré, était seule. Elle se retourna. Il dit :

— Je viens chercher ma boîte à couleurs.

Elle continua de jouer, et ils causèrent, en même temps, de choses diverses. Au bout d'un moment, elle ferma son cahier en disant :

— J'ai fini. Il faut que je m'en aille.

Il lui répondit assez brutalement :

— Ne vous en allez pas!

Il entendit le son de sa voix changée, un peu rauque, comme toujours quand il était intimidé. Et elle, elle restait interdite.

Alors, il lui expliqua plus doucement que cela lui était odieux de ne jamais la voir, qu'il ne se plaisait qu'en sa compagnie, qu'il avait renoncé à son départ à cause d'elle et qu'elle

le savait bien puisqu'elle l'en avait remercié, qu'au fond, depuis son enfance, elle avait toujours été sa préférée...

Elle lui dit, comme si c'eût été un reproche, mais un reproche câlin et qui ne voulait pas faire mal :

— Pourquoi me faites-vous des avances?

— Pourquoi? Pour rien; parce qu'il n'y a pas pour nous d'avenir. Aussi, laissez-moi l'émotion charmante et douce de vous dire que vous me plaisez depuis toujours : je mêle encore au présent le souvenir de l'enfant que vous étiez hier, et c'est l'enfant grandie qui m'émerveille en vous, subitement éclose et rayonnante à ce point que toute chose vue auprès de vous prend de la grâce. Et cela n'a aucune importance que je parle, parce que dans une dizaine de jours je m'en irai. Nous ne nous reverrons plus, ou bien ce sera dans si longtemps que, hélas! nous ne reparlerons même plus d'aujourd'hui.

Et cela qu'Antoine disait, était vrai. Il devait être rentré en France pour la fin du mois, et cette date prenait pour lui l'aspect d'une entrée dans une nuit sans issue. Alors, fébrilement, il voulait ne plus perdre aucune des heures qui lui restaient, parce qu'il savait que, dix jours plus tard, il envierait jusqu'aux moments actuels qu'il reprochait à Aurore où il y avait une demi-douzaine de personnes entre eux deux, mais où elle, au moins, elle était là.

Ce qu'il lui disait était donc vrai, mais n'était qu'une infime partie de ce qui s'agitait en son âme. Il ne lui dit pas combien, pendant qu'il parlait, il aimait le trouble qui passait et repassait dans les yeux bleus comme une ombre profonde, tout l'émoi charmant de cette jeunesse qui n'avait jamais encore été émue. Mais le remords en même temps l'assaillait : ce qu'il faisait, il n'aurait pas dû le faire. Madame de Puymesnil avait confiance en lui, et voilà qu'il se cachait pour trouver en dehors d'elle un entretien avec sa fille. Ses paroles sans arrière-pensée, quelque honnêtes qu'elles fussent, n'étaient pas de celles qu'il pût avouer. Il fallait donc commencer à tromper, à mentir. Et Antoine, en principe, avait une telle horreur du mensonge...

Il s'était assis à une table; il dessinait n'importe quoi au crayon sur son papier à aquarelle. Aurore était debout, inquiète, guettant la porte. Elle dit au moins dix fois :

— On va se demander où je suis. Je m'en vais. Pourvu que maman ne vous voie pas ici!

— Non, restez; ou sinon je quitte le bateau dès demain soir.

C'était un peu de chantage, et elle restait. Elle n'avait d'ailleurs aucune envie de partir.

— Restez. Je n'ai rien à vous dire, mais je suis si bien... si bien... si bien parce que vous êtes là. Voyez : je dessine un petit cheval, il n'est pas très intéressant, mais cela me fera plaisir de me rappeler que vous l'avez regardé pendant que je le dessinais. Nous allons le conserver.

» Heureux petit cheval qui naît au monde sous la caresse claire de vos yeux... Vos yeux remplissent le silence entre les phrases que je dis; ils sont dans cette chambre une lumière perpétuelle qui fait sortir de l'ombre les plus humbles des choses...

» Voilà! Le petit cheval piaffe, il a les naseaux frémissants — quelques longs traits de crayon pour indiquer son souffle qui halette. — Lui ajouterons-nous des ailes? Oui... qu'il soit Pégase, hennissant, impatient, frappant une dernière fois le roc de ses quatre sabots sonores! »

Telles furent les paroles gauches qu'Antoine trouva seulement à dire et où rien n'était exprimé de ce qu'il désirait. Mais qu'importe, la plupart du temps, ce qu'on dit en pareille occurrence! Aurore, avec peine, se décida enfin à partir, après lui avoir promis, la main dans la main, une grande amitié pour toujours.

. . . . . .

Vers sept heures et demie du soir, *To-Kyma* mouilla dans le mélancolique petit golfe de Katakolo. Pour ceux qui n'avaient jamais vu la Grèce, il était émouvant de deviner si proche dans l'obscurité cette terre illustre entre toutes. Le dîner eut lieu à bord, en rade, et fut très gai. Tout le monde, après les tribulations de ces derniers jours, était de bonne humeur et se voulait du bien. On but à la patrie de Périclès Volos, encore qu'il ne fût pas exactement du Péloponèse,

mais originaire d'Andros, qui est une des Cyclades; ce furent des agapes véritables, au sens profond du mot. Antonia, par bonheur, avait une fois de plus complètement oublié Tching.

II

Mercredi, 17 avril.

On se disposait à partir en excursion pour Olympie.

— Mets donc ton chapeau un peu mieux que ça, — dit madame Euryclée à Isabelle. — Tu es fagotée, ma pauvre fille!

Isabelle obéit, et était allée arranger ses cheveux et son chapeau devant la glace de la petite antichambre, quand Antoine vint prendre sa casquette.

— Monsieur de Plémont, — lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, — est-ce que vous trouvez que vous êtes joli?

— Peuh! — répondit-il, après un peu d'étonnement de cette question grotesque. — Comme ci, comme ça : au fond, non, mais je ne répands pas cette opinion. Pourquoi me demandes-tu cela?

— C'est que moi, je me trouve vraiment horrible. Le jour en tous cas. Le soir, quelquefois, je ne suis pas mal (elle se regardait dans la glace). J'ai les yeux trop à fleur de tête, hein?

— Les gens qui ont les yeux en boules de loto sont généralement de remarquables orateurs, — dit Antoine en guise de consolation. — C'est affirmé par Gall dans ses *Localisations crâniennes*.

Il fallait se mettre en route d'assez bonne heure, car l'expédition était compliquée. On avait commandé un train spécial qui mènerait à Pyrgos et un autre train pour conduire de Pyrgos à Olympie (mais les petits trains spéciaux ne sont pas chers en Grèce). Retour de la même façon. On emporterait un panier pour déjeuner à Pyrgos.

Personne ne connaissait Olympie. Mais quoique les ruines n'y fussent pas monumentales, Périclès avait jugé à propos de s'y arrêter, parce que cette ville tenait une telle place dans ses souvenirs classiques qu'elle méritait bien un pèlerinage,

et que, d'autre part, elle permettait par sa situation de faire escale un jour plus tôt que si l'on eût été directement à Athènes; pour sa sœur surtout, très délicate, cet avantage devait être pris en considération. Madame Euryclée avait été extrêmement fatiguée par les trois jours qu'elle avait dû passer dans sa cabine sans sortir; c'était une malade habituée aux médicaments, et autant que par la tempête, elle sortait éprouvée par les calmants, les stupéfiants et les somnifères. Néanmoins, elle allait mieux ce matin-là, et encore très pâle et les pupilles dilatées, mais douce et bienveillante comme d'habitude, elle se joignait aux pèlerins d'Olympie.

La journée se déroula sans incidents selon le programme. Au déjeuner en plein air dans la gare de Pyrgos, un négociant de l'endroit qui avait eu affaire avec la maison Volos pour l'exportation des raisins de Corinthe, vint se présenter à Périclès et l'entretenir à ce sujet. Ce fut le premier contact qu'on prit avec les raisins de Corinthe, question qui, en d'autres lieux, semble ne devoir intéresser que les cakes, mais qui, en Grèce, est d'une importance primordiale, occasionne la richesse ou la ruine du pays, et la chute des ministères. Le leit-motiv des raisins de Corinthe ne cessa plus d'accompagner *To-Kyma* durant tout le séjour en Grèce.

A Olympie même, les visiteurs furent déçus. Périclès avait eu beau les prévenir : « *On voit peu de villes des anciens héros; et celles qui restent encore ne sont pas beaucoup plus hautes que le niveau des campagnes...* » (inscription d'Alphée de Mytilène, déjà vraie pour Mycènes au premier siècle de notre ère), cette grande plaine d'Olympie où pas une pierre, ou à peu près, ne s'élève à la taille d'un enfant de dix ans, leur parut surfaite. Il est vrai que, lorsqu'on n'est pas archéologue et que le guide vous annonce le temple de Zeus ou de Héra, on s'attend à autre chose qu'à des colonnes couchées par terre dans l'herbe et débitées en rondelles comme des saucissons. Olympie, dégagée du sable accumulé par ses rivières, n'est plus en somme que le plan grandeur nature de ses anciens monuments. Mais il y avait le musée, dû à un Mécène grec, et surtout la lumière limpide, sans poussières, célèbre de l'endroit. Quand, rassasiée

de l'Hermès de Praxitèle, des frontons, et des métopes (dont la moitié d'ailleurs sont à Paris, au Louvre), la bande songea au repos et à une nourriture moins immatérielle, elle trouva à goûter sur la terrasse d'un hôtel qui domine le champ des ruines. Au delà du parapet de pierres, le fleuve Alphée, paisible et bleu comme le ciel, coulait tranquille dans le large lit de sa vallée, fleuve assagi, ne courant plus après Aréthuse; et dans le lointain, sur les collines vertes de printemps qui encerclaient l'immense cimetière, des pins de place en place détachaient, absolument nettes malgré la distance, les fines lignes sombres de leur structure. Et quel miel délicieux fut servi sur cette terrasse, coloré, parfumé, pareil à ce que dut être le miel aux beaux âges du monde, fait par les petites filles des mêmes abeilles avec les fleurs de la montagne qui n'ont rien appris de nos jardiniers!

L'humble petit train joujou qui les avait amenés ramena les voyageurs — derrière la locomotive, une seule voiture : un grand compartiment à intérieur de bois verni.

Alors qu'ils étaient encore assez loin d'arriver, les collines vers la gauche s'abaissèrent en une large échancrure où le ciel semblait plonger profondément; mais ce n'était pas le ciel, c'était la mer qu'ils voyaient et qui, sans ligne d'horizon apparente, donnait ainsi l'illusion de prolonger le vide. Très haut dans cet espace sans pesanteur et sans limites, leur bateau blanc les attendait, ne reposant sur rien, suspendu parmi le bleu infini, littéralement à l'ancre dans le ciel.

Personne ne put réprimer un mouvement d'admiration. Antoine se tenait à une fenêtre auprès d'Aurore : plus qu'à tous les autres, la vision leur plut. Là-bas était déjà leur maison, l'arche où ils étaient heureux de rentrer ensemble; c'était eux seuls que venait chercher le féerique navire. Comme un grand cygne qui dort flottant entre ses ailes, blancheur immaculée, il allait repartir, les emportant tous deux pour un voyage, pur, suave, et qui ne finirait plus...

Subjugué par les promesses de son rêve, Antoine, sans regarder Aurore, lui dit à mi-voix :

— J'ai envie de pleurer.

Elle ne le regarda pas non plus, et répondit :

— Moi aussi.

Ce soir-là leur était comme une naissance à une vie nouvelle. Toutes les déesses bienveillantes se penchaient sur eux...

***

La nuit qui suivit tint tous les beaux engagements qu'avait pris le jour. Ce fut une nuit singulière, qu'on eût dite enchantée. Le yacht avait repris la mer par un calme absolu; le ciel était sans lune, mais d'une clarté grise inconnue, inexplicable, que ni Aurore, ni Antoine n'avaient jamais rencontrée et qui se fondait, incolore, avec le reflet de l'eau. Il ne faisait ni chaud, ni froid, ce n'était ni le crépuscule, ni l'aube, ni la lueur lunaire, ni un jour de nuées, c'était, entre les deux coupoles du ciel et de la mer, comme l'intérieur d'une perle immense où ce navire s'enfonçait sans heurt dans un orient vaporeux fait de gris, de nacre, de mauve et de rose, interminable glissement en silence, avec seulement de loin en loin le faible bruit d'un flot qui se déchirait mollement à l'étrave.

Avec des coussins, des manteaux, des couvertures, les gens s'étaient installés dans des fauteuils sur le pont arrière, pour savourer cette nuit inaccoutumée. Aurore, assise auprès d'Antoine, lui avait d'elle-même, timidement, subrepticement pris la main : ils restèrent ainsi, et par ce trait d'union, la soirée était devenue encore plus délicieuse.

Seul des passagers, Fred Morton ne quittait pas la passerelle. En compagnie du capitaine, il s'amusait à fumer une pipe en confrontant avec la carte les feux qui, un à un, des côtes des îles, puis des deux côtes de Grèce, venaient par le travers de *To-Kyma*. Isabelle, d'un âge à ne pas tenir en place, venait par moments voir ce qu'ils faisaient, établissait la liaison entre eux et les autres.

Mais, peu à peu, le groupe du pont se réduisit. Il n'y a pour admirer longuement la nuit que les amoureux et les poètes; le ménage du Gerbier soupirait après un bridge avec Périclès et la princesse; le docteur suivit. Puis madame Euryclée descendit avec Isabelle se coucher. Aurore, elle, demanda la permission de rester encore un peu.

... Ils parlaient à mi-voix, versés l'un vers l'autre; ils parlaient peu, avec respect; ils disaient de ces paroles, filles écloses de l'ombre, qui se prolongent et se propagent sur les pentes vertigineuses des âmes comme des appels descendent en roulant les vallées. Et après, sans qu'ils dissent plus rien, une sonorité d'échos vibrait encore longtemps dans leur double silence.

Il gardait sa main posée sur le genou d'Aurore, avec dans sa main la petite main, et par manière de jeu il lui avait remis au doigt sa bague, ainsi que quelques jours auparavant, comme un symbole mystérieux d'une union dont on ne pouvait parler aux autres, comme une sorte de regret d'impossibles fiançailles...

Sous leurs pieds filait la mer transparente, couleur du vide, incommensurable abîme.

— Que l'eau m'attire ce soir! — disait-il. — Elle m'hypnotise. A d'autres jours, elle est ténébreuse, hostile, triste et noire, elle est l'encre où se trempe la nuit. Mais ce soir, des cloches noyées doivent tinter dans son sein, on a envie d'y plonger et d'y mourir pour voir la fête...

Elle répondit :

— Il ne faut pas se laisser aller à se pencher sur elle; il ne faut écouter que les cloches d'en haut, regarder en haut, toujours en haut.

Étrange parole fervente et si grave pour une bouche de dix-huit-ans! Ah! l'idéale soirée qui s'achevait et que rien ne pouvait plus empêcher d'avoir été! Ils n'avaient aucune envie de quitter leur faction nocturne, et la jeune fille liliale dans la lueur irréelle continuait de regarder, la tête inclinée en arrière, le gris perle de son ciel s'inscrire entre les cordages du vaisseau fantôme. Il la contemplait avec ravissement. Qu'est-ce qu'elle désirait alors, pelotonnée dans son songe, chose tendre et chaude, avec ses pensées qu'il sentait jaillir d'elle, comme de grandes tiges pures de fleurs qui montaient dans la nuit? Comme elle devait avoir un pauvre cœur sensible et doux, et si près des larmes. Ah! protégez-le bien, Aurore, votre doux cœur, parce qu'il y a tant de gens qui le piétineraient... et ce serait une chose si atroce qu'on vous fît du mal!

Depuis longtemps déjà, il l'avait mieux aimée que toutes les petites filles rencontrées dans sa vie, et ce soir-là, plus que jamais, lorsqu'il pensait à l'avenir ouvert devant elle, il voulait tellement, tellement, qu'elle fût heureuse...

III

Jeudi, 18 avril.

Dès lors, une exquise complicité, remplie d'innocence, transfigura leur vie. Ils n'étaient plus enfermés en eux-mêmes, dans l'affreuse solitude coutumière où se trouvent les hommes pour s'enchanter ou souffrir des choses. A tous moments revenait le doux accord de leurs yeux, regards qui se caressaient et n'osaient s'appesantir, tant par crainte des surprises que par pudeur de leur propre émotion; et parfois, à la dérobée, leurs mains pouvaient se frôler, s'appuyer un instant l'une contre l'autre, confidence, union.

Comme, à deux, on peut répandre de la poudre d'or sur les jours! Quelles minutes émouvantes deviennent les minutes ordinaires et ternes de la vie, quand elles sont des minutes d'attente, d'angoisse, quand on espère, quand on désire! Quelle violence délicieuse s'insinue alors dans les moindres actions de la journée! Antoine avait le cœur trop peu équilibré pour rester sans à-coups dans la ligne paisible de la confiance, il passait inopinément de la joie au chagrin, comme s'il avait eu douze ans. Que, pendant une heure, Aurore ne se tournât pas vers lui, il la croyait tout de suite évadée de sa présence : sans raison, l'assiégeait l'idée que déjà elle s'était reprise, qu'elle devait être changeante ainsi que la plupart des femmes, qu'elle s'était rendu compte de l'inutilité de s'émouvoir, qu'il allait dorénavant se heurter à une personnalité nouvelle, dédaigneuse et n'essayant même pas d'être fuyante. Il voulait être fixé en hâte, crier son inquiétude et sa fièvre; la présence des gens qui lui interdisait de parler lui paraissait insupportable, les minutes éternelles... Puis, ils se trouvaient seuls et, dès les premiers mots ou le premier regard, ses appréhensions tombaient. Comment avait-il pu la croire pareille à d'autres, mettre en doute la constance de son affection? Il n'y avait

qu'à être en face de ses yeux clairs pour savoir qu'elle ne variait pas, qu'elle allait tout droit dans la vie comme le beau navire qui fendait l'eau de son étrave. Ah! songeait-il, pouvoir suivre la même route qu'elle, quelques moments, le peu qu'il plaira à Dieu, et régler sur ce calme sillage la marche d'une âme incertaine qui toujours louvoie et vire!...

C'était une chose charmante que leur étonnement à tous deux de se plaire.

Elle, enfant blanche surprise d'avoir retenu une attention, d'être prise au sérieux, de voir ses dix-huit ans mettre en balance soudain tout le lourd passé mouvementé qu'elle soupçonnait chez son ami.

Et lui, dans une extase tremblante et ravie d'avoir pu attirer un instant cette âme neuve, et plein de l'envie de se mettre à genoux pour recevoir l'offrande royale qu'elle lui faisait de sa candide tendresse...

IV

Samedi, 20 avril.

Il y avait deux jours que les voyageurs étaient à Athènes, sans qu'ils eussent été favorisés par le temps pour leur première entrevue avec un endroit aussi renommé : dès le golfe de Corinthe, ils avaient perdu le soleil et navigué par le froid dans des nuages gris. Il fallait néanmoins faire contre mauvaise fortune bon cœur; depuis l'avant-veille, *To-Kyma* était à quai dans le port du Pirée parmi beaucoup de navires de nationalités diverses, et ses passagers, sans se séparer, avaient foncé en troupe compacte toute la journée du lendemain à travers la ville, derrière un guide, afin d'arriver à épuiser aussi rapidement que possible la liste des curiosités, quittes, pour les plus raffinés, à revenir, ou à compter revenir les jours d'après aux lieux particulièrement attachants. C'est ainsi qu'Antoine se résigna aisément à n'entrevoir les musées qu'à la va-vite, mais qu'il décida, dût-il rester seul en Grèce, à retourner plus longuement à l'Acropole.

Que n'avait-on pas déblayé dans cette première journée! Phalère, le temple de Jupiter Olympien, le Stade, le Palais

du Roi, le théâtre de Dionysos, les petites églises byzantines, l'Acropole, le temple de Thésée, sans compter, ni les musées, ni les nombreuses courses dans les boutiques, ni le déjeuner à l'Hôtel de la Grande-Bretagne où ils mangèrent des feuilles de vigne farcies et où Isabelle acheta de petites boites de raisins de Corinthe hideux à voir, semblables à des espèces de poux de chiens, mais excellents à déguster. Tout cela par froid et lumière terne, sauf au coucher du soleil, quelques belles rougeurs au-dessus de Salamine, entre des nuées épaisses.

Ce matin, il faisait enfin beau et tout le monde, dans deux automobiles, put se rendre au joli couvent de Daphni. La *Voie sacrée* y conduisait, route accidentée dans un territoire aride et jaunâtre, sous un ciel bleu où restaient fixés ces lourds nuages blancs qu'on imagine propices à asseoir des dieux; puis des pins, et des pins parasols, boules sombres clairsemées, et tout de suite le mur de clôture du couvent sur l'emplacement du temple antique d'Apollon.

Antoine aima l'endroit, n'aima pas les mosaïques byzantines de la coupole dans l'église. Daphni! pourquoi, sous ce doux nom de l'amour d'un dieu, trouver un froid Christ impassible à fond d'or avec les Apôtres, le même Pantocrator que naguère à Monreale près de Palerme? Mais, malgré cette imposition du christianisme, seul, le nom de la pauvre nymphe, sans aucun culte, sans le moindre brin de laurier, persiste, ainsi qu'une plante entêtée qui ne veut pas mourir.

Près des mosaïques, la princesse Antonia aux larges yeux faits semblait à sa place, apportait une beauté d'Empire d'Orient, fardée qu'elle était comme une Irène, icône inquiétante, pendants d'oreilles, bracelets et colliers. Aurore, elle, rappelait davantage les antiques du ve siècle, les pures têtes chastes de marbre d'Artémis ou d'Athéna. C'était ainsi, jeune, flexible, attirante et prête à bondir qu'avait dû être Daphné, guettée par le Soleil...

En dehors des murs, entre les pins parasols, était un singulier puits sur lequel elle se pencha : là-dedans, très loin, très loin, au fond d'un cadre sombre, elle vit un petit médaillon de ciel où s'inscrivait sa figure; elle appela Antoine pour qu'il s'y mirât à son tour. Ainsi, pour ceux qui plus tard

viendraient et sauraient réellement lire les pages du passé, ils laissèrent, Antoine et Aurore, leurs humbles petites images rondes côte à côte sur l'album de l'eau.

***

L'inconvénient des capitales est qu'on est happé par les mondanités. Périclès Volos était naturellement en relations de famille, d'amitié ou d'affaires avec beaucoup de notables grecs, madame Euryclée, de plus, avait par son mari des liaisons dans le corps diplomatique, et Morton, grand voyageur autant qu'élégant, connaissait du beau monde partout. Ces obligations eurent pour heureux effet de forcer la troupe de *To-Kyma* à se désagréger. Il fallut opter entre la promenade archéologique et le thé chez un ministre. Antonia ne pouvait résister au désir de montrer aux dames d'Athènes comment elles s'habilleraient l'année suivante, le ménage du Gerbier préférait un bon bridge à toutes les fantaisies aléatoires du soleil sur le Parthénon. Il n'y eut d'irréductibles que le petit docteur Mullot, Antoine et les deux jeunes filles. Le docteur, muni d'une lettre d'introduction, devait aller voir des collègues à l'hôpital Evanghelismos; alors, Aurore et Isabelle furent confiées à M. de Plémont, et ils partirent tous les trois pour l'Acropole.

Durant cette après-midi, Antoine ne put parler à Aurore avec la liberté peut-être qu'il aurait désirée, car Isabelle ne les quittait pas, au point que souvent elle le tenait amicalement par la main. Mais il y eut tout de même de l'un à l'autre un perpétuel contact de douceur par l'entremise des choses qu'ils virent. Les paroles qu'il prononçait s'adressaient pour la plupart à la cadette, mais leur sens par delà les mots à voix haute était pour la sœur aînée, et au-dessus des phrases de la conversation qui s'agitent et meublent l'air, ils échangeaient la grande amitié silencieuse de leurs yeux.

... Ils se promenaient entre les petits temples parmi les milliers et les milliers de pierres qui jonchent le plateau et dont chacune porte une trace de sculpture. Le Parthénon

les dominait de sa colonnade crevée, avec ses belles cannelures doriques aux arêtes vives ébréchées par places, tout jaune et varié de nuances, cuit par vingt-quatre siècles de soleil comme du pain qui s'est doré. Pour escalader les trois hauts degrés qui mènent au stylobate, Antoine dut un peu hisser les jeunes filles.

Il se rappelait que, depuis bien des années, il avait désiré de venir là avec Périclès. Et il y était enfin, ainsi qu'il l'avait espéré, et même mieux qu'il n'aurait osé le rêver dans ses hypothèses les plus romanesques : avec une immense affection neuve et pure qui débordait de son cœur sur l'univers et qui se renouvelait continuellement d'une présence...

Aurore voulut toucher le marbre, elle se déganta, appuya contre une arête de colonne sa main nue; elle avait une robe à carreaux beiges sur blanc et un chapeau beige qui se confondaient presque avec la tonalité des ruines, un vrai costume mimétique; on eût dit une figurine émanée du temple et qui aurait pris au marbre sa matière et sa couleur. Le Parthénon de la sorte semblait s'effeuiller d'elle, petite parcelle d'un jour, détachée déjà et prête à partir. Ainsi les pensées d'Athéna éternelle s'envolent successives de son cerveau vers le monde. La déesse donnait aujourd'hui à Antoine Aurore, comme la plus belle raison parmi toutes les raisons qu'on a de vivre. La vie doit s'ennoblir pour devenir la maison digne de recevoir un bel amour. Tout l'effort va tendre à s'améliorer, à s'épurer, à se grandir, afin, vis-à-vis de soi-même, de sentir qu'on mérite cet amour. Comme ce sera beau, à deux, de ne plus regarder qu'en haut! Et de cette manière, même séparés, ils demeureront près, leurs regards se joindront par l'angle des étoiles. Aurore était Athéna, jamais Antoine ne pourrait plus dissocier le divin Parthénon de l'enfant humaine qui posait sur le marbre sa main couleur de rose-thé. Entre les fûts de la colonnade qui s'enfuyait sombre à contre-jour, s'incrustaient les longues fentes verticales d'un ciel bleu éclatant : et ce ciel, et les colonnes illustres sous leur architrave, et au loin sur Égine le rire innombrable de la mer, toutes ces choses n'étaient plus qu'un cadre autour de la frêle splendeur...

Antoine retourna avec les deux sœurs dans le musée souterrain de l'Acropole. Ce qui les avait intéressés la veille, c'étaient les statues archaïques de jeunes filles. Il faut dire que ces statues sont attirantes pour plusieurs causes, dont l'une est le singulier destin qu'elles subirent. Nous pouvons presque prétendre que nous en avons la primeur, car ni Phidias, ni les Grecs de la belle époque ne les connurent : à peine, une fois exécutées, virent-elles la lumière une cinquantaine d'années, puis elles furent renversées par les Perses et mêlées aux débris qui servirent d'assises au nouveau Parthénon. Et on les a exhumées, il n'y a guère plus de trente ans; cela est bien peu pour des existences de statues. Dans cette longue vie ralentie sous la terre, les belles endormies n'ont pas usé leur jeunesse, elles ont rapporté les jolies couleurs de leurs joues et de leurs robes. Elles sont presque pareilles entre elles, mais malgré leur sourire uniforme et l'analogie de leurs yeux remontant vers les tempes, elles ont des figures personnelles, elles ne représentent pas la déesse, ce sont des portraits, et on a eu raison de les appeler « les jeunes filles », *corai*. Bizarrement trop bien coiffées, parées, à peu près toutes mutilées du bras droit à partir du coude (ce bras venant en avant présenter quelque offrande, était travaillé séparément et ajouté; il manque et laisse un trou). On ne peut rester indifférent parmi les multiples présences, étrangement insistantes de ces statues qui n'ont pas eu leur part légitime de la vie et qui, après deux mille quatre cents années de belles-au-bois-dormant, rouvrent sur vous les yeux équivoques de leurs si anciens seize ans.

Aurore et Isabelle passaient ainsi entre leurs sœurs d'un autre âge, mais elles étaient trop juvéniles elles-mêmes pour prendre un plaisir mélancolique à la contemplation des jeunes filles. Aurore, d'ailleurs, n'avait rien ni du regard ni du sourire éginétiques, elle était manifestement de l'époque de Phidias, le vaste regard tranquille et la ligne du nez droite, et la bouche régulièrement dessinée, souvent entr'ouverte, avec la lèvre inférieure presque à l'aplomb de l'autre, ce qui donne une si grande expression de bonté confiante.

Lorsqu'ils durent s'en aller, tandis que le soleil colorait de

ses derniers roses le mont Hymette, Isabelle désigna la montagne :

— Monsieur de Plémont, — dit-elle, — quand irez-vous cueillir la *Votani*?

C'était une histoire qu'une dame grecque, après le déjeuner, leur avait racontée. *I votani tis agâpis* est la plante d'amour que les bergers cherchent au flanc de l'Hymette et qui, à elle seule, donne le parfum qui vient sur Athènes. Cette plante, naturellement, n'existe pas, puisque le parfum est celui de toutes les fleurs mêlées. Si donc quelqu'un la trouve, la légende veut que celui-là dans la suite possède l'amour de toutes les femmes.

— Je n'ai pas besoin d'aller chercher la fleur de l'amour, — répondit galamment Antoine à Isabelle; — je me contente d'être très heureux comme cela, avec l'amitié de vous deux.

Sensible à tant de courtoisie, la petite remercia avec des grimaces, et Aurore ne dit rien; elle regarda tendrement Antoine, elle sourit de son sourire blanc et rose, et lentement baissa ses paupières sur le trésor bleu de ses yeux.

FRANÇOIS DE BONDY

(A suivre.)

L'ACCORD FRANCO-AMÉRICAIN

DU 29 AVRIL 1926

La tâche était lourde, écrasante, de négocier un règlement de notre dette envers les États-Unis. Ces questions financières internationales sont impossibles à saisir pour l'opinion, même pour cette partie de l'opinion qui par sa culture générale passe justement pour avertie et compétente sur la très grande majorité des problèmes de ce temps. Au surplus notre époque est exceptionnelle. Elle se joue parfois à dépasser la taille des spécialistes les plus réputés, à démentir les prévisions les plus fondées d'apparence.

Un accord franco-américain sur les dettes paraissait devoir annoncer la stabilisation de notre change, peut-être une amélioration. L'accord devient public le 29 avril : aussitôt une pointe porte la livre sterling de 146, le 30 avril, à 157, le 5 mai, et à 177, le 19, obligeant notre gouvernement à intervenir sur le marché des changes. New-York lui-même juge assez sévèrement les conséquences de cet accord pour le franc, puisque le mouvement de baisse procède principalement de ventes américaines de francs.

De fait l'accord du 29 avril est beaucoup plus rigoureux pour la France que ne l'est pour l'Allemagne *le Plan des Experts*[1]. Ajoutons beaucoup plus redoutable pour l'avenir du franc que les accords de Londres d'août 1924 pour le Reichmark. Il

1. Il s'agit ici bien entendu, comme toutes les fois qu'il est fait mention du plan des experts dans cet article, du plan Dawes et non pas du rapport des experts français sur la situation financière française.

paraît impossible à tenir même si l'Allemagne nous paie. Une mise au point s'impose : on est unanime à la souhaiter. Il n'est entre Français qu'une divergence : Faut-il l'envisager immédiatement, résolument? Doit-on au contraire différer, attendre une rectification de la pratique même de l'accord, dont l'exécution apparaîtra nettement impossible avec le grossissement des annuités? Revisera-t-on l'accord en 1935 ou en 1926? Voilà tout le problème. Nul, je crois, ne le pose en France autrement. Les sympathies sont encore trop vives entre les États-Unis et la France, *l'intérêt bien compris* parle trop nettement, pour qu'une *mise au point nécessaire* soit impossible immédiatement en l'entourant des ménagements indispensables.

***

La dette française envers les États-Unis comprenait deux éléments : la dette politique, représentée par des Bons du Trésor français remis à la Trésorerie américaine; la dette commerciale, issue de l'achat en 1919 par le gouvernement français au gouvernement américain des stocks accumulés en France par les États-Unis pour le ravitaillement de leurs troupes.

La France a acquitté régulièrement les intérêts sur sa dette commerciale (stocks) : 20 millions de $ par an, au taux de 5 p. 100, le montant en capital (407 millions $) venant à échéance en un bloc massif en 1929.

La dette politique n'a fait l'objet d'aucun paiement effectif ni en principal ni en intérêt : l'intérêt s'est ajouté ici au principal, augmentant ainsi de *plus d'un tiers* notre dette en capital[1].

	Dette politique au 15 juin 1925. (milliers $)	Dette commerciale au 15 juin 1925. (milliers $)
Principal	2 933	407
Intérêts	1 013	—
Total	3 946	407

1. *Projet de loi pour la ratification de l'accord franco-américain. Temps*, 30 juin 1926.

Au 15 juin 1925 la France devait 4 353 millions $. Les intérêts ayant été calculés au taux de 5 p. 100, l'accord nous consent ici un léger abattement, analogue à celui accordé à l'Italie qui ramène le total de la Dette française à 4 025 millions.

L'accord fixe alors 62 annuités, qui, totalisées, représentent le montant de la dette : 4 025 millions. Le remboursement de la Dette en capital est donc *intégral*. La concession accordée se borne aux intérêts.

Pendant les 5 premières années la Dette arrêtée à 4 025 millions ne porte pas intérêt; le taux est ensuite de :

				15 juin
1	p. 100 pour les	10	annuités	1930-1940
2	—	10	—	1940-1950
2 1/2	—	8	—	1950-1958
3	—	7	—	1958-1965
3 1/2	—	26	—	1965-1987

La progression des annuités en y comprenant l'intérêt ainsi calculé est alors la suivante [1].

	1 000 $	
5 premières annuités (15 juin 1926-15 juin 1930) .	32 000	
10 annuités suivantes (jusqu'au 15 juin 1940). .	40 010	
	50 010	
	60 010	
	75 010	
	80 010	
	90 010	
	100 010	
	105 010	
	110 010	
	115 010	
		825 100
47 annuités suivantes [2] à 125 millions $ en chiffres ronds		5 875 000

La Dette ainsi liquidée sera constatée par des obligations en or, payables au gouvernement des États-Unis ou *à son ordre*, fractionnées en 62 coupures correspondant comme

1. *Europe Nouvelle* (numéro spécial), 8 mai 1926.

2. Les dites annuités restent fixées à 125 millions $ en chiffres ronds pendant la période allant jusqu'en 1987, car l'intérêt s'élève à 2 ½, 3 et 3 ½ p. 100.

montant et dates d'échéances aux annuités. L'annexe A de l'accord donne la formule type de ces 62 obligations, dont le montant seul est variable. Le libellé de l'obligation prévoit l'exonération fiscale en France de ces obligations au profit : *a*) du gouvernement des États-Unis; *b*) d'une personne, firme ou association n'ayant en France ni domicile, ni résidence habituelle; ou *c*) d'une corporation non organisée sous le régime des lois françaises.

Les obligations remises au gouvernement sont donc négociables; elles sont *à ordre*. L'exonération fiscale bénéficie au tiers endossataire comme au gouvernement des États-Unis.

Mais il y a mieux : l'article VII de l'accord prévoit la délivrance de *titres au porteur* en échange des obligations à ordre définies à l'Annexe A; et ces titres au porteur seront négociables *aux États-Unis*, en *France ou ailleurs*. Sur demande du Secrétaire de la Trésorerie des États-Unis, la France doit même prêter ses bons offices en vue de *l'inscription de ces obligations à la cote de telle Bourse que pourra spécifier le Secrétaire du Trésor des États-Unis*[1].

Cette clause donnée par la presse française comme étant de style [1], est absente dans l'accord américano-britannique (Accord Baldwin) [2].

La dette extérieure française cesse par là même d'être une dette de gouvernement à gouvernement, une dette de la France aux États-Unis. Elle devient une dette de la France à l'égard du détenteur de ces titres à ordre ou au porteur. Demain, telle banque (allemande, hollandaise, suisse, anglaise) sera peut-être devenue le créancier de la France. M. Borah, M. Smoot, sénateurs, en des déclarations abondamment reproduites dans la presse française ont pu proclamer : « Si on ne peut nous payer, on ne nous paiera pas »; leur pays aura cessé d'être le créancier de la France. Leurs paroles rassurantes et bienvenues, qui coincïdent d'ailleurs mal avec leur attitude dans la négociation de l'accord, n'engagent point leur gouvernement et moins encore les tiers, porteurs éventuels des obligations (Américains ou *autres*).

1. *Matin*, 25 juin 1926.
2. Jacques Bardoux, *l'Accord de Washington*. *Avenir*, 30 juin 1926.

L'accord ne contient à notre avis que deux clauses assez favorables à la France : la clause relative à la fusion de la dette commerciale et de la dette politique. Encore la dette dite commerciale était-elle une dette de gouvernement à gouvernement, et pour la France était issue d'un marché de dupe extrêmement onéreux. Cette clause cependant nous libère d'une échéance très lourde en 1929 : 400 millions $. Mais si lourde qu'elle était impossible à exécuter. N'exagérons rien dans ce demi-succès, car les négociateurs américains savaient fort bien que nous ne pourrions régler 400 millions $ en 1929.

La seconde clause est relative à la possibilité pour le gouvernement de reporter à tout moment de trois ans, une échéance. Mais les paiements différés portent intérêt pendant toute la durée du report à 4 1/4 p. 100. Le créancier ne perd rien à attendre.

L'accord enfin transforme une dette à vue ou à courte échéance (Stocks) en dette à long terme. Mais pouvait-il en être autrement? Conçoit-on à vue des échéances d'une telle envergure? A l'impossible nul n'est tenu.

Cet accord ainsi précisé est incontestablement plus lourd que le Plan des Experts, plus dangereux pour l'avenir économique et monétaire de notre pays.

***

L'accord du 29 avril prétend s'inspirer du même principe que le Plan des Experts : la *capacité de paiement du débiteur*. Mais l'application, qui en est faite à la France est beaucoup plus rigoureuse. Illogique même. L'ALLEMAGNE LIBÉRÉE EN TRENTE-SIX ANS : LA FRANCE EN SOIXANTE-DEUX. Un manque de coordination apparaît dès l'abord entre l'accord et le plan. Ce n'est pas tout : des annuités permettant le règlement de la dette française en trente-six ans eussent fait apparaître des chiffres manifestement impossibles. On a détendu le nombre des annuités pour masquer la discordance entre le poids de la dette et la capacité de paiement du débiteur [1]. Mais on comprend mal que les annuités exigées de l'Allemagne, au moins

1. Voir *Matin*, 28 juin 1926.

pour toute la partie représentée par la contribution de l'industrie et des chemins de fer — pour près de la moitié — (exactement 960 millions de marks sur 2 500 millions) soient fixées au nombre de trente-six, alors que la France en assume soixante-deux.

Mais il y a mieux : le nombre de 36 s'applique implicitement à toutes les annuités de la dette de Réparation. Car les Trésoreries sont aujourd'hui à peu près d'accord pour évaluer à 34 milliards de marks-or la valeur actuelle du Plan des Experts.

Pour les obligations industrielles et les obligations des chemins de fer définies expressément par le Plan en capital (16 milliards de marks-or — en intérêt 5 p. 100 et amortissement 1 p. 100) aucun doute n'est possible. Un simple calcul d'annuité démontre qu'une dette de ce type est amortie en trente-six ans. L'amortissement devant commencer avec l'annuité 1928-1929, l'*Allemagne sera libérée de cette partie de ses annuités en* 1965. Mais il a été implicitement entendu que l'annuité budgétaire (1 250 milliards) donnerait lieu à l'émission des obligations du Trésor allemand analogues aux obligations industrielles et des Chemins de fer. Le Trésor allemand sera donc lui aussi très vraisemblablement libéré en trente-six ans, bien que le Plan des Experts se soit abstenu de fixer le nombre de ces annuités en vue de permettre la coordination du Plan et des Accords réglant les obligations internationales des Alliés [2]. Car, en évaluant la valeur actuelle du Plan des Experts à 34 milliards de marks-or, on admet par là même qu'il se borne à 36 annuités dans son intégralité. Aussi le raisonnement de ceux qui croient l'Accord de Washington susceptible d'exécution à condition de lier nos paiements à ceux de l'Allemagne nous paraît-il entaché d'un optimisme évident. M. Philippe Bunau-Varilla, l'Exposé des motifs du Projet de Loi de ratification [3] ont cru pouvoir évaluer les annuités dues par l'Allemagne à la France à 300 mil-

1. Les Réparations : l'Expertise. *Revue Économique internationale*, mai 1924, p. 212.

2. *Plan*, cité p. 11.

3. *Temps*, 30 juin, et rectifications 1er juillet 1926. — *Figaro*, 5 juin 1926. *Œuvre*, 10 et 15 juin 1926.

lions $ — ce qui est exact; mais M. Bunau-Varilla fixe ensuite les annuités dues par la France aux États-Unis et à la Grande-Bretagne à 250 millions (125 millions pour chacun des créanciers). Il y aurait compensation à due concurrence. Il reste même 50 millions pour achever les réparations. Rien n'est plus douteux. Car dans trente-six ans l'Allemagne sera libérée sans aucune contestation possible de son annuité industrielle et chemin de fer, soit 960 millions de marks-or et très probablement du surplus de ses annuités. *En* 1965 *l'Allemagne sera très probablement libérée de toutes ses annuités. Or l'Accord de Washington a prévu les annuités les plus lourdes pour cette période qui s'étend jusqu'en* 1987.

Sans doute la Grande-Bretagne, comme nous-même, est liée vis-à-vis des États-Unis pour soixante ans. Mais *l'accord Baldwin* [1] (1923) est antérieur au Plan des Experts (1924). Au surplus la Grande-Bretagne, dont les droits dans le rendement du Plan Dawes sont limités à 22 p. 100 n'avait pas à prêter à cette coordination la même attention que la France, dont les droits sont fixés à 52 p. 100.

Si la discussion avait porté d'abord sur le nombre des annuités, et si l'on avait tenté d'obtenir que leur nombre ne pût excéder celui des annuités allemandes, on eût déjà fait un pas dans la voie d'une fixation plus raisonnable de notre dette à l'égard des États-Unis [2]. Or est-il concevable que le nombre des annuités françaises soit supérieur à celui des annuités allemandes? Quelle résistance devons-nous prévoir de la part de l'Allemagne si nous tentons d'étendre la période de ses annuités budgétaires, sans parler de l'accord nécessaire des divers créanciers du Reich!

Ce n'est pas tout : l'accord de Londres du 3 août 1924 donnant au plan la valeur d'un traité a réduit la dette allemande dans des proportions considérables. Un accord interallié de Londres, ratifié par le Reichstag le 10 mai 1921, fixe la dette allemande envers les Alliés à 135 milliards de marks-or[3]. Et l'Allemagne avait remis à la Commission des répara-

1. Layton. *Our debt to America. Nineteenth Century*, mars 1923, p. 328-336.
2. Sur nos hésitations à cet égard, voir les télégrammes de M. Jusserand publiés par le *Matin* du 28 juin 1926.
3. *Temps*, 5 mai 1921. — *Économiste français*, 14 mai 1921, p. 610.

tion des Bons du Trésor A. B. C. pour un montant correspondant. En défalquant les frais d'application du Plan, les dépenses des troupes d'occupation et de leurs états-majors civils et militaires, on évalue aujourd'hui le rendement du Plan des Experts à 34 milliards de marks-or en valeur actuelle. L'Allemagne a donc obtenu en 1924 une réduction de 74 p. 100 sur le montant de sa dette en capital. L'avis officieux, accompagnant la publication de l'accord de Washington du 29 avril 1926, évalue la valeur actuelle des annuités américaines en prenant un taux d'intérêt de 4 1/4 p. 100 à 2 008 400 000. La réduction de la dette française envers les États-Unis serait de 53 p. 100. Par une de ces prestidigitations, dont les comptables ont le secret, la note officieuse ordonne il est vrai à la dette commerciale, dette sacrée (il s'agit, notons-le encore, de la dette de stocks réalisés à vil prix), de sortir du jeu. L'opérateur refait son compte — muscade passée — et la réduction est alors de 59 p. 100. Mais, si habile soit-il, son coup de baguette ne réussit pas à hausser le pourcentage de réduction de la dette française à la hauteur du pourcentage de réduction de la dette allemande. Et si, pour raisonner, toutes choses égales d'ailleurs, et sortir de la métaphysique des chiffres pour nous en tenir à la simple arithmétique, nous dressons un tableau comparatif des deux règlements (franco-allemand et franco-américain), nous trouvons le résultat assez édifiant que voici :

	Dette allemande des Réparations (milliards marks-or).	Dettes françaises aux États-Unis (opérations de Guerre et stocks) (milliards marks-or).
Montant avant règlement définitif.	135	18,28
Montant après règlement. . .	34	8,44
Abattement après règlement .	101	9,84
Pourcentage de l'abattement par rapport à la dette totale.	74 p. 100	53 p. 100

Dans la fixation du nombre des annuités, dans la réduction de sa dette, la France a été donc bien plus sévèrement traitée que l'Allemagne. Cette double remarque ayant pourtant son intérêt est moins courante que celle relative à la menace de ce règlement, pour la stabilité de notre change. Au surplus

les Experts ont pris les plus minutieuses précautions non seulement pour sauvegarder le mark d'une nouvelle dépréciation, mais pour protéger l'Allemagne contre le transfert de sa fortune à ses créanciers. On parle volontiers de la clause de transfert, on néglige à tort la seconde, aussi précieuse pour l'Allemagne, car elle suspend éventuellement sans délai le fonctionnement du Plan.

Or l'accord de Washington ne prévoit rien d'analogue en faveur du franc et de la fortune française.

En vertu du Plan les marks s'accumulent à la Reichsbank au compte de l'Agent des Réparations, qui a la mission de les transformer en devises internationales passées à l'ordre des créanciers — de régler pour le compte des créanciers les achats de marchandises faits en Allemagne — de placer en obligations et autres genres de créances, les sommes versées au titre des Réparations [1]. *Avec une double restriction* :

1° Un Comité des transferts, composé de l'Agent des Réparations, Président, et de 5 membres de nationalité américaine, française, anglaise, italienne et belge, a pour mission de procéder aux transferts « *dans les limites où le marché des changes le permettra sans risquer pour la stabilité de la monnaie allemande* » (Plan p. 107).

L'Allemagne est protégée contre la chute de sa monnaie. Elle l'est encore contre l'acquisition de titres allemands ou d'autres éléments de la fortune allemande à l'aide des marks encaissés au titre des réparations par une clause qu'on aimerait à retrouver dans l'Accord de Washington et que nous qualifierons volontiers de clause « anti-überfremdung ».

2° Lorsque les sommes accumulées — sans avoir pu être transférées au moyen de prestations en nature ou devises — auront atteint 5 milliards de marks-or (représentés par des dépôts à la Reichsbank ou *par des placements*), *les annuités budgétaires seront réduites au montant nécessaire, pour régler les devises pouvant être acquises par l'Agent des Réparations et achever de régler les titres ou créances, qui ne le seraient pas encore.* Donc

aucune accumulation supplémentaire n'est permise [2].

1. *Plan*, cité p. 107-109.
2. *Plan*, p. 109

Cette suspension partielle du Plan dure *aussi longtemps que les transferts restent impossibles.* Le Comité des transferts a même le droit de suspendre l'accumulation des fonds destinés aux Réparations, avant qu'ils aient atteint le chiffre de 5 milliards, s'il estime cette accumulation dangereuse pour la *situation fiscale et économique de l'Allemagne* : une majorité des deux tiers est exigée dans ce cas au sein du Comité.

L'Allemagne est ainsi protégée contre l'acquisition de ses entreprises par des étrangers, contre l'Ueberfremdung. Et cette menace automatiquement suspend *sans limite* l'application du Plan. L'accumulation des fonds au delà de 5 milliards n'est possible, encore à la majorité des deux tiers, qu'en cas de mauvaise volonté de l'Allemagne en matière de transfert.

L'accord de Washington nous offre une *clause de report.* C'est tout. La monnaie française subit une menace constante : d'autant que les obligations prévues sont à ordre, éventuellement au porteur, et peuvent passer des coffres du gouvernement américain entre des mains indésirables pour la France. Rien n'est prévu pour la défense de notre monnaie.

La clause de report d'ailleurs n'est pas une garantie. Elle accumule les règlements, les grossit pour les rendre par là même ultérieurement écrasants. Elle aggrave le mal qu'elle prétend guérir.

Une clause stipulant qu'on ne paiera au créancier que des francs (Motion du Parti socialiste), le créancier ayant seul la charge d'assurer la conversion des francs en devises peut paraître séduisante : mais elle aboutit *au transfert d'une large part de la fortune française entre les mains d'étrangers. S'ils ne peuvent convertir en devises leurs francs, ils les utiliseront à acheter en France des usines, des terres, des maisons. Ils nous coloniseront.*

Par le nombre des annuités, par l'abattement consenti sur le montant global de la dette, par l'absence d'une clause de transfert et plus encore faute d'une clause prévoyant la dépossession de la France et de ses richesses par ses créanciers, faute d'une clause envisageant la variation du pouvoir d'achat de l'or, l'Accord franco-américain est infiniment plus

lourd, plus rigoureux que le Plan des Experts. Il est même dangereux car il permet de redouter la colonisation de notre pays.

***

L'accord est irréalisable de l'avis de la plupart des spécialistes, même de l'avis des plus chauds partisans de sa ratification. Nous n'avons jusqu'ici rencontré à peu près personne en France qui considérât cet accord comme *économiquement* défendable. Exagéré, tel est le leit-motiv. On n'a jamais vu un État s'acquitter d'une dette de guerre pendant une période de soixante-deux ans, précisent les autres. Ajoutons : nos charges financières intérieures nées de la guerre sont telles, les transferts nécessaires sont d'une telle envergure, que la France court le risque de perdre son indépendance politique, financière pendant soixante-deux ans. Demain ou après-demain nos obligations auront peut-être fait le tour du monde. Les avertissements parfois indiscrets, qui nous viennent seulement des États-Unis aujourd'hui, pourront retentir de tous les coins de l'univers. Il est des créanciers moins désirables pour nous que l'Amérique, aujourd'hui insuffisamment informée.

Sans doute les principes du Droit international affirment que les créances d'État à État ne sauraient justifier des mesures d'hostilité.

Mais, sans en venir à cette extrémité, une grosse dette extérieure, surtout une dette manifestement excessive, ampute sûrement l'indépendance d'un État. L'expérience séculaire sans parler de la période contemporaine, l'établit surabondamment.

Et pourtant un règlement de l'ordre de 250 millions $ par an est inexécutable pour un pays comme la France — obéré par une lourde dette intérieure, amputé de sa jeunesse la plus vigoureuse, dont l'avenir est compromis pour une génération et davantage. Un chiffre de cette grandeur représente à lui seul *près de 2 fois la charge de notre dette publique française d'avant guerre*, dont les arrérages montaient à 125 millions de dollars en chiffres ronds, et qui déjà passait pour écrasante.

Quelle que soit notre désir de stabiliser notre monnaie, nous ne saurions réussir, si par des accords trop onéreux, nous compromettons *définitivement et pour* 62 *ans la réalisation de l'une des conditions indispensables des succès en matière de stabilisation des changes, l'équilibre budgétaire.*

Nous ne pouvons aboutir si nous rendons utopique la réalisation de l'autre condition nécessaire : l'*équilibre de la balance des comptes.* Des remises annuelles de l'ordre de 250 millions sont incompatibles avec l'équilibre de nos créances et de nos dettes vis-à-vis de l'étranger. Ni la balance commerciale, ni la balance invisible ne permettent d'envisager des transferts d'une pareille envergure. Des paiements excessifs ne sont d'ailleurs conformes ni à l'intérêt du créancier, ni à l'intérêt du débiteur. Les marchés du pays créancier sont inondés par les marchandises du pays débiteur, privé de sa clientèle pour l'achat de ses produits nationaux. C'est pourquoi la Grande-Bretagne s'est montrée toujours beaucoup moins stricte dans ce domaine que les États-Unis, plus lents à saisir ces problèmes délicats de transferts internationaux.

L'accord est appelé à détruire la stabilisation du change, qu'il a l'ambition de préfacer.

Et cependant deux écoles se partagent en France l'opinion : s'il y a unanimité touchant l'exagération de l'accord franco-américain, il y a divergence au sujet du sort à lui réserver. les uns soutiennent : « Signons, nous ne tiendrons pas. » Ces voix trouvent d'ailleurs aux États-Unis un écho : « Signez, vous ne paierez pas. »

D'autres de riposter : si nous ne pouvons tenir, ne signons pas. Cette signature donnée en pleine paix, dans le calme de la méditation réfléchie, va lier les générations futures plus sûrement que la signature apposée sous l'empire et sous la pression de la violence d'une guerre mettant en jeu l'existence nationale. L'heure a sonné d'établir un ordre définitif non seulement en France, mais en Europe. Ne ratifions pas. Faut-il opter entre ces deux thèses?

Elles ne sont point au fond tellement contradictoires. Car elles affirment l'une et l'autre la *nécessité d'une mise au point des accords. Elles divergent seulement sur le moment le plus opportun pour procéder à cette rectification.* Vaut-il mieux faire

l'éducation des hommes politiques américains et de l'opinion publique américaine par l'expérience et par les faits? montrer l'impossibilité de l'accord par son application? Est-il préférable de reculer les difficultés, de différer? Au contraire, doit-on, dès maintenant reprendre le problème pour lui donner une autre solution?

Nous optons, sans hésiter, pour cette seconde alternative. L'argument tiré de la stabilisation du change à attendre de la signature de l'accord disparaît, à notre avis, du chef du déséquilibre du budget et de la balance des comptes, que cet accord implique nécessairement, faute des réserves nécessaires touchant l'équilibre de notre budget et les transferts, c'est-à-dire l'équilibre de la balance des comptes. Sinon immédiatement, au moins dans cinq ans, dix ans, ce règlement provoquera un déficit de notre budget et de notre balance. *Dès maintenant cette perspective provoquera l'évasion des capitaux hors de France* : la spéculation a pour rôle de prévoir. La crise récente des changes a son point de départ dans la publication de l'accord : ne l'oublions pas. Dès maintenant la spéculation internationale s'est prononcée : elle a jugé l'accord. Il menace le franc. C'est donc dès maintenant qu'une mise au point de l'accord doit être sans doute envisagée, si l'on désire procéder à une stabilisation DURABLE du franc.

***

Même si l'Allemagne s'acquitte ponctuellement de sa Dette envers la France, même si la clause de sauvegarde nous est concédée, l'accord est trop lourd. Il implique un accord symétrique avec la Grande-Bretagne. Or nous avons évalué en valeur actuelle le rendement du Plan des Experts à 34 milliards de marks-or, dont 17 1/2 pour la part de la France.

La valeur actuelle des annuités de l'accord franco-américain est fixée de source officieuse à 8 1/2 milliards de marks-or. La Grande-Bretagne prétend obtenir de nous-mêmes une somme équivalente à celles que nous accorderons aux États-Unis. La France devrait acquitter soit aux États-Unis, soit à la Grande-Bretagne 8 1/2 + 8 1/2 milliards de marks-or. Total : 16,4 milliards. Elle recevrait de l'Allemagne 17 1/2 mil-

liards de marks-or. Il ne lui resterait rien pour ses réparations, qui lui ont coûté 60 milliards de francs et exigeront encore 20 milliards au moins[1]. L'équilibre budgétaire français devient impraticable, sinon immédiatement, au moins dans un avenir très rapproché.

La clause dite de sauvegarde, elle-même, ne sauvegarde rien : car la part de la France dans les annuités allemandes suffit à peine à couvrir ce qu'on exige d'elle au titre des dettes extérieures. *Réparations et pensions tombent intégralement à notre charge.* Est-ce juste? Est-ce conforme aux Traités? Notre Dette Publique intérieure va-t-elle grandir encore pour achever les réparations de 20 milliards en capital et 1 400 à 2 milliards en arrérages? L'équilibre budgétaire et *a fortiori* l'amortissement deviennent impossibles. Le principe de l'égalité des charges fiscales entre l'Allemagne et la France est-il respecté?

J'entends bien que l'Allemagne a fait banqueroute intérieure. A tendre une oreille attentive, on semble percevoir je ne sais quels conseils internationaux d'un allègement de la dette publique intérieure française. La baisse du franc venue du dehors n'est-elle pas destinée à provoquer en France une situation analogue à celle du Reich auquel on a pu tenir ce langage : « Vous n'avez plus de dette extérieure; acquittez la dette de réparation. »

Car l'alternative où notre pays se trouve, nous paraît en effet la suivante : réduire encore notre dette intérieure, déjà amputée de 5/6 ou demander une mise au point des accords de Washington.

La spéculation internationale pense peut-être qu'il est en son pouvoir de réduire à zéro notre dette intérieure. Le change est un remarquable moyen de pression. Mais cette pression n'équivaut-elle pas à un acte de véritable hostilité auquel un grand État comme la France est admis à répondre par un *non possumus* formel, et par des déclarations annexes, dont nous n'aurions pas d'ailleurs à faire usage, si nos Alliés consentaient à reprendre la négociation et à mettre au point un accord trop bref (11 articles, alors que le Plan des Experts

1. Mémoire de M. Bérenger, *Europe Nouvelle*, 8 mai 1926, p. 652.
2. *Plan*, cité p. 11.

est un volume de 124 grandes pages) insuffisamment explicite au point de vue économique et financier? La France s'est enfin décidée à réunir un premier comité d'Experts pour éclaircir sa situation financière intérieure. Le problème des dettes extérieures ne mérite pas moins d'attention. La France, au surplus, garantie dans ses frontières, se suffisant économiquement presque intégralement à elle-même n'a besoin ni de s'humilier, ni de faire appel au sentiment. Elle doit se proclamer prête à acquitter sa dette, toute sa dette dans la limite de sa capacité de paiement, mais pas au delà. Elle réclame au moins le même traitement que l'Allemagne occupée, vaincue, diminuée dans son indépendance politique et économique. Elle invoque la clause de la nation la plus favorisée. Les États-Unis ne la lui refuseront pas. Mais elle doit l'obtenir sans retard.

Si l'accord de Washington était exécuté sans modification la France plierait sous le poids, pendant qu'à côté d'elle une Allemagne reconstituée lui ferait une concurrence irrésistible. L'accord franco-américain aurait dû prendre la précaution d'ajuster les deux catégories d'annuités. Il se borne à une clause qui allait presque d'elle-même : « Moyennant un préavis d'au moins quatre-vingt-dix jours aux États-Unis la France pourra à son gré le 15 juin ou le 15 décembre de chaque année effectuer des paiements anticipés par tranche de 1 000 $ ou multiples de 1 000 $ au titre du principal de toutes obligations émises ou à émettre en vertu du présent accord et détenues par les États-Unis; les paiements anticipés seront affectés au principal de telles obligations que la France désignera à l'époque du paiement. »

Le seul avantage que lui confère ce texte c'est d'amortir par anticipation ses obligations en choisissant, naturellement, celles qui portent l'intérêt le plus élevé. Une *clause d'escompte avantageux* aurait dû inciter la France à se libérer rapidement, encourager les paiements anticipés à l'aide des annuités allemandes supérieures au départ au montant des annuités françaises. M. Bonar Law avait — lui — prévu dans son Plan de 1923 une clause de ce genre au profit de l'Allemagne[1]. En l'absence de cette clause, il est très difficile d'ajuster le

1. W. Steed. *England France and Europe. Nineteenth. Century*, 1923, p. 173.

Plan des Experts à l'accord américain. Sans heurter personne la France a le droit de demander une mise au point d'un accord, qui de l'avis unanime en France, excède sa capacité de paiement pendant les soixante prochaines années. On peut sans doute songer à une mise au point démontrant notre bonne foi, notre volonté de payer le maximum, autant que le prescrit l'accord, et même davantage, si notre situation nous le permet.

***

L'accord du 25 avril part d'un principe : notre capacité de paiement momentanément très faible est appelée à s'accroître très rapidement. Pourquoi ne pas faire varier nos paiements ultérieurs *d'après un indice précisant notre capacité de paiement au dehors*? L'indice serait multiple, un de ces indices familiers aux statisticiens américains : basé sur l'état de notre balance commerciale — de notre production agricole et industrielle, l'importance du trafic de nos chemins de fer — la courbe de chômage, le portefeuille d'escompte — les plus-values fiscales — et le paiements reçus de l'Allemagne naturellement.

Les annuités 1926-1930 *fixées à* 32 *millions varieraient alors d'un pourcentage correspondant à celles de l'indice, augmentant avec lui et comme lui.*

En offrant une clause de ce genre la France démontrerait sa *volonté bien arrêtée de payer le maximum et sa résolution d'acquitter ses dettes dans toute la mesure de sa capacité de paiement.*

Il faudrait ensuite tenter de coordonner le Plan des Experts et l'accord à conclure. Le nombre des annuités à payer par la France ne devrait pas, en vertu d'une clause formelle de l'accord, excéder le nombre des annuités allemandes. A défaut d'une clause de ce genre, une *faculté d'escompte* avantageuse devrait être prévue, qui *permît à la France de se libérer grâce aux paiements allemands dans le même délai que l'Allemagne.* En nous refusant cette clause les États-Unis manifesteraient leur volonté de rester notre créancier pendant soixante-deux ans. Y songent-ils? En tout cas le refus serait inamical.

Car la solution que nous envisageons *donne aux États-Unis une garantie supplémentaire.* Malgré la carence allemande, la capacité de paiement de la France, telle qu'elle résulterait du jeu de l'indice, pourrait rester supérieure à ce qu'elle est à l'heure actuelle. Nul ne peut prévoir un avenir un peu éloigné à une époque aussi anormale. Le mouvement de l'indice présente pour les États-Unis toute garantie. *Si la France grandit, elle paiera; elle paiera le maximum.*

Étant donnée l'importance de l'établissement de cet indice des controverses pourraient surgir entre débiteur et créancier au sujet de son calcul ou de ses résultats. Un *arbitrage international* pourrait alors être prévu par l'accord lui-même à cet égard. La cour de la Haye se verrait attribuer compétence à cet égard.

Cette clause-indice nous permettrait peut-être encore de donner satisfaction à nos Alliés sur un autre point : ils sont rebelles à toute clause de sauvegarde ou même de transfert.

A toute clause de sauvegarde : ils ne veulent connaître que leur débiteur. Ils affirment sans doute que les paiements allemands influeront dans l'avenir sur leurs exigences. Mais les paiements allemands ne sont qu'un élément d'appréciation de notre capacité de paiement. Offrons-leur dès maintenant et par un accord en brevet (et non en parole) de préciser les autres éléments capables de nous priver par avance de l'argument à tirer par nous de la carence allemande. Si la prospérité de notre pays, malgré la carence de l'Allemagne, justifie des paiements croissants, promettons-les, accordons dès maintenant à nos créanciers une clause les garantissant contre toute mauvaise volonté éventuelle de notre part.

Un contrat précis, clair, à l'abri des contestations et de l'arbitraire des parties constitue seul un règlement digne de grandes nations souveraines négociant sur le pied d'égalité. Un contrat sujet à des revisions périodiques, à longue échéance, est à éviter dans l'intérêt même de la communauté internationale. Nous devons l'éviter d'autant mieux que demain peut-être ces titres seront cotés dans toutes les Bourses. Toute négociation deviendra impossible touchant la revision de nos engagements.

Sans faire appel au sentiment, sans contester des engage-

ments écrits, en tablant sur le principe économique universellement reconnu de paiements limités par la capacité de règlement du débiteur, on peut et on doit aboutir à un règlement plus satisfaisant pour les deux parties, que celui qui a été déjà conclu. Sans discuter si tel ou tel accord est plus rigoureux ou moins rigoureux, si tel pays allié a été plus mal ou moins bien traité que la France, offrons une solution — neuve peut-être — mais sans aucun doute plus satisfaisante pour les deux parties, plus adéquates aux conditions du problème.

L'établissement de l'indice que nous proposons est délicat. Nous ne pensons pas qu'aucun statisticien le prétende nous ne disons pas impossible, mais même difficile. Cette clause, qui limite d'avance les controverses, permet au créancier d'obtenir le maximum et au débiteur de n'être pas écrasé dans dix ans, vingt ans, par un accord, qui ne correspondrait pas aux réalités du jour. *Le débiteur paie au créancier le maximum.*

En offrant à nos Alliés cette clause, nous ferions preuve de notre bonne foi, de rectitude, de fidélité à la signature donnée dans toute la mesure de nos moyens. Nous préférerions une clause de ce genre à la clause de sauvegarde (insuffisante dans l'intérêt des créanciers) — ou à la clause de transfert (qu'on nous a refusée).

La clause-indice nous apparaît comme un succédané précieux de la clause de sauvegarde et de la clause de transfert. Elle est plus équitable pour les deux parties. Les annuités de l'accord pourraient alors subsister telles qu'elles sont déjà précisées — étant entendu qu'elles seront modifiées automatiquement, si le mouvement de l'indice ne les confirme pas *à un moment donné. A la clause de report, nous substituerions la clause-indice.* L'accord subsiste — mais modifié, complété, amélioré dans l'intérêt des deux parties en présence.

***

Nous avons abandonné sous la pression de nos Alliés une créance de 50 *milliards de marks-or sur l'Allemagne sans aucune contre-partie.* L'accord américain doublé d'un accord britannique analogue *laisse à notre charge les réparations restant encore à achever.* Nos dettes extérieures absorbent l'intégra-

lité du plan Dawes. Nous supportons seuls la charge des réparations du champ commun de bataille. Nous gardons pour nous nos dépenses de guerre. C'est injuste. Mais négligeons l'injustice, comme il convient à une grande nation souveraine. Suivons nos Alliés sur le terrain purement économique et financier. Admettons leur principe : *le débiteur payant au maximum de sa capacité*. Et faisons varier nos paiements aux États-Unis et à l'Angleterre d'après un indice. Ajustons les paiements allemands à recevoir aux paiements à effectuer, au moyen d'une clause d'escompte. Le règlement de nos dettes extérieures cessera de peser sur notre change. *Et notre monnaie — alors et alors seulement — pourra être stabilisée*. Un accord trop lourd pèsera sur l'avenir de notre change, et les *emprunts étrangers ou le stock d'or les plus massifs ne pourront rien contre le double déséquilibre du budget et de la balance des comptes que le spéculateur le moins expérimenté sans aucune difficulté et sans aucune hésitation annoncera et affirmera... par le cours du change et l'exportation de ses capitaux de France. La mauvaise monnaie chasse les capitaux*. L'Italie, la Belgique en font l'expérience, quoiqu'elles aient réglé leurs dettes envers les États-Unis. La Grande-Bretagne n'envisage pas sans quelque anxiété l'avenir de la livre sterling.

Sachons profiter de leur expérience. Mettons l'accord de Washington au point avant de le ratifier. Cet accord — alors et alors seulement — méritera de passer pour la préface de la stabilisation de notre monnaie.

JEAN LESCURE
Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

30 juin 1926.

1. 52 p. 100, de 98 milliards, c'est-à-dire de 132 milliards (dette allemande aux Alliés) moins 34 milliards (Plan des Experts).

PARMI LES LIVRES

La rumeur qui se fait autour des prix de l'Académie honore cette année quelques-uns de nos plus parfaits écrivains. L'hommage rendu à Courteline par les Quarante est devenu, amplifié par la presse, confirmé par l'assentiment commun, une sorte d'applaudissement universel.

M. Courteline a soixante-six ans. Tout le monde a vu naguère, aux répétitions générales, cet homme de petite taille, au regard à la fois ouvert et pénétrant, le teint terreux, la bouche serrée et comme écrasée sous l'abri d'une petite moustache, le crâne modelé au pouce et achevé sur la nuque par une frange de cheveux pendants. Mais qui ne l'a pas entendu raconter une histoire, discuter une idée et passer naturellement du parlé au lyrique et du lyrique à l'épopée, ne sait pas comment le génie comique, le don de l'observation, la force qui ordonne et qui transpose, peuvent s'amalgamer dans une espèce de poésie bouffonne, puissante et mesurée.

Le comique de Courteline, d'une si large et si riche ampleur, est en réalité un composé très complexe. Quelquefois un simple automatisme le déclanche, à la manière du comique des clowns : rappelez-vous cet étonnant enfant malade, dont la maladie est de tomber. Il n'a pas de fièvre, le teint est bon, mais il ne tient pas debout. Au premier pas, il culbute, comme un jouet décentré. On consulte, on examine, et le mystère accroît l'angoisse. Tout à coup on s'aperçoit que ses deux pieds ont été passés dans la même jambe du pantalon.

Quelquefois, c'est une chute brusque, une différence de température et de style, un changement d'attitude et de

discours, un tour imprévu du destin. Vous rappelez-vous l'acteur frémissant qui joue un aventurier dans les montagnes? Il rencontre un ours, il tire : raté. L'ours avance en grondant. Un second coup de feu : raté. L'ours est sur lui, grommelant et menaçant. La situation est désespérée. Le public se tord. Mais, n'écoutant que son courage, le chasseur brave la bête féroce, et lui fait tomber sur la tête, avec une phrase héroïque, la crosse de sa carabine : « Enfant de salaud! » hurle l'ours, et il se plaint d'avoir la gueule comme une tomate.

Ce petit drame est au fond assez compliqué. D'un côté l'homme important, grandiloquent, emballé sur la piste de son rôle; de l'autre, le simple petit déclic du réel. Ce réel agit avec une impassibilité de machine. A mesure que l'homme gonfle, l'effet s'accroît, et tout à coup change de signe. Rappelez-vous le régisseur qui exhortait les figurants à montrer la surprise et l'admiration qu'ils ressentent, en voyant entrer l'archevêque de Narbonne. Les figurants dociles et persuadés, manifestent aussitôt une vive intelligence de leur rôle. Quand l'archevêque paraît, l'un siffle, l'autre s'esclaffe et le troisième s'écrie : « ... » — Mais non, je ne peux pas vous rapporter décemment son exclamation. Et je ne peux pas vous rapporter davantage ce qui arrive une autre fois dans la cour de la caserne, quand le colonel, haranguant les recrues, leur promet, dans les délices familiales de la caserne, la douce liberté du foyer.

Cette dénivellation, ce faux-pas qui est le comique même, M. Courteline les prépare, les cache, les augmente avec un art infini. Vous rappelez-vous encore cette scène de duel où, en attendant que l'on croise les épées, l'un des combattants, l'offenseur, en alexandrins pompeux tantôt avec élan et tantôt familiers avec précision, exprime son ennui d'avoir pris la femme de son adversaire (il dit les choses plus nettement), et aussi son désir de botter (vous entendez la rime) le principal témoin, qui sans se presser explique aux autres je ne sais quoi de mystérieux. Après avoir exhalé son impatience, le combattant, déjà en chemise et énervé de ces longs apprêts, s'approche et entend : le principal témoin proposait un certain petit vin blanc rendu, fût en cave, à un prix avantageux.

Entre les mille bonhommes qui passent dans ces contes, quelques-uns, dessinés avec plus de détail, ont reçu un nom, qui vivra dans l'avenir. Qui oublierait le bon Lidoire, à qui son camarade La Biscotte, ramené par une cuite prodigieuse à l'état d'un enfant débile, demande les services les plus variés? Et Lidoire les rend avec cette plainte fraternelle : « C' que t'es embêtant quand t'es saoul. » Qui ne se rappelle le maigre M. Badin, qui ne peut pas aller à son bureau, parce qu'il s'y ennuie, et qui se consume de remords parce qu'il n'y va point? Et le plus grand de tous, Boubouroche, le brave garçon sans malice, fort comme un déménageur, indulgent et crédule, ivre de fureur et tout à coup repentant. Celui-là aussi est plus compliqué qu'il ne semble. A première vue, il vous semble un naïf, roulé par cette coquine d'Adèle. Mais s'il n'était que cela, Boubouroche se perdrait dans la foule des maris trompés, et ni la verve du langage ni l'invention comique ne le sauveraient de disparaître dans cette cohue. En réalité, ce gros homme joyeux et bon vit d'un certain équilibre intérieur qui ne peut subsister que si Adèle est innocente. Nous connaissons tous des Boubouroche qui n'ont point pardonné : de l'exécution qu'ils ont faite, il est resté dans leur âme un malaise qui empoisonnera leurs derniers jours. Le héros de Courteline est poussé sans le savoir par l'instinct profond des simples. Il a besoin que cette femme soit innocente, besoin non pas d'elle, mais de sa foi en elle. Cette foi est le pilier qui soutient tout l'édifice, et quand Adèle le trompe, Boubouroche sent avec inquiétude ses plafonds craquer. C'est pourquoi il veut obscurément qu'elle ait été fidèle. Elle n'a qu'un mot à dire : « Secrets de famille », — et il se tait. Est-il donc sot? Point du tout. Un sage qui habite au plus profond de lui le conseille judicieusement. Seulement comme ce sage porterait parmi les hommes un nom désobligeant, il se cache avec soin et, se dérobant à Boubouroche lui-même, lui laisse les beaux titres d'amant confiant, d'homme délicat et de poire. Au fond, Boubouroche ne pouvait pas ne pas croire Adèle. Une nécessité vitale l'y contraignait. Aussi voyez sa joie quand ce nuage est dissipé. Il a retrouvé une maîtresse, dites-vous. Non, il a retrouvé son propre aplomb.

Ces fatalités du caractère, vous les retrouverez dans tous les

personnages de M. Courteline. Comme il faut que Boubouroche croie aveuglément une petite coquine pour se reconnaître en lui-même, il faut que Margot obéisse et se sacrifie à un égoïste qu'elle n'aime pas, qui la martyrise et qui l'asservit. Sa place est là, marquée de toute éternité. Elle est faite pour être malheureuse, pour laisser le bonheur échapper, pour renoncer. Son destin est infiniment pitoyable, à la fois mystérieux et vraisemblable. Elle agit sans raison plausible contre son gré, contre son intérêt et nous sentons bien qu'elle ne peut pas agir autrement. Le caractère suit la pente, comme une rivière.

La même nécessité inexorable pousse, légers comme des plumes, le Cozal, l'Hamiet, le Hour des *Linottes*. Cozal est charmant, et de la plus heureuse inconscience. « Très nomade et capricieux, aimant la nouveauté jusqu'à changer trois fois par mois son lit de place, histoire de goûter au réveil l'exquise impression de la surprise, il n'était guère un coin de Paris où cet aimable garçon n'eût planté un instant sa tente. » Il a vingt-cinq ans et la jolie Marthe Hamiet est sa première maîtresse. « La tombée dans son existence, d'une maîtresse qui en était une réellement, ayant à ses yeux adultes le charme ineffable de l'aînesse et le prestige de la femme mariée, avait déterminé chez lui une floraison de sentimentalité spontanée dont rien jusqu'alors n'eût fait soupçonner le germe. Elle!... tout pour lui se résumait là, maintenant. Volontiers il eût déjeuné de ses sourires, dîné du parfum de ses gants, de ses cheveux ou de sa voilette... » Il l'adore, et il la trompe tant qu'il peut, sans malice, par un penchant ingénu, et sans penser un moment qu'il a tort. Marthe le surprend, et le quitte. Le voilà désespéré. Il entre dans un café et compose une lettre si émouvante qu'il ne peut s'empêcher de la lire à une des dames qui attendent dans ce café des marques de bon vouloir. La fille est si touchée de ces accents pathétiques, Cozal est lui-même si enivré de sa douleur et de sa littérature qu'ils s'en vont ensemble.

Et qu'est-ce au fond que *la Conversion d'Alceste*, sinon la comédie de la personnalité? Alceste était né brusque, franc, bizarre et misanthrope. Il se repent, et cessant d'être ce que la nature l'a fait, il prend le ton commun, cède à la complaisance, et loin d'être le censeur des actions de Célimène,

devient un mari confiant. Qu'arrive-t-il? Oronte lui apporte un second sonnet, plus ridicule que le premier. Alceste le déclare excellent. Oronte le prend au mot, et lui demande une recommandation pour le *Mercure*. Alceste refuse avec embarras, et la querelle recommence; ainsi il ne lui a servi de rien de déguiser son sentiment, et un moment est venu où il a bien fallu que la vérité paraisse. D'autre part, Alceste qui, grondeur, amusait Célimène, l'ennuie maintenant qu'il est bienveillant et bénin. Elle le trompe avec Philinte. Tel est le péril de renoncer à ses défauts.

***

Le Grand Prix de Littérature a été donné à M. Gilbert de Voisins, et le Prix du Roman à M. Mauriac. Les lecteurs de la *Revue de Paris* les connaissent d'autant mieux que les ouvrages de ces deux écrivains ont paru d'abord ici même. M. Mauriac est l'un des romanciers les plus émouvants de la génération qui n'est déjà plus la dernière. Le *Désert de l'amour*, qu'il a donné cette année, contient quelques-unes des pages les plus tragiques que l'on ait écrites sur l'amour quand il s'empare d'un homme vieillissant. M. Mauriac a pris nettement position d'écrivain catholique; je veux dire qu'il considère le monde et l'âme sous le jour où les voit un chrétien. Ce changement du point de vue produit un changement de toutes les valeurs, très favorable au romancier. Je n'en veux prendre qu'un exemple, et non pas dans les livres les plus célèbres de M. Mauriac, comme *la Robe prétexte* ou *le Baiser au Lépreux*, mais dans le *Fleuve de feu*, paru en 1923. Ce fleuve de feu, comme l'appelle Pascal, c'est la concupiscence et il coule dans les âmes. M. Mauriac a traité le sujet hardi d'une jeune fille tourmentée par le besoin le plus physique de l'amour. L'analyse qu'il fait de la double aventure de Gisèle de Plailly est âpre, assurément, mais très éloignée de celle qu'eût faite un romancier naturaliste. Dans le livre de M. Mauriac, ce que ressent Gisèle, quand le hasard d'une rencontre la met à la merci de Daniel Trasis, n'est jamais séparé de l'idée de faute et de souillure. La démangeaison de l'instinct, élevée au rang de péché, et d'où dépend la perte d'une âme,

prend une valeur tragique. Pour sauver la malheureuse, il ne faut rien moins que le sacrifice d'une autre vie, le dévouement et la vigilance constante de Lucile de Villeron, et le drame est si pittoresque que Lucile, qui est la pureté même, ne laisse pas d'en être troublée. Cette façon sérieuse de considérer les choses de l'amour, c'est proprement le regard que leur donne le chrétien dans l'examen de conscience. C'est la vue racinienne de la passion.

Je ne dis pas que cette mesure par le bien et le mal soit très souple. Par définition celui qui juge selon cette loi s'efforce d'écarter les prestiges et les faux-semblants et d'atteindre au vrai du sentiment. Mais ce dépouillement, qui laisse la vérité nue, sacrifie tous les prestiges, tous les voiles brillants dont la nature s'enveloppe. Il est probable que dans l'esprit tourmenté de Gisèle de Plailly les vapeurs de l'amour formeraient mille fantômes. M. Mauriac les écarte et ne les nomme même point. Il est le romancier de sa crise la plus aiguë.

Mais là, il est admirable. Il ne voit que l'âme humaine, et dans cette âme que le fond vrai, mais il le voit bien. Le prix qu'il accorde à des actions que le commun des hommes traite légèrement, le sens profond qu'il donne au mot péché mortel, le contraint à une analyse très rigoureuse; par un singulier effet, cette analyse développe en lui les moyens d'investigation, c'est-à-dire l'acuité des sens. Dans les romans de ce moraliste rigoureux, tout n'est que sensation. La nature n'existe que par rapport à l'homme, et le paysage est non seulement vu, mais respiré. « Les flancs vivants de la montagne épandaient l'animale odeur des châtaigneraies quand elles fleurissent. » Voilà une phrase qui sent le paganisme à plein nez. Car il arrive que les religions se confondent parfois.

Nous sommes bien loin du mysticisme de cet autre écrivain chrétien, M. Baumann. Celui de M. Mauriac est surtout l'exaltation de la tragédie intérieure. Et peut-être a-t-il ce singulier effet qu'il fortifie ce qu'il interdit, accroît ce qu'il combat, et mène l'âme entre des précipices mortels dans ce même pays où les libertins ne croient voir que des prairies pleines de fleurs.

***

M. Gilbert de Voisins se définit malaisément. Qui aurait lu seulement *l'Enfant qui prit peur* se ferait l'idée d'un des romanciers les plus émouvants et les mieux faits pour peindre le drame secret du cœur. Qui aurait lu seulement le *Bar de la Fourche* se ferait l'idée d'un conteur ramassant au cours de ses voyages le récit d'aventures pittoresques et pathétiques. Cependant, en 1923, M. Gilbert de Voisins a publié un livre d'une sorte toute différente, où l'on retrouve encore l'écrivain sensible et le conteur, mais qui est riche d'éléments nouveaux, et d'une sorte de poésie cosmique tout à fait personnelle. Ce livre s'appelle *le Jour naissant*. Imaginez qu'au moment où le mystère de l'Incarnation va s'accomplir, toute la nature, au delà du plan humain, soit avertie. Un ange passe sur Nazareth et se repose chez Zacharie. Un lys fleurit mystérieusement. Des bergers voient les étoiles du ciel s'ordonner en formes vivantes et les constellations s'animer à la voix d'Orphée. Du bestiaire des monstres lumineux une étoile nouvelle jaillit. Près de Jérusalem le feu consume un bois; mais un arbre, au sommet, semble repousser les flammes, et demeure invinciblement vert. Cet arbre, qui ne doit pas périr, deviendra la vraie Croix. La fille du roi Melchior, en mourant, montre à son père la nouvelle étoile, et le roi se met en route. Le roi Gaspard, qui pleure une femme, suit aussi l'astre inconnu, et aussi le noir Balthazar, conquérant tout puissant, mené par un minuscule oiseau rouge. Cependant le Diable, qui est un bel adolescent aux yeux verts, parcourt ce royaume humain qu'il va perdre. Les sept grands dieux, assemblés dans une palmeraie, partent pour l'exil. Enfin les trois rois arrivent stupéfaits devant l'étable où ils trouvent un petit enfant, et l'étoile, dont la tâche est accomplie, va se perdre dans les déserts du ciel.

HENRY BIDOU

LA MUSIQUE EN 1926

Le jugement est un util à touts subjects, et se mesle partout.

MONTAIGNE

L'hiver ni le printemps n'auront tenu les promesses de l'automne. Nos orchestres ont fait un essai méritoire de réflexion et de choix entre octobre et décembre 1925; après quoi, pris de fatigue, ils se sont abandonnés avec une évidente satisfaction aux routines du répertoire. Aussi ne vit-on jamais programmes plus monotones. Ceux qui auront à les examiner, un jour, s'imagineront peut-être que beaucoup de chefs-d'œuvre avaient disparu de nos bibliothèques, au lendemain de la guerre.

En veut-on un exemple? Tout se passe comme si l'on n'avait gardé de Beethoven que *l'Héroïque*, la *Cinquième symphonie*, la *Pastorale* et la *Neuvième*. On y ajoute tout au plus la *Septième* et la *Messe en ré*. Mais aucune compagnie instrumentale ou choralé ne reprend *le Christ au mont des Oliviers*, la *Messe en ut*, une cantate aussi importante que le *Calme de la mer*. Aucun pianiste ne veut remettre en lumière la poétique *Fantaisie en sol mineur* (*opus* 77), ni même les *Six bagatelles* (*op.* 126), ces merveilles de la dernière manière. Et cependant, la demi-douzaine de symphonies qu'on recommence à perpétuité ne résume nullement tout Beethoven. Il est bon que nos chefs d'orchestre s'en avisent avant le 26 mars 1927, lorsqu'ils se piqueront de commémorer avec un certain éclat le centième anniversaire de sa mort. Autrement, les admirateurs parisiens de Beethoven seront obligés de s'expatrier pour réentendre les

concertos les plus négligés, *Fidelio*, les sonates de violoncelle, les *trios* à cordes et la majeure partie des *trios* de piano, telle *sérénade*, tel *quintette*, tel *sextuor* et ce *septuor* jadis trop vanté, aujourd'hui trop méconnu.

M. Gabriel Pierné n'a pas attendu cette pompe funèbre pour monter aux Concerts-Colonne quelques ouvrages dédaignés des ignares. Il a pensé à la monumentale ouverture, *Consécration de la maison* (*opus* 124), écrite par le maître au plus fort de sa ferveur pour le style de Haendel, et à cet air de ballet pour *Prométhée*, délicieux entretien de flûte et de harpe avec le basson, la clarinette, le violoncelle. Et le public, surpris, a paru goûter vivement ce régal.

Mais une telle initiative resterait fâcheusement isolée, si l'on ne tenait compte que de nos associations les plus officielles. Eh bien! allons frapper à d'autres portes.

***

Il ne sera pas nécessaire, pour découvrir des équivalents, de s'aventurer en de lointains faubourgs. On ne sera pas obligé de s'affilier à des groupements d'avant-garde ni de partager les travaux austères de quelques érudits.

Des programmes variés, tout neufs, riches en rapprochements ingénieux, stimulants pour la sensibilité comme pour l'imagination, nous ont ramené bien des fois, les jeudi soir, entre janvier et mai, vers cette salle Gaveau que l'excellent Camille Chevillard avait su rendre si chère aux amis de la musique. Nous y avons entendu une douzaine de concerts dirigés par M. Walther Straram, qui est un musicien français, bien français, encore que la fantaisie lui soit venue, Dieu sait pourquoi! de se dérober sous un anagramme de physionomie anglo-saxonne. Donc, M. Walther Straram, puisque tel est son pseudonyme, a ordonné ses séances de manière à contenter les goûts les plus divers.

Le 28 janvier, après cet admirable *Concerto grosso en ré mineur* de Vivaldi, dont la transcription d'orgue a été longtemps attribuée par une critique sourde et aveugle à Wilhelm-Friedemann Bach, alors qu'elle ne pouvait être que de Jean-Sébastien en personne; après une *Chaconne* de Henry Purcell,

dont la mélancolie cérémonieuse nous transporte à la cour des derniers Stuarts; après une symphonie de J.-K. Stamitz, pimpante et coquette en son rococo germanique, M. Straram ne craignait pas de revenir aux *Danses* pour harpe et orchestre à cordes de Claude Debussy et même aux tableautins goguenards de M. Ferroud, *Au parc Monceau*. Rien de plus légitime, à notre sens, que ce dernier choix. A vingt-six ans, M. Ferroud a déjà bien de l'adresse. Néanmoins, plutôt que d'exposer ces pochades au dangereux voisinage de Vivaldi et de Purcell, M. Straram les avait réservées pour la fin du concert. A cette place, succédant aux *Danses* de Debussy, elles n'eurent point de peine à obtenir les suffrages du public.

Le triomphe de cette soirée fut, sans contredit, la récente *Sérénade* de M. Albert Roussel pour flûte, harpe et quatuor à cordes. Jamais M. Roussel ne fut mieux inspiré. Peut-on écrire avec plus de finesse, une subtilité plus chatoyante? Tous les prestiges du *Festin de l'Araignée*, de la tendre et nostalgique *Sicilienne* pour piano, du *Divertissement* pour piano et instruments à vent, reparaissent ici avec une maîtrise très supérieure. Sans marchander aux *Evocations* ou à *Padmavâti* les louanges qu'elles méritent par leurs qualités de grandeur, on peut dire que M. Roussel se montre ici encore plus savoureusement original. Ici, on apprécie encore mieux son talent digne d'Ariel, sa verve féerique et fantasque, sa délicatesse sans mièvrerie.

Les autres concerts de M. Straram attestaient un égal souci de variété et d'équilibre. Voilà donc enfin un chef d'orchestre qui conçoit un programme comme une œuvre d'art! A la vérité, ses préférences ne s'accordent pas toujours avec les nôtres. Par exemple, il ne nous semble pas avoir servi efficacement les intérêts de M. Francesco Malipiero, musicien de théâtre, en nous infligeant ses pénibles et inutiles *Ricercari*. Et puisque nous fûmes des premiers à saluer avec joie l'avènement de M. Serge Prokofieff, avouons en toute franchise que nous ne tenions guère à sa *Deuxième symphonie*, paradoxe, défi ou sacrifice à la mode, on ne sait au juste. N'importe! un magicien aussi expert que M. Prokofieff n'aura point de peine à réparer son erreur, pourvu que ses thuriféraires le lui permettent.

M. Straram, par nature, n'est point du tout l'homme de

ces extravagances. Son esprit loyal et scrupuleux s'accommode bien mieux de la *Deuxième symphonie* de Brahms. Cette production déjà ancienne comptait bien peu de sympathies parmi l'auditoire du sixième concert. Mais justement, la perfection à laquelle sut atteindre M. Straram triompha de toutes les préventions. Et certains détracteurs acharnés de Brahms ont découvert, depuis cette soirée, leur chemin de Damas. Ce n'est point que M. Straram soit parvenu à vivifier le languissant *adagio* : l'entreprise est au-dessus des forces humaines, puisque Nikisch lui-même y échouait. Mais M. Straram a du moins tempéré avec goût la jovialité un peu épaisse du final. Et les deux autres mouvements, le premier et le troisième, qui sont de beaucoup les meilleurs, ont été rendus de la manière la plus plastique. En particulier, l'*allegro non troppo* du début a bénéficié d'une interprétation chaleureuse. Ainsi exécuté, il ne peut manquer de plaire. Aussitôt que le chant du cor succède aux trois notes initiales de la contrebasse, on croit respirer l'atmosphère idyllique des montagnes, des forêts et des lacs parmi lesquels cette pastorale salubre et vigoureuse fut conçue vers 1876.

La victoire n'a point tardé à récompenser M. Straram. Quand les mélomanes ont su que ses auditions étaient préparées avec autant de soin qu'avant la guerre; que le *Psaume XLVII* de M. Florent Schmitt voisinait sur ses programmes avec le *Requiem* de Mozart, ils sont accourus en foule et n'ont pas été déçus. Dans le *Concert Brandebourgeois n° 2* de J.-S. Bach, ils ont trouvé un ensemble cohérent, homogène, parfaitement discipliné, méthodique, et néanmoins si sensible que le chef d'orchestre a pu quitter son pupitre et s'asseoir tranquillement au clavecin pour conduire cette œuvre à la manière de ses prédécesseurs du XVIIIe siècle.

Ces résultats supposent un grand nombre de répétitions. Aussi le bruit a-t-il couru que M. Straram, soutenu par de généreux mécènes, pouvait offrir des cachets élevés et exiger en retour une somme de travail à laquelle on a dû renoncer ailleurs par souci d'économie. Souhaitons que cette information se confirme, afin que M. Straram soit en mesure de recommencer l'année prochaine sa campagne si instructive et si brillante.

*
* *

Sans disposer peut-être des mêmes concours, M. Henry Prunières n'en a pas moins organisé des séances de musique de chambre extrêmement intéressantes, et par surcroît, à la salle Gaveau, les plus beaux concerts d'orchestre que nous ait encore donnés la *Revue musicale*. Avec son érudition si étendue, M. Prunières était capable d'agencer des programmes pour le moins aussi attrayants que ceux de M. Straram. Il n'y a pas manqué. Mais son activité personnelle se caractérise par un goût particulier pour les festivals.

En consacrant une séance entière à un seul artiste, M. Prunières arrive à dessiner des portraits dont l'expression demeure facilement dans la mémoire. Et il faut convenir que ces épreuves nous en disent long sur le fort et le faible de chaque compositeur. Tel d'entre eux les supporte assez mal. Si Claude Debussy est de ceux qui n'en souffrent guère, Gabriel Fauré s'en accommode moins bien, et de même, en dépit de son ingéniosité, M. Maurice Ravel. Trois heures de mélodies et de musique de chambre aboutissent parfois à une assez triste démonstration de fragilité et de monotonie.

Entre ces festivals très modernes, il y eut quelques cérémonies en l'honneur des classiques, comme une trêve dans cette guerre incessante que les vivants mènent sournoisement contre les morts. Mozart y tint la première place avec deux quatuors à cordes, deux canons pour voix de femmes et les airs que madame Ritter-Ciampi chante avec cette autorité et cette science que le public aime à applaudir dans *Cosi fan tutte* et dans *la Flûte enchantée*. Loin d'oublier les aïeux napolitains ou germaniques de Mozart, madame Ritter-Ciampi a rendu hommage à Domenico Scarlatti, à Leonardo Leo et à Jomelli, et, plus tard, le 30 avril, madame Marianne de Gonitch a tiré enfin de l'oubli Jean-Adolphe Hasse, ce maître de l'*opera seria* que le jeune Mozart vénérait si tendrement : elle nous a révélé un air magnifique d'*Ezio*, âpre, véhément, exalté jusqu'au bout par les transports de la passion, modèle d'intensité dramatique dont Mozart n'a pas dédaigné de se ressouvenir en son *Idoménée*.

Dans ce dernier concert, M. Prunières nous livrait à pleines

mains, avec une insouciance d'enfant prodigue, le trésor musical de nos ancêtres. D'abord, un chœur lumineux de La Lande, *Deus canticum novum cantabo*, éblouissant de foudres et d'éclairs comme un feu d'artifice tiré à Versailles pour les victoires du Grand Roi. Puis, en première audition, le Psaume *Laetatus sum* de Monteverdi, construit avec une hardiesse vertigineuse sur une basse obstinée de quatre notes égales. Du haut de son pupitre, M. Félix Raugel dirigeait ces vieux maîtres, et Luigi Rossi, et Lully, et Haendel, avec cette justesse d'accents que nous avions déjà pu admirer l'année dernière, lorsqu'il conduisait à la « Petite Scène » un autre chef-d'œuvre de Monteverdi, le *Retour d'Ulysse*.

M. Prunières avait d'ailleurs tenu à réunir l'interprétation la plus brillante. Madame Croiza pour Fauré, madame Vallin pour Debussy. Le quatuor « Pro Arte » a joué Mozart aussi bien que M. Maurice Ravel. Trois versets du *Te Deum*, extraits des *Livres d'orgue* que Pierre Attaingnant imprima en 1531, nous furent présentés par M. Joseph Bonnet. Une *sonate en concert* de Vivaldi pour violoncelle et orchestre à cordes a revécu, grâce à M. Paul Bazelaire...

Là-dessus, un pianiste russe nouvellement débarqué à Paris, M. Vladimir Horowitz, jeune homme grêle et pensif, le nez busqué comme celui de Chopin, s'est assis au piano et a commencé d'exécuter, au milieu de l'indifférence générale, la *Toccata* d'orgue en *ut* de J.-S. Bach, transcrite par Busoni. Dès les premières notes, l'instrument a paru se métamorphoser. On eût dit des orgues, tout un orchestre. Un frémissement s'est emparé alors de l'auditoire. On s'étonnait. On s'extasiait sur cette grave et noble émotion qui remuait le cœur, cette simplicité plus fascinante que n'importe quelle prestidigitation. A mesure que la *Toccata* se développait, les noms des pianistes les plus illustres revenaient à la mémoire. Après l'accord final, les applaudissements éclataient en tempête, et nous assistions à une apothéose unanime, spontanée, triomphale. En vingt minutes, M. Horowitz s'était rendu célèbre.

Depuis ce soir unique, il est vrai, M. Horowitz ne s'est plus élevé à pareille hauteur, du moins en notre présence. Sa sonorité et sa vélocité tiennent invariablement du prodige. Mais

le miracle total ne s'est plus renouvelé. Pourquoi donc? Peut-être la grâce mystérieuse, les forces spirituelles lui ont-elles fait défaut. Et certes, cela ne diminue en rien M. Horowitz à nos yeux. On n'attend pas d'un artiste inspiré la perfection mécanique d'un gramophone.

Peut-être aussi M. Horowitz aime-t-il jusqu'à l'abus la musique de Liszt. Ce n'est point dans le *Sonnet* 104 *de Pétrarque* ni dans *la Vallée d'Obermann*, encore moins dans la *fantaisie* désuète sur *les Noces de Figaro*, que nous voulons honorer le prophète génial de la *Faust-Symphonie*. Accordons aux plus généreuses de ses compositions le respect et l'amour qu'on leur refusait de son vivant. N'oublions plus, après la biographie chaleureuse et fidèle de M. Guy de Pourtalès, à quel point l'homme était digne d'affection et d'admiration. Quant à certaines productions hâtives du virtuose, que la poussière de nos greniers leur soit légère!

Tout jeune et nouveau venu en France, M. Horowitz a devant lui un avenir très enviable. Dans quelques mois, il fera mieux la différence entre nos habitudes d'esprit et celles de Leningrad. Alors, il nous offrira des auditions plus conformes à nos goûts. S'il y éprouve quelque embarras, qu'il médite les excellents programmes de M. Walther Straram et de M. Henry Prunières : ce sont des modèles du genre.

***

Des programmes d'aujourd'hui ne sauraient passer sous silence un auteur aussi fêté du public que M. Arthur Honegger. En même temps que M. Straram nous conviait à une exécution remarquable de *Pacific, 231*, robuste et véhémente à souhait, les concerts de la *Revue musicale* joignaient à la deuxième suite pour petit orchestre du *Dit des Jeux du monde* une *Chanson* sur un poème de M. Fagus, avec accompagnement de quatuor vocal et de piano. Et M. Philippe Gaubert n'avait pas attendu leur exemple pour introduire la *Pastorale d'été* au conservatoire.

Mais les admirateurs parisiens de M. Honegger, nombreux, enthousiastes, insatiables, se plaignent de n'avoir pas encore entendu sa *Judith*. Pour des raisons qui nous échappent,

nos scènes lyriques ne l'ont pas encore jouée, de sorte que les fidèles ont dû se contenter de la lire en partition. Le seul dédommagement qu'on leur ait accordé fut un gala solennel à l'Opéra, le 18 mars, où M. Honegger dirigea lui-même, devant une multitude immense, ses œuvres les plus populaires et quelques nouveautés : *Deux Chants d'Ariel*, traduits de Shakespeare par M. Guy de Pourtalès, et le *Cantique de Pâques* pour soprano, mezzo-soprano et contralto, chœurs de femmes et orchestre.

Pas plus que le *Dit des Jeux du Monde*, ce *Cantique de Pâques*, daté de juillet 1918, n'appartient à la production la plus récente de M. Honegger. Mais pour peu qu'on l'examine, c'est un microcosme où l'on découvre tout ce qui a fait le succès du *Roi David* : un coloris très personnel, une carrure de style qui dénote l'influence des oratorios et des *passions* du XVIIIe siècle, enfin ce goût inné de la grandeur par lequel M. Honegger domine de si haut la plupart de ses camarades. Les plus belles qualités du *Roi David* sont déjà contenues en germe dans ce *Cantique de Pâques*, et l'on n'y relève, d'autre part, aucun des défauts que M. Honegger a cru devoir contracter depuis. L'auteur n'y a point usé de procédés et de formules qui répugnent à sa nature. Dans ces calmes et majestueux *alleluias*, dans ces triomphants messages : *Il est ressuscité, Christ, le Seigneur, le fils de Dieu*, nulle licence injustifiée. Les trois solistes femmes produisent avec le chœur une harmonie paisible et pure. Et *les raffinements* les plus subtils des timbres, du contrepoint et des accords superposés renforcent, plutôt qu'ils ne la troublent, une impression de simplicité presque religieuse.

Le temps n'est plus, d'ailleurs, où de gentils artistes, réunis en une sorte de Comité de Salut public, s'amusaient à ébahir et à effaroucher le public. Qu'il est loin déjà, le souvenir de cette association tapageuse et fantasque! Et les deux derniers des « Six », MM. Auric et Poulenc, s'attachent très heureusement à élargir leur manière, si l'on en juge par le concert qu'ils ont donné le 2 mai à la salle des Agriculteurs.

Les critiques les moins enclins à l'indulgence ont estimé que M. Francis Poulenc avait réalisé un progrès considérable en son *trio* pour piano, hautbois et basson. Sans rien sacrifier de son humour et de sa bonne grâce, il s'est astreint à composer,

c'est-à-dire à réunir et à construire. Par le chemin des écoliers, avec nonchalance, avec désinvolture, il est revenu tout doucement à la tradition. Adieu, plaisantes chimères de la réforme polytonale! De judicieux développements, des combinaisons piquantes de rythmes et de couleurs, voilà ce qui fait de son *trio*, surtout en ses deux premières parties, une œuvre aussi pondérée que parfaitement poétique.

Même observation pour ses mélodies. Si les *Cinq poèmes de Ronsard* furent un peu moins applaudis que les *Chansons gaillardes*, c'est que celles-ci ressortissent aux *Parnasses satyriques* où s'épanouissait jadis la gaîté aventureuse des rimeurs libertins. Les élégantes écouteuses ne s'attendaient peut-être pas à des couplets aussi lestes, en sorte que leur étonnement et leur curiosité se corsaient d'un soupçon de scandale. C'est une chanson de la malice la plus spirituelle que l'*Offrande*; mais quelles que soient les révolutions de nos mœurs, elle n'appartiendra jamais au répertoire des demoiselles. M. Poulenc, passé maître en ces espièglerie, est l'enfant gâté, l'enfant terrible de la musique.

La balance, ce soir-là, penchait si manifestement du côté de M. Poulenc que l'on ne voudrait pas juger M. Georges Auric sur cette épreuve. Gardons-nous d'opposer l'un à l'autre deux artistes, deux amis. Mais les échantillons de M. Auric, exception faite pour *les Fâcheux*, auraient dû être mieux choisis. Madame Marcelle Meyer, malgré tout son talent, ne pouvait réussir à défendre la médiocre *Sonatine* du piano. On regrette que M. Auric s'abandonne trop volontiers à une sorte d'ironie grincheuse et sautillante qui finit par agacer les nerfs. Quant à ses mélodies d'après Gérard de Nerval et Marceline Desbordes-Valmore, leur simplicité nous rebute par un faux air de pauvreté. Attendons qu'une occasion plus favorable nous permette de rendre justice au talent de M. Auric.

C'est une occasion de ce genre que nous espérions saisir le 17 mai, alors qu'on organisait un festival en l'honneur d'Erik Satie. Et sans doute, l'hommage rendu à cette mémoire bizarre et malheureuse aurait pu être imposant, puisque le plus beau monde avait envahi le théâtre des Champs-Élysées. Mais dès les premiers balbutiements de l'orchestre, quel désarroi! On demeurait éperdu de l'indigente et malingre nudité

que découvraient ces haillons de musique. Entre un ballet enfantin et de vagues esquisses de piano, salués par de mornes applaudissements, on se demandait comment des hommes de goût, amis fidèles, avaient pu entreprendre une exhumation aussi macabre. A quoi bon offrir aux regards ces restes décomposés?... Songeons plutôt au désintéressement du pauvre Satie, à l'influence souvent salutaire qu'il exerçait sur ses disciples, à ces appellations si facétieuses dont il agrémentait ses bluettes : *En forme de poire, Tyrolienne turque...* Ses *Gymnopédies,* ne l'oublions pas, furent orchestrées par Debussy, et la postérité lui en tiendra compte. Peut-être un Hoffmann futur contera-t-il un jour les tribulations de cet artiste qu'une fatalité implacable détourna jusqu'au bout d'apprendre son métier.

***

Deux œuvres nouvelles de M. Vincent d'Indy, la *Sonate en ré majeur* (*op.* 84), pour piano et violoncelle, et *Thème varié, Fugue et Chanson* (*op.* 85), pour piano, avaient attiré à la salle des Agriculteurs, le 5 mars, et à la Comédie des Champs-Élysées, le 10 mai, un public tout différent, un public de musiciens.

La *Sonate,* bien jouée par madame Edwige Bergeron, ajoute au répertoire assez pauvre du violoncelle une composition de noble allure et d'une limpidité fort mélodieuse; mais elle ne nous apprend rien d'essentiel sur l'art de M. d'Indy.

Au contraire, *Thème varié, Fugue et Chanson,* dont mademoiselle Blanche Selva fut l'incomparable interprète, contient en quelques pages ce que M. d'Indy a publié de plus significatif depuis sa *Légende de Saint-Christophe.* Que M. d'Indy excelle dans l'art subtil de la variation, nul ne peut l'ignorer après les métamorphoses symphoniques d'*Istar* et le début de sa *Sonate* pour piano (*opus* 63). Mais il y a ici comme un changement d'atmosphère. Au plus fort de l'été, entre le 1er août et le 1er septembre 1925, M. d'Indy, abandonnant ses montagnes pour le littoral de la Méditerranée, a voulu se recueillir dans un petit *mas* d'Agay, près de la mer. Tant de chaleur et d'éclat déconcertent au premier abord. Mais la

physionomie et la couleur du thème, son exploitation architecturale, révèlent bientôt le goût, la maîtrise et la volonté impérieuse de M. Vincent d'Indy. Qui ne reconnaîtrait sur-le-champ cette trame solide et souple?

Les sept premières variations vont du caprice et de l'arabesque à l'élégie et à l'idylle, en passant par une marche d'un caractère douloureux et chevaleresque. Puis, au cœur de l'ouvrage, voici une petite *fugue*, très romantique d'expression, rigoureusement classique de forme, dont l'inspiration s'apparente aux vastes mouvements fugués de la *Deuxième symphonie*. L'interlude qui la précède nous semble-t-il aussi heureux? La logique s'en accommode certainement, puisque tous ses éléments sont empruntés aux cellules du thème, mais non la sensibilité. Cette transition oratoire sent un peu l'artifice. Et peut-être, plus loin, la *fugue* pourrait-elle se rattacher à la *chanson* par une agrafe moins encombrante. Sans doute, la continuité, la liaison des idées sont des biens précieux, pourvu qu'on ne les achète pas trop cher. Laissons donc ces préparations savantes, ces enchaînements judicieux qu'on appelle des « ponts » en langage d'école, pour en venir bien vite à la *chanson*, mélodie si ingénue, si allègre et si foncièrement originale, que les novices la prennent pour une idée indépendante, quoiqu'elle ne soit qu'une variation. Avec ses quatre refrains, tour à tour gais, plaintifs, belliqueux ou passionnés; avec ses trois couplets intermédiaires, effets de vent et de brouillard, où M. d'Indy retrouve le souvenir de ses Cévennes; avec les quelques mesures si mystérieuses de sa conclusion, cette *chanson*, plus belle encore que la *fugue*, est le couronnement d'une œuvre qu'on ne saurait jouer ni entendre sans émotion.

Et si l'on réfléchit qu'on la doit à un homme depuis longtemps septuagénaire, on demeure stupéfait de cette verdeur généreuse dont l'histoire de la musique ne cite pas beaucoup d'exemples. *Thème varié, Fugue et Chanson* nous offre en raccourci un portrait lyrique de M. Vincent d'Indy, peint par lui-même, avec toute sa science, toute sa fougue, tout son ardent amour de la chanson populaire française.

***

C'est par la chanson, en effet, qu'on atteint directement à l'âme, non seulement des nationalités, mais encore de certains compositeurs. Tout le monde répète que la musique de Chopin est imprégnée de mélodies polonaises. Soit, mais qui donc a pris la peine d'établir ce que l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême et la Hongrie ont prêté de motifs populaires à Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert, Schumann et Liszt? Que saurions-nous des Russes, qu'en sauraient-ils eux-mêmes, sans les chansons de leur pays? Par un choix de romances et de chœurs, une association de Zagreb nous faisait connaître récemment les compositeurs yougoslaves, fortement nourris de leur *folklore* national. Les Roumains les avaient devancés depuis longtemps. Et voici le tour des musiciens hellènes.

MM. Kalomiris, Petridis, Levidis et Poniridy, présentés par M. Gabriel Pierné le 15 mai au Châtelet, n'ignorent certes pas la littérature musicale de l'Europe contemporaine. Mais, fort heureusement, ils se souviennent plus volontiers encore des beaux chants que Bourgault-Ducoudray recueillit autrefois en Grèce. Ils ne s'en servent pas encore aussi adroitement que M. Glazounow en ses deux *Ouvertures sur des thèmes grecs*, mais déjà avec une verve et un sens de la couleur qui ne sont pas négligeables. M. Poniridy, notamment, nous a intéressé par une *Berceuse* d'une délicatesse mélancolique et caressante. Et nous avons éprouvé une impression analogue, le 14 juin, en écoutant chanter par madame Crisena Galatti, à la salle Comœdia, un air pittoresque et fort sauvage de M. Poniridy, les *Roches d'Agrafa*.

Madame Galatti a également interprété avec beaucoup d'art six chants populaires espagnols de M. Joaquin Nin. Ceux-ci n'ont peut-être pas toute la finesse, toute l'acuité des *Sept chansons* populaires de M. Manuel de Falla. Mais est-il donc facile d'égaler M. de Falla? Quoi qu'il en soit, l'Espagne de M. Joaquin Nin est, elle aussi, brillante et poétique. Sa *Jota Tortosina*, son *Pano Murciano*, sa *Granadina*, ont de quoi faire rêver les peintres et les poètes.

Ce même soir, M. Joaquin Nin a exécuté au piano des sonates espagnoles du XVIIIe siècle qu'il a recueillies et publiées.

Nous avions quelques clartés sur le Père Soler, grâce à M. Ricardo Vinès. Mais Cantallos et Mateo Albeniz nous étaient inconnus. Tous ces clavecinistes ont subi l'influence des Italiens, et plus particulièrement des Napolitains. Les relations de famille et les intérêts politiques, on le sait, avaient rendu le contact fort étroit entre les cours de Madrid, de Naples et de Parme. Scarlatti, invité à Aranjuez, servait naturellement de modèle aux Espagnols. Mais si puissante que fût cette influence, elle n'a jamais été tyrannique. Le style du Père Soler, de Cantallos et de Mateo Albeniz ne saurait être confondu avec le style des Italiens. Ces clavecinistes espagnols ont toujours l'air d'écrire pour la guitare.

***

C'est du luth, au contraire, que s'inspirait Jacques Champion, dit Chambonnières, « claveciniste de la chambre du Roy », dont MM. Paul Brunold et Jean Tessier viennent de publier les œuvres complètes en une édition critique qui fait le plus grand honneur à la musicologie française. Comme eux, rendons hommage à ce vieux maître dont la renommée s'étendait fort au delà des frontières du royaume, puisqu'il comptait des admirateurs passionnés en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas et jusqu'en Suède. Cette renommée exceptionnellement vivace, la gloire de ses élèves, les Couperin, ne l'avait pas encore éclipsée au XVIIIe siècle. A la vérité, ses morceaux fourmillent d'archaïsmes qui devaient paraître « gothiques » aux sujets de Louis XV. Mais peut-être Chambonnières fut-il longtemps préservé de l'oubli par l'éclatante réputation de virtuose qu'il laissait derrière lui.

On ne retrouve guère la trace de cette technique parmi les ornements et les traits dont Chambonnières enjolivait ses ouvrages. Les rimeurs de l'époque nous aident seuls à l'imaginer :

> Quand Chambonniere avec sa Tablature
> Vouloit charmer les Roys, nos Demy-Dieux,
> Autre que luy ne faisoit parler mieux
> Le Clavessin...

Mais le compositeur a survécu au virtuose, et sa physiono-

mie est même demeurée singulièrement originale. Chambonnières, mort en 1672, fait figure de primitif parmi ses contemporains du règne de Louis XIV. C'est qu'il n'est pas infidèle au contrepoint de l'antique polyphonie. Et d'autre part, tout en écrivant pour l'épinette ou pour le clavecin, cet arrière petit-fils de Jacques Edinthon, le fameux luthiste écossais que Ronsard glorifiait à la cour des Valois, se ressouvient volontiers du luth.

Ainsi le recueil de ses œuvres complètes remet en lumière une période assez obscure de notre musique. Et comme les pièces de Chambonnières ont conservé à travers les siècles une fraîcheur extraordinaire, il est fort agréable, les jours où l'on est déçu par des programmes sans intérêt, de rester tranquillement chez soi, d'ouvrir au hasard ce beau volume de jadis et d'y lire, selon l'humeur du moment, une courante, une gaillarde ou une brusque, à moins que l'on n'aime mieux quelque chaconne ou quelque pavane bien grave. Pour peu que le regard se pose sur la *Sarabande des Jeunes Zéphirs*, sur l'*Allemande l'Affligée*, ou sur la *Gigue Bruscanbille*, les musiciens seront assurés d'y prendre, comme à Peau-d'Ane, un plaisir extrême.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DE PARIS

Autour des Souverains d'Espagne. — Des salons remplis de ce bourdonnement du monde, qui n'est point strident, qui n'est point musical, qu'on ne saurait prendre pour celui des litanies dans une chapelle, mais qui n'est jamais assimilable à ceux qui montent des réunions populaires. Il n'est que sur un ton. Les lèvres qui le créent, par leur impuissance à demeurer closes, le produisent identique, comme les cigales.

Des uniformes inhabituels tranchent sur les fracs noirs. On ne saurait dire à quelle puissance ils appartiennent, tant ceux qui les portent ont la poitrine constellée et traversée de cordons. A l'appuiement d'un de ces hôtes en uniforme, contre le chambranle d'une porte, on reconnaît une soirée dans une ambassade. On la devinerait encore, à ce détail scintillant, que, pour s'y rendre, les invitées ont sorti des écrins où ils dormaient depuis la mode des cheveux courts, les diadèmes inemployés.

Nous entendrons plusieurs fois cette phrase, dans des formules analogues :

— J'ai l'impression d'être déguisée. Je ne l'avais pas porté (le diadème) depuis trois ans!...

Mais qu'importent les années pendant lesquelles le diadème sommeillait, puisqu'il est là..., parmi d'autres. Il faut se hâter de reconnaître que l'on fait promptement la différence entre un salon et un dancing, — grâce à ces fronts gemmés.

Dommage que les couturiers n'assistent jamais à ce genre de fêtes, eux qui fréquentent si aisément les pesages et les casinos! Ils s'imposeraient de créer des différences entre les toilettes dont la destinée n'est point semblable. Les longues

robes sont indispensables, lorsqu'il devient nécessaire d'être altière, immodeste et ostentatoire.

Le temps manque d'aller interroger ce léger Maurice Chevalier, qui vient de chanter devant les souverains. Le public du Casino de Paris l'accueille avec joie. Mais, dans une salle d'ambassade, les rires sont contraints par le respect, les diadèmes, les ordres multicolores et les croix. Ce soir, j'observe comme la nuque des souverains demeure rigide, pendant le refrain de *Valentine*.

En France et dans la meilleure société même, des présences augustes sont devenues exceptionnelles. Elles créent désormais dans les salons une atmosphère qui n'a plus rien de familier ou d'habituel. On veut trop voir les princes, lorsqu'on n'en voit jamais... A la fin du concert, lorsque mademoiselle Argentina vient de danser, au frémissement de ses castagnettes, qui l'ont environnée comme d'un mouvement d'abeilles, les souverains gagnent le grand salon. Les issues sont bientôt condamnées par les personnes désireuses de faire leur révérence. La reine Victoria est vêtue de blanc, le buste traversé par le grand cordon de la Légion d'honneur. C'est un ordre difficile à porter sur une robe de femme. Un bandeau d'émeraudes et de diamants traverse les cheveux blonds. La souveraine est grande, son diadème luit au-dessus des fronts. L'observateur cherche quelle personne humaine se dérobe derrière la face souriante, mais éloignée, des rois. On s'étonne de discerner, avant tout autre, les signes d'une grande timidité. Que nous éprouvions quelque gêne en présence d'inconnus, qu'un grand nombre d'invités puisse causer quelque étourdissement, nous l'imputons au peu que nous sommes. Mais je demeure fort surpris de découvrir qu'entre ceux qui abordent et qui fendent lentement mais sûrement la foule et ceux qui sont abordés, la timidité l'emporte du côté royal... Le souverain caresse instinctivement sa courte moustache, de la main gauche, comme pour trouver, sinon une contenance, du moins une inspiration.

Ce soir, quelques dames sont montées sur les marches du trône, pour suivre mieux, à travers le salon, ces belles galères qui fendent le flot des habits noirs, pour venir s'incliner, avec quel art (ou quelle inexpérience) devant les Majestés. Je me souviens du premier voyage à Paris d'Alphonse XIII.

Je m'étais placé dans la cour du Ministère des Affaires Étrangères où devait loger le roi. La daumont entra dans la cour et vint s'arrêter au pied de l'escalier.

La musique militaire jouait, je ne sais plus quel Président de la République avait été recevoir notre hôte, à la descente du train. Mais je revois parfaitement le roi d'Espagne se dressant dans la voiture et, debout, levant le bras et agitant joyeusement la main, dans un grand mouvement circulaire qui répandit sur chaque assistant la grâce de sa jeunesse et de sa spontanéité. Le souverain semble avoir quelque peu perdu de cette flamme. Les princes vivent deux fois. Ils ont l'existence qu'on offre dans la rue et aux balcons des fenêtres, celle que fixent les photographes, si petitement. Comme ils doivent déplorer l'invention de l'*instantané* et du cinéma — et regretter le temps où les peintres seuls avaient pour mission de retracer les événements de leur règne! Le roi Louis XIV, qui dépasse du front sur tous les tableaux et tapisseries où il est représenté, les courtisans qui l'environnent, eût peut-être perdu de sa majesté devant l'objectif et, malgré tout l'art du retoucheur, je ne pense pas que les infantes, qui n'étaient point jolies, eussent gagné à troquer Vélasquez pour feu Nadar ou Taponier, le photographe ordinaire des princes.

Les rois ont une seconde vie qui est secrète, cachée : celle de l'intimité. Elle est comme volée à la vie publique et fait d'autant plus contraste avec elle que celle-ci est plus absorbante. Une dame, qui est ici ce soir, à l'Ambassade, me confiait récemment que reçue un jour, à Madrid, par la reine d'Espagne, qui l'accueillait avec beaucoup de bienveillance et l'interrogeait sur certaines personnes, celle-ci eût brusquement un regard, un regard pour les tapisseries qui décoraient la chambre et, changeant d'expression, fixa quelques instants des yeux, d'un mouvement circulaire, ces ombres flottantes, comme si des oreilles eussent été derrière elles, aux écoutes. Les prunelles des deux personnes en présence, échangèrent une de ces interrogations rapides, que le narrateur ne peut esquisser et qui ramena celle qui me racontait la scène à plusieurs siècles en arrière. Les vers de *Ruy Blas* lui traversèrent l'esprit à cet instant.

... Madame vous allez être reine d'Espagne...
Mon père était joyeux... et ma mère pleurait...

La reine d'Espagne se rapprocha de la dame qui avait reçu la faveur d'une audience et l'entretien se poursuivit tacitement à voix basse... Mais celle qui faisait visite avait perdu toute sérénité.

Je regarde les vitres devant lesquelles le roi Alphonse XIII se tient debout, ce soir, et que ne recouvrent qu'un léger rideau de mousseline. Derrière, c'est l'avenue Georges-V, c'est Paris, c'est la nuit. Certaines impressions se logent à la fois, simultanément, dans deux têtes voisines. A côté de moi, une dame me désigne la fenêtre...

Derrière l'éventail les invitées propagent ce mot d'une dame du Gouvernement qui aurait demandé à la reine : — Comment vont les enfants?... Un ancien député aurait dit au roi : — Majesté, vous avez beaucoup de compatriotes à Paris, en ce moment...

Le cercle se rétrécit de plus en plus, autour des souverains.

En un temps où la mode a fait raser presque toutes les nuques, vêtu la femme d'une sorte d'étui collant et court, sans manches, qui s'arrête aux genoux, on voudrait pouvoir donner une contre-partie de ces excès en fixant l'image de certaines dames qui refusent à n'être que des jouets aux mains de leurs fournisseurs et qui protestent, qui gardent le prestige de la taille, de la démarche, de la parure, qui n'ont pas abdiqué les prérogatives du rang, qui entendent faire un choix dans ce qu'on appelle la mode et demeurer elles-mêmes, avant de se plier aux exigences des couturiers. Elles ont ce soir leur revanche en plongeant au milieu de leur traîne devant la reine Victoria.

M. Quinonès de Léon est, je n'ose dire, le plus parisien des ambassadeurs, car le mot a perdu de sa signification. Il possède cette bonne grâce paisible, qu'on n'acquiert point et qui permet de presque tout arranger momentanément, d'un sourire, et quelquefois même de façon définitive. Il a ses sympathies, qu'il ne dissimule point, non plus que ses déplaisirs... Avec son visage, souriant et fermé, ses yeux noirs, on l'imagine, plus que jamais, ce soir, une collerette sous le menton, auprès du roi, qui a la lèvre inférieure de sa famille et cet œil auquel rien n'échappe, que l'on voit aux hommes nés pour commander et aptes à tout comprendre,

que ce soit aujourd'hui dans une usine ou à l'armée. Regard que l'on trouve encore chez nous un peu partout, sauf presque toujours, hélas! chez ceux qui s'offrent à gouverner... Le roi Alphonse XIII sait son métier de roi, un instant suffit à nous en persuader, comme un autre nous montre, auprès de lui, dans la personne de M. Quinonès de Léon, un Espagnol et un ambassadeur.

***

Le soir sur la Butte. — Dans la nuit de juin, au sortir du restaurant de la rue Caulaincourt, entre des immeubles pressés : à droite, un escalier qui plonge; à gauche, un escalier montant. Celui qui descend est à pic, à plusieurs paliers, éclairés par des réverbères. Au delà, sous la brume crépusculaire, c'est une plaine immense, pailletée de lumières qui apparaissent, s'effacent et renaissent, comme le long des côtes méditerranéennes, celles des villes qui veillent dans le plaisir. Au delà des dernières marches de l'escalier de gauche, un mince échafaudage de vingt mètres de haut, rectangulaire, fait de quatre montants et de grands croisillons. Imaginez la tour Saint-Jacques en filigrane. Au sommet, à fleur de la crête linéaire, une étoile, une pointe de platine, dans cet éther qui n'est que de juin, même lorsqu'il glace, qui est uni, profond, laqué, violent, violet, comme encore poudré du jour et déjà plongé dans les ténèbres.

Ce mince et haut échafaudage, qu'une main d'enfant semblerait devoir disloquer et projeter sur le sol, est le bastion avancé d'une armée d'assiégeants. En arrière, les degrés gravis, une cité de moellons, de ciments et de briques. Une ville du bord de la mer, en formation, dans les sables du sommet de la Butte Montmartre. Des villas, des « palais »... De cubiques, de cubistes, de tout à fait à la manière ancienne et de tout à fait à la manière de demain... La lune brille, à pleins bords de son disque. Des nuées romantiques légères passent, brusquement, et l'on entend ronfler dans les hauteurs du ciel le moteur d'un avion dont on voit la lumière, le feu vermillon.

La villa rouge de Maurice Utrillo domine un éperon de coteau sur la rue Lepic, à pic. De longues tiges de laiton sont

alignées par monceaux, sur le sol. Et, au-dessous, des échafaudages dont on devine l'enchevêtrement des traverses aux lueurs de quelques lampes à incandescence, perdues dans des profondeurs de carrières. Dans les interstices des poutres, des ouvriers lilliputiens continuent de travailler encore. La maison d'Utrillo et de sa mère, madame Suzanne Valadon, nous domine, surplombée à son tour, par les verdures et les ailes du Moulin de la Galette. A nos pieds, ces fondations babyloniennes et, tout aussitôt, les vieilles maisons de la courbe rue Lepic. Et quelques villas, ainsi logées comme au-dessus des falaises de Normandie, près d'Étretat. Du haut de ce Montmartre nouveau, qui s'élève sur l'ancien *maquis* à l'extrémité de l'Avenue Junot, Paris remplace la Manche.

La tour Eiffel illuminée ne prend toute son importance que d'ici. Cet obélisque formé de constellations lumineuses, d'étoiles et de comètes qui s'agglomèrent pour former le nom de Citroën, semble quelque phare pour navigateurs d'une autre planète. On serait bien embarrassé de dire, à la vérité, où l'on est. Mais, c'est un tableau d'une rare poésie et dont on ne rencontrerait point d'équivalent en voyageant bien loin. Il est, dans ses merveilles et sa vétusté, sa jeunesse et sa violence, capable d'être chanté ou décrit par madame de Noailles ou Paul Morand, Paul Valéry ou Cocteau.

Nous passons de nouveau entre des maisons de plaisance avec ateliers. Voici celle de Daragnès, découpée comme un fronton basque — et qui s'élève au-dessus d'un sous-sol vitré qui sera sans doute l'imprimerie du jeune graveur aux sombres évocations. Voici non loin, étrange, hermétique, tout en lignes droites, avec des ouvertures dans le sens longitudinal, la demeure étroite, haute et inachevée, de Tristant de Tzara. Elle évoque le visage casqué d'un héros de l'époque romane, dans lequel les fenêtres auraient l'étroit allongement des yeux...

Un va-nu-pieds passe, souillé, crasseux, hirsute. Il voit notre petite compagnie qui lève la tête, s'interpelle et rit sous les rayons de la lune à laquelle l'avion qui rôde prête ses bourdonnements pour voix...

— Vous êtes venus voir le troisième Montmartre! — s'écrie le va-nu-pieds, qui s'éloigne...

Le *troisième* Montmartre, en effet. Le second datait de 1890; le premier n'avait plus d'âge. C'était le plus charmant, mais l'édification de la Basilique l'avait déjà bien bousculé...

Brusquement, nous nous trouvons au cœur de ce Montmartre là, au sommet d'une rampe. Des viornes pendent de murs lépreux que soutiennent de noirs madriers. Les pavés sont inégaux, des bornes, réunies par des barres de fer, coupent la ruelle qui dévale. Au-dessus d'un rez-de-chaussée en délabre, des toits de tuiles se disloquent autour de leurs fenêtres en lucarnes. Ce sont ces vieux coins qu'Utrillo peignait sur des feuilles de carton, il y a quinze ans, et avec lesquelles il payait, nous raconte-t-on, ses repas. Les traiteurs se sont trop pressés de les vendre...

Le « premier » Montmartre disparaît sous la pioche des démolisseurs. Au-dessus de la bâtisse lépreuse de la rue Saint-Vincent, qu'on appelait la Maison de Mimi Pinson et qui paraît un jouet de vieillard, s'élève, dans une gaine d'échafaudages, un réservoir à la colonne démesurée; son sommet s'élargit, champignonne, gâte toute perspective, augmente l'impression d'une ville moderne, improvisée, dans les très anciennes ruines d'une autre, et faite de cubes ou de cônes de craie, élevés parmi des cendres...

Chemin faisant, nous avons découvert, dans des réduits inconfortables, de petites pièces au plafond incliné, à l'angle aigu de deux rues, des restaurants improvisés, remplis de dîneurs, dont les quatre cinquièmes, au moins sont étrangers.

L'ancien débit de vins qui portait l'enseigne du *Billard de Bois*, — et auquel un habitué se souvient d'avoir joué au billard avec des roulettes de lit, sur une table couverte d'une toile cirée, — est devenu un lieu à la mode, avec petites tables, fleurs au milieu du couvert, orchestre, abat-jour roses et demoiselles qui apprennent la vie de Paris à des étrangers — qui se figureront bien étrangement la connaître, après les avoir quittées.

... Deux agents veillent à la porte du *Lapin Agile*. La salle commune regorge de gens pressés à de petites tables, avec le plafond sur la tête et dans une atmosphère de fumée qui dévaste la gorge et le nez. Lorsque nous pénétrons dans la pièce où se

trouve le comptoir, un Allemand, vêtu de gris et dont l'accent est tel que vous l'imaginez, parlemente vainement pour entrer. Une belle personne blafarde l'expédie au dehors.

Des automobiles ronflent à tous les carrefours. Il en est d'alignées sur deux rangs, le long de la grille de l'église Saint-Pierre. Il n'est jusqu'au fond des cours mêmes, où l'on n'aperçoive de petits restaurants misérables, aux tables desquels des étrangers paraissent ravis d'être installés dans cette tiède nuit de juin.

Nous descendons des escaliers qu'une rampe de fer presque perpendiculaire coupe au milieu. On a dû placer des boules, de loin en loin, sur cette rampe, car les gamins du quartier y usaient leurs fonds de culottes et s'y cassaient la tête.

Place Émile Goudeau, — c'était l'ancienne place Ravignan, — bouquet de marronniers. Hôtels à voyageurs. Clientèle probablement de peintres étrangers. Un vieux pavillon bas subsiste encore. Picasso l'habita quelque temps — c'était avant la guerre, — André Salmon et Max Jacob aussi et Juan Grix, et d'autres. Une amie, qui venait à des réunions d'artistes données par Picasso, nous raconte ces soirées. Nous nous sommes assis sur un banc qu'obscurcit le feuillage des marronniers. La maison n'a qu'un rez-de-chaussée sur la place; mais, lorsqu'on y pénètre, ce rez-de-chaussée devient le quatrième étage sur l'autre versant, car tout ce qui est construit sur la butte est ainsi en paliers...

— En ce temps-là, — dit notre amie, — vous pensez bien qu'on n'avait pas de smokings ni de robes décolletées!... Seulement il y avait une tarte sur la table, alors, çà devenait une soirée!...

C'est là qu'un jour, Picasso voulant débarbouiller Apollinaire et Max Jacob prit du pétrole. Il y a quinze ans de cela... Guillaume Apollinaire est mort, prématurément, de la guerre et Max Jacob est père de l'Église.

Encore quelques pas et nous n'apercevrons plus Paris ni ses parures de réclames lumineuses, qui rampent, qui tournent, qui dessinent des rectangles ou des cercles immobiles, et qui vont du mauve au bleu, du jaune au vermillon, qui étincellent par taches de diamants, qui ont transformé l'aspect des nuits, détruit des perspectives comme celle des Champs-Élysées, par

exemple, et déplorablement, mais qui en créent d'autres. La sérénité des soirs bleus est abolie. La promenade de ceux qui trouvaient qu'une étoile est encore la meilleure parure qu'on puisse offrir à la nuit, se trouve gâtée... Mais la personnalité des villes n'est-elle pas en constante évolution? Paris resterait-il, un instant, ce qu'il est, s'il devait mettre trop de discernement dans le choix des innovations et de tout ce qui se nomme progrès et qu'on le sollicite d'adopter?

Nous voici au bas de la rue Houdon, sur la place Pigalle. Devant le disque de la lune errant à travers des nuages de mousseline, le mot *Abbaye* se détache en lettres gothiques d'une lumière électrique mauve. Rien n'est plus romantique, devant ce clair de lune de *Nocturne* de Chopin, que ce mot *Abbaye*, dans ces caractères des reliures à la cathédrale.

Versés par des autocars, des Américains passent, se dirigeant vers la rue Pigalle, avec des regards hypnotiques....

***

Galerie de Tableaux. — Je visitais, hier, l'ensemble d'œuvres récentes de Picasso qui emplit le mois de juin de la rue de La-Boétie. Une foule recueillie se dressait dans la salle.

— Voyez! Ils n'osent pas broncher... — me souffla M. Paul Rozemberg, qui voulait bien me faire les honneurs de cette exposition.

Dans une clarté tombée du plafond vitré, une vingtaine de grandes toiles rectangulaires, dans le sens de la largeur, toutes égales de dimensions, se présentaient sur des murs d'un ton clair de maïs.

Picasso dut passer une année à peindre ces toiles, sur lesqu'elles s'égarent avec terreur les yeux de la plupart de ces visiteurs dont M. Rozemberg dit qu'ils *ne bronchent pas*... Je pensais que Picasso, s'il n'avait été si sottement imité par de pseudo-malins, fort encombrants, qui marchent en aveugles derrière les gloires nouvelles, et qui eussent suivi Bouguereau quarante ans plus tôt, — je pensais que Picasso devrait être loué pour la mission qu'il accomplit depuis dix ans. Il a rempli

l'offce du *vacum cleaner*. Il a fait le vide. Il faut beaucoup d'humilité et de sagesse — et de courage, pour tenir un rôle analogue. Il a rendu impossibles, enfin, à certains yeux, les toiles de deux tiers des peintres à la médiocrité desquels nous finissions, certes, non par prendre goût, mais que nous tolérions. Il nous a rendu le courage de dénoncer leur fadeur et leur vulgarité. Le malheur veut, hélas! que les peintres exclus aient été remplacés par un plus grand nombre de beaucoup plus mauvais artistes encore, qui ne savent plus, cette fois, rien du tout et se contentent de calquer Picasso.

Il ne faut pas regarder ce novateur avec les yeux qui servent pour les portraits de... (laissons un blanc!) ou pour les photographies. Nous devons considérer ses toiles, m'assure-t-on, comme on entend de la musique : pour être suggestionné par des accords de tons, des comparaisons de volumes, des jeux de lignes : j'emploie à dessein les expressions de la corporation.

Je n'irai pas jusqu'à raconter tout mon entretien avec M. Rozemberg, qui sortit de sa poche, pour m'expliquer Picasso, un billet de cinquante francs et me dit, d'un ton colère : « Vous voyez, vous, écrit : *cinquante francs*; cependant, pour les étrangers, ce billet ne vaut que huit francs, eux ne voient que huit francs!... Alors?... »

M. Rozemberg entendait par là qu'il faut oublier ce que l'on sait — et tout le passé! — pour entrer dans des combinaisons et des valeurs nouvelles. Il m'emmena au premier étage, devant un Sisley de sa collection, qui représente une rivière, avec des baigneurs sur un radeau :

— Vous, vous voyez de l'eau et des hommes nus, vous!... Cependant, ces hommes nus, si vous regardez de près, ce ne sont que de petites touches de couleur, des petits bouts de bois!... Pourtant, tout le monde voit des baigneurs!... Et ce paysage de Monet, — me dit M. Rozemberg avec son ton toujours colère, — vous voyez des arbres, vous!... Des épinards, monsieur, comme le disait Albert Wolff, des épinards!...

J'avoue que je ne m'attendais pas à ce que son très sincère amour pour l'esthétique de Picasso eût conduit M. Rozemberg à dénigrer aussi vertement des pièces dont il doit demander, je suppose, un certain prix.

Ici, je voudrais placer, comme dans les conversations, une petite anecdote qui vient de m'être racontée et qui peint, si l'on peut dire, précisément, l'enthousiasme d'un marchand.

Celui-ci était à table, entre sa fillette et sa femme, et il ne cessait de considérer, tout en mangeant, une toile de Picasso fixée au mur... Là se place une exclamation qu'on ne saurait écrire, encore bien moins que prononcer. Je ne l'écrirai donc point dans son entier... Les lecteurs voudront bien compléter et m'excuser pour sa liberté.

Le marchand regarde sa femme, puis sa fille :

— Il n'y a pas à dire — s'écrie-t-il, dans un moment de délire, — auprès de cela que sommes-nous tous les trois?

Silence de la mère et de l'enfant...

— Nous sommes de la...

Donc, peu importe que les mandolines de Picasso aient l'élasticité non géométrique d'un jambon, que les compotiers qui soutiennent de radieuses tranches de pastèques, soient flasques comme des vessies vides,... admirons ces symphonies de couleurs, destinées à nous interdire d'entendre désormais les anciennes romances et ariettes de mauvais peintres.

La galerie de la rue La-Boétie ne désemplit pas. Ce que pensent les visiteurs, ils l'expriment sans doute à la sortie... Mais comme le dit M. Rozemberg, tant qu'ils sont dans le magasin : ils ne « bronchent pas »!

***

Dans une chambre, après diner. — A dîner, chez Jean Cocteau, Picasso, José Maria Sert, mademoiselle Gabrielle Chanel. Picasso : Jeunesse des portraits de M. Ingres. Mais, dans la pénombre, Tolède remplace Rome. Et l'inquisition de Torquemada, le Vatican de Léon X. Visage bien dessiné un peu rond, où brûlent deux charbons de la meilleure qualité, du noir le plus pur. Dans les lignes et le sourire, grande bonté. Il y a, comme on dit, de l'étoffe. Avec les individus tout est là : de l'étoffe. L'étoffe « cœur », l'étoffe « esprit », etc... Et de l'ampleur!

Dès qu'on regarde le masque de Picasso, sur lequel le sourire ne fait que glisser, comme un pli d'argent sur l'eau, on

devine l'intelligence, l'intelligence qui est isolée et qui veille, comme un phare au cœur des nuits. L'intelligence qui peut devenir cruelle, qui est impitoyable et pitoyable... Et qui ne laisse jamais l'homme intelligent tout à fait capable d'aimer ou de haïr, parce qu'elle est perspicace, instable : parce qu'elle devance ses impressions, lui révèle l'invisible, lui fait entendre ce qu'on ne dit pas — et commande!...

Ressemblance, ou similitudes certaines, avec le Stendhal de l'Exposition Louis-Philippe, mais le visage est rasé.

Nous sommes entrés un instant dans la chambre de l'auteur d'*Orphée*. Il faudrait pouvoir décrire assez minutieusement cette chambre au petit lit de fer, dont l'oreiller et les couvertures gardent l'empreinte du corps qui s'est étendu là avant le repas. Cocteau est fatigué, surmené. Mais il brille encore de tous ses feux accoutumés. La gentillesse, la spontanéité, le bondissement d'une activité cérébrale exceptionnelle, l'esprit dans tous ses prismes. La mélancolie et l'ardeur soudées par des liens de chair comme ces sœurs jumelles qu'une membrane unissait. Le goût de ce qui donne à l'heure présente ses pulsations et la grande vapeur morbide qui monte des tombeaux, toujours mêlés. Un mât enrubanné dans un cirque où l'on voit grimper des athlètes et des clowns, dont le maquillage laisse voir le crâne de mort.

Une chambre encombrée comme le cabinet d'un alchimiste d'autrefois ou d'un savant, où tout est piqué au mur, surcharge les tables, fait pyramides et s'est miraculeusement arrêté au ras des tablettes, comme l'alpiniste pris de vertige au bord des abîmes. Tout est à la fois jouet et relique, créations de l'esprit, fantaisies de l'imagination, bateaux et aéroplanes, faits d'un bout de carton, d'un fil de laiton, d'un os... Navires dont la fumée est d'ouate blanche, les cordages de fil emmêlés et qui évoquent les départs. Et, pendus à un jonc, un cavalier et son cheval, faits de paille tressée, — objet d'Argentine ou du Paraguay ou de quelque Espagne des Amériques, présent d'un lointain voyageur. Et des masques, des visages énigmatiques, un Jean Cocteau comme sorti d'un sarcophage et que le poète voile, parce que sa mère n'en peut supporter la vue... Une reproduction d'un profil de Verlaine découpée dans un illustré. Et la photographie du pauvre Garros. Celle de

Raymond Radiguet. De jeunes morts et des jouets, qui paraissent sublimes parce qu'ils sont faits de rien... Comment exprimer? Le *Paradis des Enfants* découvert dans la tombe de Tunk Ank Amon...

Jean Cocteau, qui a créé dans la jeune littérature un certain mouvement de libération et répandu de nouvelles ténèbres en se servant de clartés inconnues et mademoiselle Chanel, qui a coupé les cheveux aux femmes, qui a raccourci leurs robes à grand coups de ciseaux, supprimé les manches, renouvelé le matériel de la mode, éprouvent à se retrouver un plaisir complet. Ils se montrent leurs découvertes et leurs trésors. Mademoiselle Chanel, voisine de la rue d'Anjou, ouvre à Cocteau tous ses paravents de laque et le poète sort pour elle d'une boîte, un chien fait par Picasso, dans un seul morceau de carton, découpé avec une adresse qui tient de l'ange et du démon.

Sous un verre sans pied renversé, et qui sert de globe, dans sa forme de cornet à jouer, Cocteau nous montre un dé, encore exécuté par Picasso, dans une perspective déformée, avec des points noirs et qui est comme émané d'une hallucination.

Et des bateaux arrachés à des magazines, dans le voisinage d'un portrait nostalgique et anxieux de l'auteur d'*Orphée*, vêtu de bleu, par Marie Laurencin. Il ne reste qu'à peine de place pour écrire sur le bureau. Voici des liasses d'épreuves des dessins que Cocteau vient de terminer pour l'illustration de *Thomas l'Imposteur*.

Ce matin, le Roi d'Espagne est allé visiter l'Exposition de José Maria Sert, au pavillon du Jeu de Paume, sur la Terrasse des Tuileries. Le Roi a admiré, comme en ce moment tout Paris qui vient défiler devant elles, les toiles destinées à la cathédrale de Vich, près de Barcelone. Ce soir, Sert et Picasso se penchent sur les dessins de Jean Cocteau, qui ont des raccourcis de lignes et d'expressions surprenants... Mademoiselle Chanel a pris dans le creux de la main une boule de cristal de roche qui garde la fraîcheur du glacier. Elle en contemple la transparence. Au delà de la petite sphère limpide, j'aperçois, près du lit, le chapelet de Maritain. Le visage long surmonté de sa flamme de cheveux noirs sur le front pâle de Cocteau, symbolise exactement, dans sa chambre étroite, nue et encom-

brée, avec ses aéroplanes et ses transatlantiques, ses parcelles d'actualité et ses évocations d'amitiés, étroitement maintenues au delà de ce monde, ses grâces simples et ses complications, l'image troublée, inquiète, fugitive et complexe de l'art et de tant d'artistes de ce temps...

***

L'EXPOSITION LOUIS-PHILIPPE. — Le style Louis-Philippe a son exposition. Il a ses adeptes — enthousiastes. Il a ses détracteurs aussi. Ce qui est de toute justice et de bonne guerre...

Parce qu'enfin... Tout de même!

Lorsqu'au sujet de l'engouement que certaines dames et certains messieurs professent pour le 1830, vous essaierez quelque timide protestation, ils vous jetteront le style moderne à la figure. Ce qui est mortel, car c'est un style à angles droits. Et puis il y a toujours des gens pour « préférer » Michel-Ange, — en toute exclusivité, — lorsque vous louez Fragonard ou Corot.

Méfions-nous des comparaisons!

Pour le style Louis-Philippe, regardons-le et demandons-nous, sincèrement, si nous aimerions passer notre temps parmi ces meubles. Il faut leur reconnaître certaine bonne façon. Ils sont le démarquage de l'époque Napoléon. Ils reviennent à la simplicité, non sans affectation ni gaucherie, mais avec un réel désir de paix. Il y a là, comme à la cantonade, deux sociétés en présence; d'abord l'inexpérience de celle qui désirait se faire pardonner sa récente formation, qui s'embourgeoisait à plaisir, parce que l'autre, — celle d'avant Napoléon et la Révolution, — continuait des deuils et protestait par le silence et une réserve assez boudeuse contre les temps nouveaux — et se refusait à prendre son parti de l'irrévocable.

Comparez un fauteuil, dit de style Louis XVI, et un autre de l'époque Louis-Philippe. Vous y trouverez les mêmes différences qu'entre un homme dessiné par Moreau-le-Jeune ou Saint-Aubin et un autre boutonné dans sa redingote, tel qu'on voit les financiers de Gavarni ou les héros d'Henri Monnier.

Que l'époque Louis-Philippe soit *amusante*, dans ses meubles et ses bibelots, certes, elle l'est, plus que beaucoup d'autres.

Elle l'est même davantage qu'aucune ne le fut jamais. Elle est comique. Elle a toutes les naïvetés, toutes les simplicités, les plus audacieuses, comme les plus vulgaires. Mais elle est bâtarde, baroque. Elle est un moment de décadence du goût.

A bien le regarder, sincèrement, sans parti pris, en se dégageant de tout penchant pour ce qui évoque les demeures d'une province paisible ou les objets qu'on vit durant l'enfance, chez de vieux parents, le style Louis-Philippe est monstrueux, épais et ne semble avoir eu pour mission que de déformer tout ce qui l'avait précédé.

Rapproché de l'architecture et des meubles des commencements de la seconde moitié du XVIIIe siècle, — de 1750 par exemple à 1780, — il nous consterne. Ce qu'on appelle *style Louis XVI*, injustement, commence sous le règne de Louis XV, avec la fin de madame de Pompadour. Il serait plus vrai de dire le « style Du Barry ». La reine Marie-Antoinette ne fit que l'alourdir et la Révolution le rendit grêle, pour l'amener au Directoire. Il n'y a pour s'en persuader qu'à comparer le portrait de la Reine et celui de la Favorite. Quelle ampleur dans la perruque et les habits! Que de surcharges! Louis XV avait fait élever le Petit Trianon, pour l'offrir à madame du Barry. Louis XVI l'offrit à la reine Marie-Antoinette... Et voilà pourquoi le Petit Trianon passe pour le chef-d'œuvre du *style Louis XVI*!

Prenez la Vénus de Milo ou la Victoire de Samothrace, placez-les sur les parterres qui précèdent le petit Trianon. Elles ne seront point déplacées... Dépliez dans un salon de ce petit Trianon un paravent de Coromandel ou placez un buste grec sur la cheminée, accrochez sur les murs, un pastel de La Tour ou une toile de Manet : ils sembleront à leur place.

Dans un salon 1830, vous ne pourrez rien acclimater que de la même époque. La meilleure preuve que l'on puisse se donner à soi-même de ce que valent certaines œuvres d'art, en dehors de toute influence de la mode, c'est de les faire voisiner entre elles, à quelque siècle qu'elles appartiennent et sans se soucier du pays, du climat qui les ont engendrées... Une peinture chinoise, dans un grand salon blanc aux lignes droites, est en valeur à l'instant; elle ne choque point. Accrochez-la, — pour voir! — sur une soierie de l'époque Louis-Philippe...

Un homme vêtu du smoking, une femme habillée... comme sont habillées les femmes de nos jours, sont eux-mêmes beaucoup plus à leur place, au milieu d'objets et de meubles de cette époque du XVIIIe siècle, que dans un décor Louis-Philippe.

***

Mais ce qu'il faudrait dire, avant tout, c'est que tout ce qui fait « décor », reconstitution, est odieux, qu'il nous est aussi impossible de recomposer un *ensemble* exact d'autrefois, qu'à des gens du XVIIIe siècle, qui auraient eu la fantaisie de se créer des installations dans la manière de la Renaissance ou du XIIe siècle. Imagine-t-on, à Versailles, madame de Pompadour se faisant une bibliothèque *Louis XII*?

Nous ne saurions concevoir pareille fantaisie. Jamais la charmante marquise n'y songea. C'est une supériorité qu'elle garde sur beaucoup de nos contemporaines. Nous trouvons tout naturel de voir réaliser, autour de nous, dans les appartements et les hôtels, des rétrospectives bonnes tout au plus pour les nécropoles des musées. Les choses, autrefois (objets, tableaux, meubles) étaient bien meilleurs enfants qu'elles ne le sont aujourd'hui. Elles voisinaient sans effort. Ou tout au moins, elles s'éliminaient par l'usage, l'usure. Les jeunes vivants étaient de leur temps, et se commandaient des meubles, des boiseries, des décorations dans le goût qui donnait alors. Nous avons préféré prendre les débris d'une table de nuit *Empire* pour en faire fabriquer toute une bibliothèque de même style, alors qu'on pouvait nous créer tout simplement des meubles qui ne fussent pas *à l'instar*... Nous avons arraché des boiseries pour les transporter dans des lieux qui ne leur étaient point destinés. Elles ont perdu leurs plinthes et leurs corniches. On les a élargies, rétrécies, découpées... Et nous avons condamné d'excellents artisans contemporains à recommencer, indéfiniment, les motifs que leurs arrière-grands-pères avaient créés. Nous avons perdu là un temps considérable, que nous nous efforçons, peut-être vainement, de rattraper.

C'est avec le romantisme, précisément, — avec le style de l'époque dite 1830, — que nous avons commencé à éprouver, sinon ce culte pour le passé, qui a toujours existé dans l'œuvre

d'art, du moins, ce goût de la *reconstitution*, qui est un signe d'impuissance, un manque de fantaisie, d'imagination, un témoignage de renoncement et de faiblesse.

***

Ces différentes impressions se dégagent de la visite à l'*Exposition Louis-Philippe*, où nous trouvons des toiles charmantes d'Alfred de Dreux, des portraits de Victor Hugo et de Stendhal, bien intéressants. Des groupements ingénieux, une mamanière de présentation qui fait honneur aux organisatrices. A cette époque, cependant, les familles qui possédaient de beaux meubles de Riesener, de Saunier, de Jacob, etc., ne les avaient point montés au grenier pour se meubler de la sorte. Les grands salons du faubourg Saint-Germain avaient conservé leurs boiseries et leurs ameublements, quelques accessoires y trahissaient la mode, mais des accessoires seulement. La petite bourgeoisie qui venait de grandir, de monter quelques échelons, se meublait surtout ainsi, — de là vient le peu de qualité et la banalité des meubles qui nous sont restés et dont quelques exemplaires figurent à l'exposition du faubourg Saint-Honoré.

Les pendules de porcelaine, toutes ces garnitures de vases baroques, qui mêlent la flore et la faune et les arabesques de tous les styles, sont des contrefaçons du beau, à l'usage de petites gens qui n'avaient pas le goût formé. C'est par cela, surtout, que cette exposition prend du caractère. Elle marque une étape, une très grande étape. On peut dire que le style Napoléon fut encore exécuté *des mains du* XVIIIe *siècle* et pour un seul inspirateur. Avec le 1830, nous tombons dans la démagogie, l'ignorance, la vulgarité, les excès, la discordance, le style adultérin et démocratique.

... Mais, s'il jouit aujourd'hui de tant de faveur, n'est-ce pas un peu parce que, dans toutes les erreurs, le nôtre est encore tombé beaucoup plus bas?...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Ludovic Naudeau : La Guerre et la Paix (Flammarion).

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié la remarquable enquête sur la sécurité publiée dans la *Revue de Paris* par M. Ludovic Naudeau, ni les réflexions qu'avaient suggérées à l'auteur les réponses des personnalités interrogées. Ils les retrouveront dans son livre *La Guerre et la Paix*, enrichies d'autres méditations, inspirées soit par les vues à la fois philosophiques et pratiques du remarquable observateur qu'est M. Naudeau, soit par les événements qui sont survenus depuis, notamment par l'idylle de Locarno et par les scènes agitées de Genève au mois de mars dernier.

L'idée de rechercher la sécurité en elle-même et pour elle-même ne peut guère convenir, dans le domaine de la politique internationale, qu'à un peuple qui, pour des raisons diverses, éprouve plus ou moins consciemment une diminution de sa puissance d'expansion. Elle se ramène au désir de conserver ce qu'on possède sans être obligé de le défendre, et en affirmant qu'on ne veut molester ni conquérir personne. C'est là une de ces idées qui, en Allemagne, sont considérées comme caractéristiques de l'esprit « petit-bourgeois » (*kleinbürgerlich*) des Français : elle traduit sous une forme particulièrement évidente le peu de goût pour le risque qu'on nous reproche dans tous les genres d'activité. Or elle est inquiétante; cette espèce de repliement intellectuel et moral, dont elle est la marque, s'accompagne, depuis des années déjà, d'une sorte de repliement ethnographique, physique, si l'on veut, de la race française : la France n'a plus d'enfants, et, malgré l'apparence qui résulte de la récupération de l'Alsace-Lorraine et de l'invasion pacifique d'immigrants de toutes races, elle se dépeuple. C'est un fait qu'on ne saurait dissimuler : et des voisins surpeuplés ne manquent pas de s'en réjouir et de dénoncer comme un scandale le fait qu'un pays si riche est si peu et si mal exploité, et nourrit si peu d'hommes. De là à rechercher la conquête, il n'y a qu'un pas, et c'en serait fait de la sécurité! Le vrai remède, dit M. Naudeau, c'est de faire des enfants. Il n'y a aucun doute : mais est-ce bien un remède au sens propre du mot? Le nombre des enfants ne dépend-il pas de tout un ensemble de circonstances

économiques, législatives, hygiéniques, et surtout morales? et le passage de la diminution à l'accroissement de la population n'exigerait-il pas un bouleversement complet de cet ensemble? Il n'y a pas de remède simple : c'est toute la France qu'il faut refaire.

Mais, en attendant, et justement pour qu'elle puisse se refaire, il faut du moins lui procurer un minimum de sécurité. La première chose est de renoncer aux mythes et aux mirages qui ont trop longtemps influencé et influencent encore aujourd'hui notre politique intérieure et extérieure : une appréciation réaliste des faits et des données de notre action, volontairement dépouillée des considérations d'ordre sentimental qu'on y mêle d'ordinaire, nous permettra de proportionner notre effort à nos forces et de lui donner une direction favorable. D'ailleurs, même dans le monde actuel, il est des éléments qui peuvent servir à imposer la paix entre les nations, et spécialement entre les nations blanches. Dans un chapitre particulièrement bien venu, où se montre (comme d'ailleurs, pour qui sait voir, dans tout l'ouvrage) un optimisme raisonné, M. Naudeau indique que, si l'idée de lutte a été considérée comme inhérente à la nature humaine, celle-ci n'est pas absolument immuable; au surplus, la paix perpétuelle laisserait encore au besoin de combat un assez beau champ d'activité : la lutte contre les forces naturelles qui menacent l'homme ou le gênent dans son développement pourrait remplacer les batailles du temps passé.

Les luttes entre nations européennes pourraient bien aussi faire place à la lutte sociale, à la guerre civile : la guerre de classe, proclamée jusqu'ici par une minorité de théoriciens comme une nécessité inévitable, possède aujourd'hui une « centrale » d'organisation. Mais la vraie raison pour laquelle il est permis de croire qu'un jour la paix pourra régner sinon dans le monde, du moins entre Européens, c'est que la race blanche est en état d'infériorité numérique vis-à-vis des autres races humaines et que les races dont elle a fait l'éducation se considèrent aujourd'hui comme ses égales : si les nations européennes n'y prennent garde et ne renoncent pas à leurs inimitiés particulières, le moment n'est pas loin où les races d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, après avoir repoussé l'envahisseur blanc, se lanceront à leur tour à la conquête de ses richesses et prétendront non pas le coloniser mais l'évincer. Sans doute, à l'heure actuelle, certains se complaisent à ne voir dans les mouvements précurseurs de ce bouleversement qu'une crise qui atteint des impérialismes injustifiés : n'ayant pas de colonies, ces sévères censeurs se croient à l'abri de toutes les aventures, ce qui, par une contradiction bien humaine, ne les empêche pas de réclamer de nouveaux partages. Mais un temps viendra où le fait de n'avoir pas de colonies ne sera

pas une sauvegarde : le problème de l'immigration japonaise aux États-Unis le montre. Dès lors que deviendront les blancs s'ils se querellent entre eux et ne forment pas un front unique? C'est pourquoi toute tentative d'accord, entre Européens d'abord (puisque les Américains ne s'occupent de l'Europe qu'à titre de garçons de recettes), doit être accueillie favorablement : et M. Naudeau voit une tentative de ce genre dans l'œuvre de Locarno. Mais il ne manque pas de montrer qu'elle ne renferme pas le salut définitif de la France : la crise de Genève, « crise diplomatique et crise de croissance » de la Société des Nations, en est une preuve.

Nous ne trouverons le salut que dans un effort systématique pour nous régénérer. Le livre de M. Naudeau appelle cet effort, avec toute la noblesse de pensée qui caractérise son auteur : c'est un livre qui fait réfléchir, et qui doit faire agir.

P. Renouvin : Les Formes du Gouvernement de guerre (Dotation Carnegie. — Presses Universitaires de France).

L'insuffisance de la préparation militaire de la France en 1914 étant aujourd'hui un lieu commun rebattu dont toute la puissance de scandale est épuisée, le moment est venu de se livrer à une critique aussi objective que possible : et l'on découvre, ce qui était bien à prévoir, que les prévisions des militaires n'ont pas été seules insuffisantes; toutes les prévisions ont été dépassées par les événements : c'était déjà un fait connu pour celles des économistes (« une guerre européenne ne peut durer plus de trois ou six mois »); le livre de M. Renouvin montre que les prévisions administratives et constitutionnelles n'étaient pas établies sur un terrain plus solide.

M. Renouvin ne prétend pas écrire une histoire de la guerre envisagée du point de vue constitutionnel et administratif. Il n'entre pas dans le détail de la vie des institutions, de leur fonctionnement pendant la crise. Il s'attache uniquement aux textes organiques (si l'on peut dire) qui ont été promulgués pendant la guerre pour tâcher d'adapter les rouages du gouvernement et de l'administration aux tâches qui leur étaient imposées à l'improviste. Et, de cet ensemble de documents, M. Renouvin s'efforce de tirer quelques principes généraux d'évolution.

Les prévisions officielles n'avaient jamais porté que sur une guerre courte, sur un seul front : jamais on ne s'était élevé à la notion de guerre mondiale. La conséquence, c'est que le gouvernement considérait la guerre comme une crise brève dans laquelle il lui suffisait de confier la responsabilité de la Défense Nationale aux militaires. De là, aussi bien dans les rapports avec le haut commandement que

dans l'administration du pays, une abdication complète du pouvoir civil.

Peu à peu, la nécessité d'assurer la vie de la nation, et, en même temps qu'elle, la vie de l'armée, contraignit les autorités à récupérer peu à peu une partie de leurs pouvoirs. On peut dire, en un certain sens, que l'histoire constitutionnelle de la guerre est faite principalement des efforts du gouvernement civil pour reprendre les prérogatives qu'il avait bénévolement abandonnées. Mais la matière sur laquelle devaient s'exercer ces prérogatives s'était incroyablement développée. Le gouvernement et l'administration du temps de paix se trouvèrent incapables d'assurer toutes les tâches qui leur incombaient. Il fallut innover.

Dans l'ensemble, les innovations présentèrent un caractère commun : jamais elles ne furent introduites suivant un plan d'ensemble. Le plus souvent, ce sont des suggestions particulières qui en provoquent la réalisation. De là, à côté de l'édifice vermoulu de l'administration française, la construction sporadique de petites cabanes en ciment armé ou en carton bitumé, suivant la fantaisie du jour. Au lieu d'une coordination organique des services, une juxtaposition inextricable de Comités, de commissions, d'offices, dont certains périssaient à peine nés pour revivre sous une autre forme. M. Renouvin s'est donné la peine de suivre ces transformations dans leurs lignes générales; avec sa conscience habituelle, il a dressé un catalogue sinon complet, du moins très développé, des lois, décrets et arrêtés, parus en matière d'organisation administrative et gouvernementale.

Il faut espérer qu'un tel travail pourra être prochainement complété par une histoire gouvernementale et administrative de la guerre. Une connaissance approfondie des événements est nécessaire pour qu'on puisse en tirer les leçons utiles. Or, bien des choses cesseront d'être intelligibles à ceux qui ne les auront pas connues par expérience personnelle. On dit souvent qu'une organisation de guerre ne vaut que par les hommes qui seront, à un moment donné, chargés de la mettre en œuvre : c'est exact en un sens; mais, quelle que soit la valeur de ces hommes, leur tâche ne sera-t-elle pas encore plus compliquée si l'organisation dans laquelle ils doivent agir est défectueuse? Il vaut donc mieux compter sur une organisation aussi parfaite que faire se pourra, plutôt que sur les improvisations du génie. Car, la guerre mondiale l'a tragiquement fait voir dans tous les camps, on ne peut être sûr que l'homme de génie paraîtra à point nommé. Le très intéressant ouvrage de M. Renouvin ouvre la porte à des études nouvelles qui sont indispensables : souhaitons que ce guide éclairé soit suivi.

Ch. Lucieto : En Missions spéciales (Berger-Levrault).

Ces missions spéciales, ce sont celles des agents appartenant aux services secrets des puissances de l'Entente. Le sous-titre « la guerre des cerveaux », bien qu'un peu désobligeant pour qui a combattu sur les champs de bataille ordinaires, indique le caractère spécial de la lutte qui s'engagea entre les agents secrets des divers pays en guerre. Les agents secrets, ce sont dans le langage ordinaire les espions et contre-espions. Le livre de M. Lucieto met en valeur, et les services éminents qu'ils ont pu rendre, et les dangers qu'ils ont courus. Il faut souhaiter qu'il contribue à leur faire rendre justice. A la vérité, l'histoire de ces missions spéciales doit être écrite d'une plume légère; et l'auteur doit se trouver parfois obligé de commettre de volontaires inexactitudes : pour lui, la paix n'est même pas une suspension d'armes, et, s'il lui fallait demain reprendre son obscur et dangereux métier, il doit s'interdire toute indiscrétion qui pourrait le « brûler », ou brûler ses auxiliaires; ainsi s'expliquent certains détails qui paraissent un peu suspects à l'historien. Mais, cette réserve faite, on doit reconnaître que ce livre est passionnant comme un roman, et qu'il laisse loin derrière lui les plus grandes audaces des professionnels du livre d'aventures. Et l'on frémit d'émotion et de reconnaissance en songeant que c'est ici de l'aventure vécue.

J.-M. BOURGET

***

Talleyrand, par **Jacques Sindral** (Nouvelle Revue Française).

Ce n'est pas une *vie*, mais une *philosophie de la vie* de Talleyrand que M. Jacques Sindral a voulu écrire. On appréciera la hardiesse de la position prise. M. Sindral ayant longuement étudié l'œuvre de Talleyrand et réuni — on le présume — tous les matériaux nécessaires pour composer une biographie, a dédaigné cette entreprise jugée trop facile pour se consacrer exclusivement à ces vues d'ensemble que l'on réserve d'ordinaire pour le chapitre de conclusion.

Le jugement rendu n'est pas favorable : ayant mesuré Talleyrand, M. Jacques Sindral estime que l'histoire lui a élevé une trop haute statue, et ayant cru constater que l'homme était surfait, il s'est trouvé tout naturellement entraîné à le dénigrer à l'excès.

Recueillons, au passage, les réflexions que lui inspire *l'homme poli-*

tique. « Paresseux, faible, insouciant » il ne pouvait faire, paraît-il, qu'un mauvais ministre : c'est pourquoi en 1815 il aurait donné bien vite sa démission de Premier... On fera des réserves sur cette condamnation, si l'on se souvient que Talleyrand se retira surtout parce que, à l'époque, sa personne était un obstacle au rapprochement franco-russe nécessaire à notre pays. Le tsar Alexandre ne pouvait oublier que, quelque huit mois plus tôt, Talleyrand avait réussi à grouper contre lui l'Angleterre et l'Autriche..., et Louis XVIII avait besoin du tsar Alexandre...

La même « veulerie » aurait motivé la retraite de Talleyrand en 1834. Voilà une assertion étrange. Chacun sait que, en 1834, Talleyrand souhaita quitter l'ambassade de Londres parce que le traité de quadruple alliance (l'*alliance de l'homme et du cheval*, selon le mot de Metternich..., la France jouant le rôle de la bête) lui avait démontré que l'alliance anglaise, dont il s'était fait le champion, avait vécu. Et, en se retirant, Talleyrand conseilla à Louis-Philippe de se rapprocher de l'Autriche, politique que le roi suivit scrupuleusement, pour le plus grand bien du pays. On comprend qu'à quatre-vingts ans Talleyrand ne se soit pas soucié de prendre l'ambassade de Vienne. Reste que de 1834 à 1840 toute notre diplomatie continentale s'est inspirée du plan tracé par le vieux diplomate, lors de sa retraite, (et l'on pourrait même prouver que, si la bonne grâce de Metternich ne nous avait été ainsi acquise, la crise de 1840 nous fût devenue néfaste).

Tous les historiens ont jusqu'à ce jour célébré l'habileté de Talleyrand au Congrès de Vienne. Les contemporains aux-mêmes ont rendu hommage à l'adresse de l'homme qui, jouant le champion de la justice internationale, parvint en quelques semaines à rompre la coalition de nos ennemis. « Talleyrand fait le ministre de Louis XIV », constatait le tsar Alexandre avec dépit. M. Sindral refuse de s'associer à ces louanges. D'après lui l'œuvre de Vienne « n'a pas toujours le caractère de sagesse sûre et prévoyante qu'on lui attribue d'ordinaire ». Ses preuves : les Anglais, l'année suivante, étaient redevenus nos ennemis. Cinquante-cinq ans plus tard la Prusse, que le Congrès de Vienne installait sur le Rhin, nous infligeait une lourde défaite. Critiques vraiment contestables. Talleyrand ne pouvait pas, au début de 1815, prévoir le retour de l'île d'Elbe et ce n'est pas sa faute si cette malheureuse et glorieuse aventure a interrompu la savante construction qu'il avait commencée. Quant à l'agrandissement de la Prusse, il eût été bien plus considérable encore sans l'intervention de Talleyrand qui sut opposer les Habsbourg aux Hohenzollern. J'avoue d'ailleurs que ne je comprends pas très bien à quoi répondent des critiques de ce genre :

« Ses efforts de conciliation internationale s'expliquent moins par des conceptions raisonnées que par une sorte d'activité fonctionnelle » ou encore « il ne sait pas s'évader des difficultés par une création, mais seulement imaginer un marché »...

Pour la fameuse trahison d'Erfurt M. Sindral n'a pas, par contre, des mots bien sévères. Cela n'étonne point. Il a sur la moralité politique des idées fort larges et ne s'indigne guère contre la félonie de l'homme. Il le juge seulement en cette circonstance-là (comme dans toutes les autres selon lui) peu adroit. Et cette fois on ne peut lui donner tout à fait tort... Il est vrai que le système de Talleyrand était le bon et Napoléon eût sagement fait, comme le prince de Bénévent le lui conseillait, de se rapprocher de l'Autriche et de renoncer à la politique de conquête; mais, puisque l'Empereur adoptait une attitude austrophobe et conquérante, le diplomate servait bien mal la France en déjouant secrètement tous les plans de celui qui présidait au destin de notre pays.

En toute justice, par contre, M. Sindral eut dû faire état des services rendus par Talleyrand au lendemain de la révolution de 1830 : sans l'habile intervention du diplomate à Londres, sans la sage pondération de Louis-Philippe, l'affaire belge nous eût valu une guerre avec l'Europe. L'acte secret signé avec lord Aberdeen le 15 octobre 1830 mérite quelque considération. La France lui dut paix et honneur. Et M. Fabre Luce eût pu le mentionner, lui qui à juste titre vomit si rudement les *belliqueux* (sans qu'on puisse toujours approuver d'ailleurs le choix de ses boucs émissaires).

En somme le portrait que M. Sindral a tracé nous semble incomplet... M. Sindral a de beaux dons et rares : — nous les avons signalés récemment ici, en rendant compte de son excellent roman *Mars*, — mais il traite les personnages historiques avec un peu trop de fantaisie. Esprit imaginatif et impérieux, il n'attend pas que les morts lui livrent leur leçon, il leur impose la sienne. Une thèse le séduit-elle : de gré ou de force il y soumet les faits les plus disparates. Soucieux d'élargir les données traditionnelles de la morale, M. Sindral a fermé les yeux sur l'abominable duplicité de l'homme : il a excusé le Talleyrand de 1808; désirant démontrer que le diplomate ne méritait pas sa gloire, il a été injuste pour l'œuvre de Vienne, pour les négociations de 1831 et de 1834; persuadé que l'homme politique ne comprenait que les « marchés », il lui a refusé toute imagination, oubliant l'aventure d'Orient suggérée au Directoire en 1798, les conseils donnés à Napoléon en 1805 (« Laissez à l'Autriche les Balkans. A cette condition elle deviendra votre alliée, etc... »), la politique de protection des petits États de 1815. Reconnaissant — on ne peut tout contester — que Talleyrand avait

de l'esprit, M. Sindral ajoute : « Oui... mais il faut que d'autres lui donnent le branle. » Il semble qu'on ne fait jamais d'esprit que dans ces conditions-là. On sent poindre là-dessous quelque paradoxe. C'est un genre pour lequel M. Sindral a de trop brillantes dispositions.

Figures dans la nuit, par **Marcelle Tinayre** (Calmann-Lévy).

Madame Marcelle Tinayre a toujours eu une prédilection marquée pour les récits où le rêve et la réalité, le fantastique et le vraisemblable se trouvent mêlés. Ses romans *modernes* ne lui ont point permis de satisfaire ce goût : les êtres, au milieu desquels nous vivons, nous savons bien qu'ils sont soumis à toutes les lois de la physique : il leur est permis d'être étranges ou fous, mais nous sommes d'ordinaire peu disposés à les croire en communication avec l'au-delà. Avec le passé toutes les licences sont permises : c'est le refuge des légendes, et de la crédulité. Chacun de nous incline secrètement à admettre que, lorsque notre monde était plus jeune, il était moins étroitement soumis aux lois qui semblent le régir aujourd'hui. Les dieux se promenaient encore sur la terre.

L'anneau de fer, le premier des contes de ce nouveau recueil, est le plus reculé dans le temps et le plus près du mystère. Un jeune Athénien, Machatès, qui loge pour quelques jours, sous le toit d'un ami thessalien reçoit, chaque nuit, la visite d'une belle et silencieuse jeune fille aux ongles dorés. Elle se nomme Philinnion et est la fille du maître de la maison. Voilà qui au premier abord, semble une audace ultra-moderne. Il n'en est rien : la belle Philinnion est une morte, qui quitte chaque soir l'empire de Perséphone pour la couche de Machatès, attirée qu'elle est par la vertu magique d'un anneau babylonien, dont Machatès est possesseur. Voilà bien les femmes! Mortes elles ne changent point : Machatès est charmant, mais la jeune fille ne s'intéresse qu'à l'anneau, anneau dont l'Athénien lui-même ignore la puissance. Triste destin que le nôtre, nous ne pouvons jamais être aimés pour nous-mêmes! Cette troublante aventure nocturne se poursuit jusqu'au jour où Philinnion est aperçue par ses parents. Cette fois le charme est détruit. De tout temps l'intervention des parents fut néfaste à l'amour. Jamais Philinnion ne quittera plus l'empire des morts. Madame Marcelle Tinayre a enveloppé ce macabre récit de charmes et de mystère. Le titre n'est pas menteur, qui nous avertit que des fantômes vont sortir pour nous de la nuit. On dirait que nous les apercevons au travers de lourdes épaisseurs de temps. Et l'amour est touchant qui est si étroitement mêlé à la mort. Au fait la vie, d'ordinaire,

lui réussit moins bien : c'est qu'elle tient en réserve des lendemains douteux. Presque toutes les héroïnes de la passion, leurs créateurs les ont fait mourir jeunes pour leur éviter les moroses crépuscules de la vieillesse.

Sosipatra est une figure moins funèbre, mais plus redoutable que Philinnion. Touchée par l'amour, elle oppose une magnifique résistance et refuse de tomber dans les bras de l'aimé. C'est qu'elle possède un dérivatif puissant : elle chante sa passion au lieu de la vivre... Haïssable méfait de la littérature!. *La légende de Duccio et d'Orsette* nous transporte dans le moyen-âge italien : un moine aperçoit une jeune courtisane si belle que ses sens sont instantanément embrasés : par malheur il ne peut mettre la main sur la bien-aimée qui a subitement disparu. D'autres femmes profitent de l'aventure et de l'incendie qu'elle a provoqué. Duccio mène une vie de parfait débauché jusqu'au jour où, quelque quarante ans plus tard, il rencontre dans la montagne un ermite squelettique du sexe féminin. C'est la belle Orsette, la courtisane qui jadis lui avait révélé l'amour. Elle, le seul aspect du jeune moine Duccio l'a gagnée à Dieu et elle a, depuis lors, mené une existence d'anachorète, toute parfumée de vertu. Le ciel réunira dans ses palais ces deux êtres à qui manqua sur cette terre, pour connaître la douceur des passions, de les connaître en même temps. Le souple talent de madame Marcelle Tinayre a trouvé une expression singulièrement séduisante dans ces contes d'une invention nuancée et délicate.

MARCEL THIÉBAUT

CORRESPONDANCE

Nous recevons du marquis du Paty de Clam la lettre suivante :

Monsieur,

Dans le numéro de la *Revue de Paris*, en date du 15 juin 1926, a paru un article de M. le Président Poincaré, relatant les faits survenus en 1912 et qui ont motivé la démission du ministre de la Guerre du Cabinet qu'il présidait.

Dans cet article, la mémoire de mon père est très gravement attaquée et, si le lieutenant-colonel du Paty de Clam vivait encore, il ne manquerait pas d'user de son droit de réponse. Ses fils survivants considèrent comme un devoir sacré d'agir ainsi que l'aurait fait leur père.

Nous ne doutons pas que vous ne considériez que ce droit de rectification ne subsiste intact, puisque c'est pour la France que notre père est mort, des suites de ses blessures.

Nous vous demandons donc l'insertion de la présente lettre dans un des plus prochains numéros de la *Revue de Paris*.

Nous avions espéré que la guerre avait fait cesser l'irritante discussion qui a tant fait de mal au pays. Et nous avions décidé d'éviter toute polémique, tendant à raviver le débat. Méprisant les attaques venant d'en bas, il ne nous est par contre pas permis de négliger un coup porté par M. le Président Poincaré, dont le haut prestige s'impose.

C'est donc à notre grand regret qu'il nous faut remuer les vieilles disputes, malgré les préoccupations de l'heure présente, et faire face avec précision et sans passion, à la double accusation que l'on peut retenir de l'article de M. Poincaré.

En premier lieu, il est dit que mon père « s'est fait une renommée de tortionnaire ».

Lors de la première instruction de l'Affaire, la famille de l'inculpé adressa à mon père des lettres, qui font ressortir la courtoisie et l'humanité avec lesquelles sa mission a été accomplie.

Quant aux autres légendes, basées sur des faits déformés et forgées dans le but d'annihiler l'officier de police judiciaire, elles devraient rester suspectes aux yeux de l'historien, comme servant trop ostensiblement l'intérêt d'une des parties et comme apparues trop tard pour n'être pas sujettes à caution.

L'autre accusation est portée par M. Poincaré sous forme de la reproduction d'un discours prononcé par lui en novembre 1898 : « ... d'autres faux ont été commis, si faux il y a; des dépêches mensongères ont été envoyées à M. Picquart pour essayer de le compromettre. Que l'autorité militaire veuille bien consulter à cet égard les résultats de l'enquête à la suite de laquelle M. Esterhazy a été mis en réforme et M. du Paty de Clam en retrait d'emploi ».

L'impression qui se dégage de cet extrait peut laisser croire qu'il subsiste des faits d'un ordre délictueux à la charge de mon père.

Il importe, pour bien comprendre la période de l'Affaire à laquelle il est fait allusion, de distinguer les causes qui ont fait mettre le lieutenant-colonel du Paty de Clam en retrait d'emploi, de celles qui se rapportent à des faits ayant motivé une instruction judiciaire et abouti à un non-lieu.

Mon père a én mis en retrait d'emploi pour avoir accompli auprès d'Esterhazy des démarches d'un caractère secret, tendant à prévenir ce dernier des attaques dont il allait être l'objet et à le tenir au courant des renseignements que l'on avait au ministère de la Guerre sur la campagne qui s'ouvrait. Ces relations faisaient l'objet de comptes rendus fréquents et verbaux de mon père à ses chefs. Dénoncées par Esterhazy lui-même, elles ont donné lieu à une enquête officielle; et, après un interrogatoire de pure forme, le retrait d'emploi a été prononcé en septembre 1898.

Cette mesure a été prise à l'instigation de ceux-là mêmes qui avaient provoqué, connu et exploité les rencontres de mon père avec Esterhazy. Elle avait un double effet : d'une part, donner une satisfaction à ceux qu'irritaient les poursuites alors exercées contre le colonel Picquart et, d'autre part, faire peser sur un seul le poids d'une responsabilité encourue à l'échelon supérieur.

Sanction donc de caractère politique, n'entachant en rien le soldat discipliné et l'homme d'honneur qu'était le lieutenant-colonel du Paty de Clam. Bien plus, en se laissant ainsi frapper sans mot dire et dans un but patriotique, il a donné un rare exemple d'élévation morale.

L'autre ensemble de faits, que paraît viser M. Poincaré, se rapporte à une série de lettres anonymes, dont il s'agissait de découvrir

l'auteur, et adressées à certaines personnalités dans le but de les compromettre. L'on cherchait ainsi à grossir le scandale provoqué par la lecture à la tribune de la Chambre d'une pièce fameuse, dont l'auteur s'était fait justice et dont il eût été fort important d'étendre la paternité au lieutenant-colonel du Paty de Clam.

Ce fut donc mon père qui se vit reprocher ces machinations et qui fut l'objet d'un ordre d'informer, lequel est un véritable monument juridique : il comporte, entre autres, un paragraphe intitulé « faits à découvrir »; ce qui montre combien les passions politiques se mêlaient alors aux règles les plus sacrées du droit.

L'instruction se fit des plus serrées et dura deux mois; les expertises furent confiées au Directeur de la Bibliothèque Nationale et à deux spécialistes désignés par le Directeur de l'École des Chartes. Le résultat de ces expertises fut totalement favorable à mon père.

C'est en vain que celui-ci réclama un Conseil de Guerre, afin de pouvoir exposer publiquement son rôle. Rien ne pouvant être retenu contre lui, pas même l'ombre d'un doute, il y eut non-lieu sur toute la ligne (instruction judiciaire close le 1er août 1899).

Depuis lors, le lieutenant-colonel du Paty de Clam continua à servir son pays, malgré sa carrière brisée. M. Poincaré ne parle pas des services rendus par mon père à cette époque et qui lui valurent la réintégration, suspendue par mesure politique, sous le prétexte d'une lettre adressée à la presse.

Par contre, M. Poincaré rend hommage au rôle de mon père pendant la guerre : « Spontanément parti pour l'Armée, s'est vaillamment battu et a recouvré son grade ». Qu'il me soit permis d'ajouter que, le 1er août 1914, le lieutenant-colonel du Paty de Clam est venu, à soixante et un ans, s'engager comme chasseur de 2e classe au 16e Bataillon de chasseurs, dans la compagnie que j'avais l'honneur de commander et que, le 30 octobre 1914, ayant en effet « recouvré son grade », il enlevait le Quesnoy-en-Santerre, à la tête du 117e Régiment d'infanterie.

Peut-être le lieutenant-colonel du Paty de Clam méritait-il que l'on le laissât dormir en paix son glorieux sommeil.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MARQUIS DU PATY DE CLAM

***

M. Raymond Poincaré, à qui nous avons communiqué la lettre de M. du Paty de Clam, nous adresse la réponse suivante :

Le sentiment de piété filiale qui a inspiré cette lettre est trop respectable pour que je veuille entrer en polémique avec M. le marquis du Paty de Clam. Il me serait aisé de signaler dans ses explications des erreurs et des lacunes. Mais ce n'est pas le moment de réveiller l'affaire Dreyfus. Je me suis borné, dans mon livre, à relater avec modération un incident politique dont le colonel du Paty de Clam a été la cause au commencement de 1913. J'ai cité à cette occasion quelques lignes d'un discours que j'avais prononcé en 1898, qui avait paru à l'*Officiel*, qui avait été reproduit en volume dix ans après chez Fasquelle et contre lequel, de son vivant, le colonel du Paty de Clam n'avait jamais protesté. J'ai spontanément ajouté que, pendant la guerre, le colonel s'est bravement conduit. Je m'en tiens là.

RAYMOND POINCARÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

Vient de paraître :

MARCELLE TINAYRE

Figures dans la Nuit

Un volume (280 pages). **7 fr. 50**

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier Vergé de Rives. **60 fr.**

DU MÊME AUTEUR

	Vol.		Vol.
L'Amour qui pleure	1	Notes d'une voyageuse en Turquie	1
Avant l'amour	1	L'Oiseau d'orage	1
Le Bouclier d'Alexandre	1	L'Ombre de l'amour	1
La Douceur de vivre	1	Perséphone	1
Un Drame de famille	1	Priscille Séverac	1
Hellé	1	La Rançon	1
Les Lampes voilées	1	La Rebelle	1
Madeleine au miroir	1	La Veillée des armes	1
La Maison du péché	1		

La Vie amoureuse de François Barbazanges. 1 vol.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie : 115 » 60 » 32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — 5 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1903-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 111, avenue des Champs-Élysées. Paris.